CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES.
308e ET 309e LIVRAISONS.

THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS.

16





LA BÊTE DU BON DIEU

DRAME EN CINQ ACTES ET SIX TABLEAUX,

PAR MM. MARC-FOURNIER ET A. DECOURCELLE

MUSIQUE DE M. GONDOIS

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN, LE 19 MAI 1854.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

JEAN RÉMY, espèce de mendiant. . . .	MM. DESHAYES.
LE PÈRE BRUNO, vieux paysan normand.	HENRY-VANNOY.
HECTOR DE SAVEUSE, gentilhomme campagnard.	AMBROISE.
MALESCOT.	ALFRED BARON.
MARTIN, jeune paysan.	BOUSQUET.
MARTIAL, matelot.	JULES ADLER.
GERVAIS, maquignon.	ANATOLE.
BENOIT, tailleur.	PAUL GENET.
JOSEPH, domestique.	BRUTE.
UN PIQUEUR.	DORVILLE.
UN PRÉVOT.	ÉDOUARD.
UN PAYSAN.	HECTOR.
GABRIELLE DE SAVEUSE, sœur d'Hector.	Mmes LIA-FÉLIX.
PÉRINE, fille de Bruno.	DELPHINE BARON.

PAYSANS, PAYSANNES, MARINS, DOMESTIQUES.

La scène est à Saint-Valery, au dix-huitième siècle.

ACTE I.

Le théâtre représente un site pittoresque. — A gauche, premier plan, la maison du père Bruno. — Devant la porte, une table et des escabeaux. — A droite, le commencement d'une forêt. — Au fond et à l'horizon, des rochers. — Sur le devant à droite, des escabeaux et des ustensiles de jardinage.

SCÈNE PREMIÈRE.

GABRIELLE, PERINE.

(Elles entrent, par un sentier au fond à gauche. — Périne porte sur la tête une corbeille pleine de châtaignes qu'elle dépose à droite.)

GABRIELLE, continuant une conversation commencée.

Oui, Périne, mon frère lui-même avait déclaré que ce cheval était indomptable et qu'il fallait s'en défaire à tout prix... Quand M. de Malescot proteste et se récrie... on lui représente le danger qu'il peut y avoir pour nous à garder une bête si rétive... Pour toute réponse, il s'élance dessus sans étriers, sans fouet, sans éperons... Le combat fut terrible et acharné, la victoire longtemps incertaine... Et ce fut un beau spectacle que cette lutte du sang-froid, de l'adresse et de l'audace contre la force, la fougue et la furie!... Mais enfin, le coursier fut vaincu par l'homme... Et, depuis ce temps, Zamor n'est plus un cheval, c'est un mouton, c'est un agneau. (Regardant autour d'elle.) Mais où sommes-nous donc?

PÉRINE, souriant.

Nous sommes devant la maison de mon père, mam'selle... et voici par là le rendez-vous de chasse.

(Elle indique au dehors à droite.)

GABRIELLE.

Quoi! j'ai pu faire tant de chemin sans m'en apercevoir!

PÉRINE.

C'est que vous en étiez sur un sujet qui a le don de diminuer pour vous et le temps et la route, mam'selle.

GABRIELLE.

De quoi donc t'ai-je parlé, Périne? Car, en vérité, je ne sais...

(Elle s'assied à gauche.)

PÉRINE, debout près d'elle.

Vous m'avez parlé de M. de Malescot... comme hier, comme tous les jours, depuis six mois.

GABRIELLE.

Oh! tu exagères, Périne.

PÉRINE.

Mais, non... Un jour, vous me racontez comme quoi il n'a pas son pareil pour la valse et le menuet... le lendemain, c'est la façon dont il chante en s'accompagnant sur le clavecin... une autre fois, c'est le récit de ses prouesses à la courte-paume... son adresse à l'épée, au pistolet... l'histoire de son duel avec le comte de Saverny... Enfin, que sais-je, moi?

GABRIELLE.

Oui, j'ai pu te raconter cela... mais il ne m'a pas fallu six mois pour le faire.

PÉRINE.

Oh! vous n'y avez pas mis plus de huit jours; mais j' vas vous dire, c'est que, quand vous êtes au bout de votre rouleau, vous recommencez... de sorte qu'il n'y a pas de raison pour que ça finisse...

GABRIELLE.

Méchante... Ça t'ennuie donc que je te parle de lui?

PÉRINE.

Moi, mam'selle? Oh! vous ne le pensez pas! Seulement, j'ai dû vous faire observer qu'il faut que vous ayez bien du plaisir à me parler de lui pour qu'une grande dame comme vous vienne en causer chaque jour avec une pauvre fille comme moi.

GABRIELLE.

N'es-tu pas la compagne de mon enfance... la confidente de toutes mes pensées?

PÉRINE.

Je sais que vous m'avez toujours montré de la confiance et de l'amitié; mais c'est égal, mam'selle, vous ne m'avez jamais tant aimée que depuis six mois... c'est-à-dire, depuis que vous aimez M. de Malescot... car si vous ne savez pas encore que c'est de l'amour, c'est moi qui vous le dis.

GABRIELLE, se levant.

Oh! je le sais bien! Et cet amour est peut-être un malheur pour moi!

(Elle passe à droite.)

PÉRINE.

Plaît-il?

GABRIELLE, suivant son idée.

Car M. de Malescot ne partage sans doute pas le sentiment qu'il m'a inspiré... Mais, que veux-tu? c'est plus fort que moi! Quand mon frère me le présenta à Paris, il y a deux ans, je n'éprouvai d'abord pour lui que de l'amitié, de la sympathie... J'aimais le son de sa voix, son regard, son sourire... je trouvais qu'il marchait, qu'il saluait et qu'il faisait toute chose d'une façon qui n'appartenait qu'à lui et qui me plaisait. Mais si sa présence m'était douce, son absence me laissait sans trouble et sans ennui... Cela dura ainsi jusqu'au jour où il vint passer une semaine au château, il y a six mois. C'est alors seulement que je découvris en lui tant de qualités brillantes, que j'en fus comme éblouie... Pendant huit jours, il me fit passer de surprise en extase; et sans m'avoir dit un mot d'amour, il emporta mon cœur avec lui... Depuis ce temps, cet amour fait tout mon bonheur, toute ma joie... c'est le soleil de mes jours, c'est la brise de mes nuits; enfin, c'est toute ma vie!... et je m'y abandonne les yeux fermés, sans savoir où il me conduira, espérant toujours qu'il est partagé, quand tout me prouve qu'il ne l'est pas.

PÉRINE.

Oh! Comment pouvez-vous croire?...

GABRIELLE.

Pourquoi m'aimerait-il? Parce que je l'aime?... Mais le sait-il? Peut-il seulement s'en douter? Et puis, s'il m'aimait, il aurait cherché à me revoir. (Mouvement de Périne) Et ce n'est pas à un esprit comme le sien que les expédients eussent manqué... Mais non... il n'est pas revenu, parce qu'il ne m'aime pas... et puis, j'ai cru deviner parfois dans son regard, dans le son de sa voix, quelque chose d'étrange... c'était... c'était comme un désir, une volonté de m'inspirer de l'amour sans se livrer lui-même. Était-ce de sa part crainte ou timidité? Était-ce le sentiment de sa force et de ma faiblesse? Voilà ce que j'ignore et que je ne puis comprendre... Mais le temps passe, et j'oublie que mon frère va se rendre ici pour la chasse... Moi, je vais au pavillon où Zamore, ce beau cheval si bien dompté par M. de Malescot, doit m'attendre tout sellé... Adieu, le bruit des fanfares m'avertira... A bientôt, Périne, à bientôt!

PÉRINE, souriant.

A bientôt, mam'selle!...

(Gabrielle sort par la droite.)

SCÈNE II.

PÉRINE, puis le père BRUNO.

PÉRINE.

Pauvre fille!... son cœur est bien bavard... et bien malade aussi. (Elle se dirige vers la maison. Au moment où elle va entrer, on entend un bruit de pièces d'or.) Qu'est-ce que j'entends là? (Elle écoute avec étonnement, puis elle se baisse et regarde par le trou de la serrure.) Mon père qui compte de l'or!... il le serre dans un coffre et le cache dans le buffet!... Qu'il ne se doute pas que je l'ai vu!...

(Elle va à droite en chantonnant et se met à trier ses châtaignes.)

Bel aubespin, fleurissant,
Verdissant,
Le long de ce doux rivage...

BRUNO, sortant de chez lui, sa veste sous son bras; à part.

Ma fille! Il était temps de cacher le magot... elle m'aurait demandé une robe.

(Il tire un vieux bouquin de sa poche, s'asseoit devant la table et paraît absorbé dans sa lecture. — Périne continue sa chanson. Bruno ne bouge pas.)

PÉRINE, à part.

Il ne veut pas avoir l'air... (Haut.) Bonjour, père.

BRUNO.

Ah! c'est toi, petite? As-tu fait bonne récolte?

PÉRINE.

Voyez, ma corbeille est pleine.

BRUNO.

Faut ça, ma fille... l'huile est chère c't'année, et vaut mieux en vendre que d'en acheter.

PÉRINE, passant de l'autre côté de la table à la droite de Bruno.

Qué qu' vous faites donc là, père?

BRUNO.

Je consulte la coutume.

PÉRINE.

Vous ne faites que ça du matin au soir.

BRUNO.

C'est que, vois-tu, quand on est à cheval sur la loi, on est tranquille... Une supposition que je fais une chose quelconque qui fait crier Pierre ou Paul. — Quoi que t'as? qu'on lui dit. — Ce que tu fais là est mal, qu'y dit. — Suis-je dans la légalité? que je dis. — Oui... mais, en bonne conscience... qu'y dit. — Taratata! quand la loi me donne raison, si ma conscience me donne tort, c'est la conscience qu'a tort et la loi qu'a raison... V'là mon opinion.

(En disant cela, il fouille dans le tiroir de la table.)

PÉRINE.

Qué qu' vous chercher là-dedans?...

BRUNO.

Je cherche l'aiguille et le fil!

PÉRINE.

Pourquoi faire?

BRUNO.

Pour racc'moder m'n habit.

PÉRINE.

Donnez, je vas le faire.

BRUNO.

Tu ne couds pas assez solide, toi.

(En disant cela, il a enfilé une aiguille, et il se met à ravauder.)

PÉRINE.

M'est avis que vous feriez mieux d'acheter une veste neuve; celle-ci a fait son temps.

(Elle s'assied à droite et se met à trier ses châtaignes.)

BRUNO.

Au prix où est le camelot, une veste doit faire ses quinze ans, recta.

PÉRINE.

Bah! vous n'êtes pas à vingt écus près.

BRUNO, bondissant.

Qué qui dit ça?

PÉRINE.

Dame! tout le monde.

BRUNO.

Oui, parce que je possède quelques lopins au bord de la mer...

PÉRINE.

Quelques lopins? On parle de trois cents arpents.

BRUNO.

Y en a pas tant que ça, d'abord! Et puis de la mauvaise terre, qui mange plus de fumier qu'elle ne donne de paille.

PÉRINE.

C'est égal, trois cents arpents entourés de murs... et des murs qui ne vous ont pas ruiné, je peux le dire...

BRUNO.

Oui, je les ai bâtis soi-même, avec ces gueux de galets que je retirais de c'te gueuse de terre... Mais, y a le mortier, ma fille, y a le mortier!

PÉRINE.

Avec tout ça, on disait l'autre jour, à la veillée, que vous êtes le plus riche d'ici; après les gens du château, bien entendu!

BRUNO, se laissant aller malgré lui et se levant.

Oh! les gens du château... les gens du château... ils ne sont pas déjà si calés! Dis donc, Périne?... est-ce qu'il te plairait, le château?

PÉRINE, s'approchant.

S'il me plairait?...

BRUNO.

Dame!... il n'est pas déjà si chatoyant : des lézardes partout... des pierres moussues... Et puis, c'est bien humide!..

PÉRINE.

Possible!... mais... c'est le château.

BRUNO, avec un air de convoitise.

Oui, c'est le château... Et y a dessus plus d'hypothèques que d'ardoises; et faudra bien qu'on le vende un de ces quatre matins, et pas cher encore! Allais! allais! marchais!

PÉRINE.

Venrde le château! Mais qu'est-ce qui pourrait l'acheter, Seigneur?

BRUNO.

Qui?... (Se contenant.) Nous voirons bien!...

(On entend chanter dans la coulisse d'une voix lente et monotone.)

Broutez le thym, broutez, mes chèvres,
Le serpolet avec le thym... etc.

BRUNO.

Qui vient là? (Jean Rémy a paru sur un chemin au fond à droite; l'apercevant.) C'est rien, c'est Jean Rémy!

PÉRINE.

Jean Rémy?

BRUNO.

Quand il pourra montrer un aque de naissance, c'ti-là, je crois que je pourrai montrer des parchemins de noblesse, moi.

PÉRINE.

Tiens! est-ce que c'est sa faute à c' pauvre garçon?

SCÈNE III.

BRUNO, PÉRINE, JEAN RÉMY. (Il est en haillons, la barbe longue, les cheveux sur les yeux. Il n'a ni âge, ni formes, ni figure.)

BRUNO.

D'où que tu viens comme ça, mon gars?

JEAN RÉMY.

De par là-bas.

BRUNO.

Mais c'est le chemin du diable que tu me montres là...

JEAN RÉMY.

Eh ben?...

BRUNO.

Mais ce n'est que fondrières et précipices!... et y a de quoi s'y casser en mille morceaux.

JEAN RÉMY.

Bah! quand on le connaît!

BRUNO.

Jolie connaissance!... Et qué qu' t'allais faire par là?

JEAN RÉMY.

Rien.

BRUNO.

Tu ne travailles jamais, toi.

JEAN RÉMY.

Non.

BRUNO.

T'aimes mieux demander l'aumône.

JEAN RÉMY.

Non.

BRUNO.

Comment qu' tu vis, alors?

JEAN RÉMY.

Une poire par-ci, une pomme par-là!

BRUNO.

Qué qui te les donne?

JEAN RÉMY.

L'un, l'autre... des fois!

BRUNO.

Mais, quand on veut manger, faut gagner sa becquée.

JEAN RÉMY.

Ah?...

BRUNO.

T'as des bras.

JEAN RÉMY.

Oui.

BRUNO.

Eh ben?

JEAN RÉMY.

Eh ben?

BRUNO.

Pourquoi que tu ne travailles pas?

JEAN RÉMY.

J' sais pas.

BRUNO.

On apprend!

JEAN RÉMY.

J' sais pas.

BRUNO.

Quelle brute!

PÉRINE, à part.

Pauvre garçon! (Haut.) Qu'est-ce que tu as donc à la figure, Jean Rémy?

JEAN RÉMY.

Ça? c'est un coup que m'a donné le petit Sarpolet... Mais j' m'ai sauvé... (Clignant de l'œil.) J' cours ben, moi.

BRUNO.

T'as peur d'un mioche comme ça?... un fort gars comme toi!... t'es donc lâche?

JEAN RÉMY.

J' sais pas.

BRUNO.

Et, à cause que Sarpolet t'a battu?

JEAN RÉMY.

Parce qu'il a dit que je faisais peur à ses boucs.

BRUNO.

Le fait est que tu n'es pas beau.

JEAN RÉMY, riant.

Eh! eh!

(Il passe à droite et s'assied par terre.)

BRUNO, à Périne.

Je suis sûr qu'y n' sait seulement pas ce que c'est que d'être beau!... T'es las?

JEAN RÉMY.

Non.

BRUNO.

Pourquoi que tu te couches, alors?

JEAN RÉMY.

J' sais pas.

BRUNO, à Périne.

Crois-tu qu'il est assez bouché, c't'être-là? Il s'asseoit et il ne sait pas pourquoi il s'asseoit!

PÉRINE.

Ne le brusquez pas; il est si bon.

BRUNO.

Ah! ah! v'là sans doute quetque voyageux qui nous arrive... (Il remonte.) Oui-da! Et un biau mósieu, que je dis, et qui descend de cheval!... Vois donc, Périne!

PÉRINE, regardant.

Attendez donc! mais c'est monsieur de Malescot.

BRUNO, cherchant.

Malescot?...

PÉRINE.

Vous savez bien... celui qu'est venu au château l'an passé!

BRUNO.

Ah! bon! bon!

PÉRINE, à part.

Qu'est-ce que ça veut dire?

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MALESCOT, en habit de voyage. Il se dirige rapidement vers la maison de Bruno.

BRUNO.

Où qu'o-z-allez donc comme ça, m'sieur de Malescot?

MALESCOT.

Oh! c'est vous, père Bruno!... Je suis bien aise de vous voir! j'ai à vous parler... Bonjour, Périne... toujours belle fille, à ce que je vois.

PÉRINE.

Monsieur est bien honnête!

(Jean Rémy se met à rire.)

MALESCOT, se retournant et apercevant Jean Rémy qui est couché par terre.

Qu'est-ce que c'est que ça?

PÉRINE.

C'est Jean Rémy.

MALESCOT.

Et qu'est-ce que Jean Rémy?

PÉRINE.

C'est la bête du bon Dieu.

MALESCOT.

La bête du bon Dieu?

PÉRINE.

Oui, un pauvre garçon qui n'a ni père, ni mère, ni feu, ni lieu, qu'est bien malheureux et qu'est bien bon!

MALESCOT.

Je comprends... C'est un vagabond... honnête... Ah çà! dites-moi, savez-vous si monsieur de Saveuse est au château?

PÉRINE.

Depuis huit jours, avec sa sœur.

MALESCOT, à part.

Très-bien. (Haut.) Ces bons amis... que j'aurai de plaisir à les revoir!

PÉRINE, à part.

Si je pouvais savoir... (Haut.) Le plaisir sera partagé, monsieur de Malescot.

MALESCOT.

Le fait est que ce cher Hector m'a toujours témoigné une affection...

PÉRINE.

Sans compter que mademoiselle Gabrielle n'a pas l'air de vous hair!

MALESCOT, avec joie.

Vraiment?... Tu as cru remarquer...

PÉRINE.

Pardine! et quand elle parle de vous, donc!...

MALESCOT, de même.

Ah! elle t'a parlé de moi!

PÉRINE.

Pas plus tard que tout à l'heure!

MALESCOT.

Vraiment! mais à quel propos?

PÉRINE.

A propos de rien... ce qui prouve bien...

MALESCOT, lui prenant la taille; elle passe à droite.

Voyez-vous cette petite Périne... comme elle est futée!... avec ça et de beaux yeux, on ne doit pas longtemps rester fille!... (Jean Rémy se met à rire.)

PÉRINE, secouant la tête.

Oh! voyez-vous, dans ce pays-ci, quand on n'a pas de dot...

MALESCOT.

Pas de dot?... Comment, père Bruno, vous, un Crésus!...

BRUNO.

Moi, un Crésus?... Mais qu'est-ce qui peut dire des choses pareilles, mon Dieu?... Mais fouillez-moi, mon bon môsieu; regardez dans l'ormoire, et si vous trouvez dix écus, je veux que la foudre... vous écrase à l'instant.

MALESCOT.

La! la! calmez-vous. Voyons, vous avez de la terre, que diable! et vous pourriez bien...

BRUNO.

De la terre?... Oui, je ne dis pas, j'en ai un peu... de la mauvaise... de la très-mauvaise... et je pourrais bien en donner un morceau à la petite; mais je me suis fait un raisonnement: Périne est belle fille, pas vrai?

MALESCOT.

Je le crois bien!

BRUNO.

Étant belle fille, elle peut prétendre à quéqu'un de bien... Si elle épouse un homme riche, elle n'a que faire d'une dot... et si elle est assez sotte pour vouloir d'un gueux, j'dois pas encourager ce travers-là!

MALESCOT, riant.

De sorte que, de toute façon, elle n'a pas besoin de dot?

BRUNO.

Voilà.

MALESCOT, riant.

Voilà!

(Jean Rémy rit de le voir rire; puis, il se lève et se dirige vers la maison.)

BRUNO, s'en apercevant.

Eh bien! où vas-tu donc, toi?

JEAN RÉMY.

Je vas manger un morceau, là-dedans!

BRUNO.

Tu vas manger un morceau là-dedans?... chez moi? T'es pas encore gêné, toi!

(Il lui donne quelques bourrades.)

PÉRINE, bas.

Je lui donnerai la moitié de mon goûter!

BRUNO, à Périne.

Ah! (Se radoucissant.) Va avec lui et surveille-le.

PÉRINE.

Oui, mon père.

(Elle entre dans la maison avec Jean Rémy.)

BRUNO, à part.

Au fait, si on les refuse, de mendiants on en fait des voleurs.

SCÈNE V.

BRUNO, MALESCOT.

MALESCOT, à part.

A nous deux, mon compère! (Haut.) Père Bruno, vous qui passez, à bon droit, pour un des sages du pays, est-ce que vous ne devinez pas un peu le but de mon voyage?

BRUNO.

Ma foi, non.

MALESCOT.

Eh bien! je veux êtes franc avec vous!

BRUNO, à part, avec défiance.

Franc... avec moi... C'est louche!

MALESCOT, approchant deux escabeaux.

Asseyez-vous et causons! Jouons cartes sur table. Monsieur Bruno, vous êtes riche, très-riche, je le sais.

BRUNO, frissonnant.

Mon bon môsieur, je vous jure...

MALESCOT.

Je continue. Moi je suis ruiné...

BRUNO.

Ah! vous êtes ruiné!

MALESCOT.

Encore plus ruiné que le château de mon ami Hector. Vous et moi, nous avons chacun une ambition : vous, le désir effréné d'être le seigneur dudit château...

BRUNO.

Moi?

MALESCOT.

Vous-même... Pour deux raisons : la première, c'est que ce serait une bonne affaire; la deuxième, c'est que vous seriez bien aise de vous venger du comte de Saveuse, qui, un jour, vous a traité de juif et d'usurier à la face de tout le pays.

BRUNO.

J'ai pu en être blessé et dire des bêtises dans un moment de colère, mais...

MALESCOT.

Oh! je vous ai vu, l'an dernier, arpenter le terrain, compter les arbres, sonder les murs et regarder le domaine, avec des yeux!... qui ne m'ont laissé aucun doute... (Mouvement de Bruno.) Ne m'interrompez pas; mon ambition à moi, est de devenir l'époux de Gabrielle de Saveuse — je sais bien qu'en ce moment c'est un triste parti — mais vous savez comme moi qu'elle est l'héritière... future du capitaine Pierre de Saveuse, le plus avare, mais le plus millionnaire des oncles. Or, il y a quelques heures, un de mes parents, employé au ministère de la marine, m'a appris que *le Saint-Georges*, commandé par l'oncle en question, a échoué sur les côtes du Brésil et que tout l'équipage a péri, moins deux hommes peut-être, dont on n'a pas retrouvé les cadavres.

BRUNO.

Ah! mais si le capitaine est un de ces deux hommes?

MALESCOT.

Les Saveuse n'hériteraient pas...

BRUNO.

Les Saveuse n'hériteraient pas... mais...

MALESCOT.

Mais... ce n'est pas probable... l'oncle était un brave marin, et, en pareil cas, le capitaine est le dernier qui songe à sa sûreté; son trépas n'est donc pas douteux, mais dans l'intérêt de nos petites affaires, ce trépas, il faut qu'on l'ignore. Car s'il était connu, le comte de Saveuse ressaisissant sa fortune, garderait son château, et retrouvant son orgueil, ne voudrait plus de moi pour beau-frère.

BRUNO.

Sans doute; mais comment faire?

MALESCOT.

Écoutez-moi bien... La nouvelle n'a été connue à Paris qu'hier au soir; je l'ai sue le premier; je suis parti en l'apprenant; j'ai fait en dix heures les quarante-cinq lieues qui séparent Saint-Valery de Paris... Il est donc impossible que les héritiers soient déjà informés.

BRUNO.

Mais ils le seront demain, peut-être ce soir...

MALESCOT.

Pardon, monsieur Bruno... Comment les instruira-t-on?... par une lettre du ministre à leur adresse, n'est-il pas vrai?

BRUNO.

C'est probable.

MALESCOT.

Dites moi, ne connaissez-vous pas l'homme qui est chargé de distribuer les lettres dans le pays?

BRUNO.

Pardine!... c'est moi.

MALESCOT.

Eh bien! s'il en vient une de Paris pour le château, il faut la mettre de côté... nous brusquerons les choses de part et d'autre, et nous aurons soin de ne retrouver la lettre que quand le château aura été vendu (vendu à vil prix, faute de concurrents), et quand je serai devenu l'heureux époux de la charmante Gabrielle.

BRUNO.

Mais, pour ça, il faudrait d'abord qu'elle vous aime et qu'elle consente?

MALESCOT.

Cela m'inquiète peu. L'an dernier, ignorant la maigreur de sa dot, j'avais jeté dans son cœur des sentiments, que j'ai laissés sommeiller depuis, mais qu'il me sera facile de réveiller.

BRUNO, avec défiance.

Alors, si vous êtes sûr de votre affaire, vous n'avez pas besoin de moi.

MALESCOT.

D'abord, avec les jeunes filles on n'est jamais sûr de rien. Et puis, la fortune peut lui tourner la tête, lui donner de l'ambition; ma demande venant après l'héritage peut lui paraître suspecte, tandis que si cette demande précède la nouvelle, vous comprenez...

BRUNO.

Oh! je comprends ben!... et l'idée de mettre la lettre... de côté est bonne... oh! pour bonne, elle est bonne... mais...

MALESCOT.

Vous refusez? Songez qu'il y va de notre fortune à tous deux.

BRUNO.

Je ne refuse pas... mais détourner une lettre... la loi dit...

MALESCOT.

Qui vous parle de la détourner?... vous la placez sur votre table, vous sortez un moment, et si, à votre retour, elle a disparu... (Il passe à gauche) ce n'est pas de votre faute...

BRUNO, passant à droite.

Comme ça je ne dis pas... la loi ne me défend pas de poser une lettre sur ma table et d'aller au cellier chercher un piché de cidre.

MALESCOT, à part.

Allons donc! (Haut.) Est-ce dit, père Bruno?

BRUNO, bas, après avoir regardé autour de lui.

C'est dit!

MALESCOT.

Fort bien... je vais me rendre au château; vous, pendant ce temps... (On entend une fanfare dans le lointain.) Qu'est-ce cela?

BRUNO.

Attendez donc! monsieur Hector a monté une partie de chasse pour aujourd'hui... C'est sans doute lui avec sa bande... (Nouvelle fanfare.) C'est bien ça... et vous entendez, ils viennent par ici.

MALESCOT.

Allons, tout est pour le mieux!

(Jean Rémy sort de la maison avec Périne.)

SCÈNE VI.

BRUNO, MALESCOT, JEAN REMY, PERINE, puis HECTOR, CHASSEURS et PIQUEURS, puis GABRIELLE.

BRUNO, à Jean Rémy.

Eh bien! es-tu gavé, toi?

JEAN RÉMY.

Oui.

BRUNO.

Il ne dira seulement pas merci, cet ours-là!

JEAN REMY.

Merci, mam'selle Périne.

PÉRINE.

Il n'y pas de quoi, mon garçon.

BRUNO, entre ses dents.

N'y a pas de quoi... n'y a pas de quoi!... (Il passe à gauche.)

PÉRINE.

Eh bien! monsieur Malescot, la chasse approche, et vous savez que mam'selle Gabrielle en est.

MALESCOT, tirant une bague de son doigt et la donnant à Périne.

Tiens, ma belle enfant, voilà pour te payer de ce que tu m'as dit tantôt.

(Jean Rémy rit de nouveau en clignant de l'œil d'un air malin.)

PÉRINE.

Oh! la belle bague!

BRUNO, revenant au milieu et prenant la bague.

Voyons voir!... oh! mais n'y a pas de bons sens! c'est trop beau pour elle.

MALESCOT, bas à Bruno.

Est-ce qu'il y a rien de trop beau pour la future châtelaine de Saveuse?

BRUNO, de même.

Chut!

(Bruit de fanfare très-rapproché.)

BRUNO.

Pour le coup, les v'là. (Il met la bague dans sa poche. Malescot reste à droite.)

PÉRINE, qui est remontée.

Par ici, monsieur Hector, par ici! y a de la compagnie!

HECTOR, entrant.

Que veux-tu dire, mon enfant?

PÉRINE, montrant Malescot.

Tenez!

HECTOR.

Malescot!... ce cher ami!... par quel heureux hasard?...

MALESCOT.

Je suis arrivé tantôt, et j'allais me rendre à Saveuse, quand j'ai entendu la chasse qui venait de ce côté... mais je ne vois pas votre charmante sœur.

HECTOR.

Gabrielle; mais elle a dû suivre le bord de la mer, pour nous rejoindre au rendez-vous de chasse. Du reste, je ne suis pas encore certain qu'elle vienne; depuis quelque temps, depuis cinq ou six mois surtout, elle est triste, rêveuse, elle ne se plaît que dans la solitude; je ne sais ce qu'elle a!

MALESCOT, à part.

Je crois le deviner.

JOSEPH, entre rapidement par le fond à gauche; il est tout essoufflé. — A un des piqueurs.

Monsieur le comte? où est monsieur le comte?

HECTOR.

Qu'est-ce donc, Joseph? tu as l'air tout effaré!

JOSEPH.

Monsieur le comte, je suis venu tout d'un trait, pour vous dire qu'il y a au château un homme, une espèce de soldat, de marin, qui arrive du Havre, et qui se dit chargé pour vous d'un message important.

MALESCOT et BRUNO, à part, en échangeant un regard expressif.

Un message!

HECTOR.

Où est ce message?

JOSEPH.

Cet homme a dit qu'il ne pouvait le remettre qu'à vous-même.

HECTOR.

Pourquoi n'est-il pas venu avec toi?

JOSEPH.

Il est si fatigué, qu'il ne peut plus se tenir.

HECTOR, à lui-même.

Qu'est-ce que cela peut être? (A Malescot.) Du Havre? j'ai quelques créanciers au Havre. Bah! la chasse avant tout! Joseph, tu diras à ce messager de m'attendre, et que s'il est pressé de me communiquer sa nouvelle, moi, je ne le suis pas de la connaître...

JOSEPH, à part.

C'était bien la peine de m'essouffler!

BRUNO, bas à Malescot.

Qué que vous dites de ça?

MALESCOT, de même.

Ils ne sauront la nouvelle que ce soir. La journée me reste!

BRUNO, de même.

Ça m'avance bien.

(Il rentre dans la maison.)

HECTOR, faisant signe à Malescot.

Malescot!...

(Il remonte avec lui au fond, et ils causent tout bas.)

JOSEPH, apercevant Jean Rémy qui est assis à terre, au fond à gauche.

Tiens, v'là c'te buse de Jean Rémy... (Aux piqueurs.) Dites donc, vous autres, si nous le jetions un peu dans la mare à côté, histoire de rire un brin?

LES PIQUEURS.

C'est une idée!

PÉRINE, revenant.

Qu'est-ce qu'il vous a fait pour lui faire du mal?

JOSEPH.

Il est trop laid!

UN AUTRE.

Il est trop bête!

UN TROISIÈME.

Il est trop poltron!

TOUS.

A la mare! à la mare!

(Malgré les efforts de Périne, on a entouré Jean Rémy. — L'un le prend par les pieds, l'autre par la tête, et ils vont l'emporter par la droite, lorsque Gabrielle entre du même côté.)

GABRIELLE.

Oh ! par exemple !... Voulez-vous bien laisser ce pauvre homme !

(Elle leur allonge quelques coups de cravache ; les piqueurs reculent et laissent aller Jean Rémy.)

HECTOR.

Bravo, ma sœur ! bien touché !

MALESCOT, de l'autre côté.

Le cœur d'une femme et le bras d'un gentilhomme !

GABRIELLE, à part, avec étonnement.

Malescot !... (Comprimant son cœur avec sa main.) Malescot !

HECTOR.

Eh bien ! tu ne dis rien à ce cher ami, qui a abandonné pour nous les joies de Paris, la grand'ville.

(Il remonte.)

GABRIELLE, très-émue.

Monsieur ne doute pas du plaisir que me cause...

MALESCOT.

Oh ! ne me remerciez pas, mademoiselle, car... Paris est d'une tristesse depuis six mois. (Bas.) Depuis que vous l'avez quitté.

HECTOR.

Allons, maintenant que nous sommes au complet... en chasse ! (A Gabrielle.) A propos, ma sœur, tu ne sais pas, Malescot est des nôtres... Ah ! je vous préviens que ta campagne sera rude. Nous allons coucher à ma ferme des Bruyères, afin d'être au débuché à la pointe du jour. En chasse !

TOUS.

En chasse !

(Jean Rémy s'agenouille près de Gabrielle.)

GABRIELLE.

Ne me remercie pas... et prie le bon Dieu de m'envoyer beaucoup de journées comme celle-ci !

MALESCOT.

Vous êtes donc heureuse, Gabrielle ?

GABRIELLE.

Oui, bien heureuse ! (A Jean Rémy, en lui jetant une pièce d'or.) Tiens, mon garçon.

(Puis elle sort accompagné de Malescot, à la suite d'Hector et des autres chasseurs. — Jean Rémy fait un pas pour ramasser la pièce d'or. — S'arrêtant tout à coup.)

JEAN RÉMY.

L'aumône ! (Il fait quelques pas pour s'éloigner ; puis, ramené malgré lui, il ramasse la pièce et la porte à ses lèvres avec respect.) Jésus ! mon Dieu !

(Il remonte et regarde dans la direction où est sortie Gabrielle. La nuit commence à venir.)

SCÈNE VII.

BRUNO, JEAN RÉMY.

(Jean Rémy suit Gabrielle des yeux, immobile, la bouche entr'ouverte, les bras tendus vers elle.)

BRUNO, sortant de la maison sans le voir.

Coquin de sort !... Y a pas à dire, ce messager qui vient du Havre... Il apporte une nouvelle ! oui, mais quelle nouvelle ? (Frappé d'une idée.) Attends donc un peu !... Il me semble me souvenir... Voyons donc ça ! (Il tire son bouquin de sa poche et va s'asseoir sur un escabeau à droite.) Mais, oui !... La loi dit que, pour recueillir un héritage, faut prouver le décès; et deux personnes se sont sauvées, qu'est-ce qui me dit que l'oncle n'en est pas ? Il doit en être ! Il en est ! (Il se lève.) Alors, tant qu'on n'aura pas la preuve, les biens seront séquestrés... et, s'ils sont séquestrés... les héritiers ne pourront pas y toucher et le château sera vendu !... Què belle loi, mon Dieu ! qu'elle est donc bonne et sage !...

(Il presse son livre contre son cœur et s'agenouille. Pendant ce temps, Jean Rémy, toujours en extase, tombe à genoux en disant d'une voix étouffée :)

JEAN RÉMY.

Jésus, mon Dieu !

(Martial paraît au fond, à gauche.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MARTIAL, accent provençal.

MARTIAL.

Ça doit être ici. (Regardant alternativement le père Bruno et Jean Rémy qui sont à genoux.) Il paraît que c'est l'heure de la prière. (Il frappe sur l'épaule de Jean Rémy, qui se relève tout d'une pièce.) Dis-moi, mon garçon, pourrais-tu m'indiquer une auberge par ici ? (Jean Rémy, sans lui répondre, lui montre du geste la maison de Bruno. — Martial, frappant sur la table.) Eh ! la maison !

BRUNO, fermant vivement son livre et se levant.

Ah ! mon Dieu ! vous m'avez fait peur !... Què que vous voulez ?

MARTIAL.

Du vin et un renseignement. Le vin d'abord, comme s'il en pleuvait... et un verre pour vous.

BRUNO.

Monsieur est ben honnête... je vais le quérir.

(Il entre dans la maison. Jean Rémy disparaît, par le sentier de gauche.)

MARTIAL.

Ah ! — je ne suis pas fâché de me reposer un peu !...

BRUNO, rentrant.

V'là le vin... après ?

MARTIAL.

Laissez-moi souffler ; c'est que tel que vous me voyez... je suis venu à pied du Havre... jusqu'au château de Saveuse.

BRUNO, à part.

Hein ?

MARTIAL.

Et du château de Saveuse ici.

BRUNO, à part.

C'est le messager !

MARTIAL, qui a versé.

A votre santé ! (Ils trinquent.) On m'a dit au château que monsieur le comte était à la chasse et ne serait de retour que demain — Je n'avais pas le temps d'attendre... et ma foi, je me suis décidé... et je me suis remis en route pour rejoindre la chasse. — N'est-ce pas ici le rendez-vous?

BRUNO.

Oui, mais toute la bande vient de partir.

MARTIAL.

Je n'ai pas de chance !

BRUNO.

Vous ne pourrez les rejoindre maintenant qu'au grand clos des Bruyères... oùs qu'ils doivent coucher.

MARTIAL.

Et c'est loin ?

BRUNO.

Eh ! eh ! Mais, pourquoi tant vous hâter ? Si c'est pour la nouvelle, on la sait déjà.

MARTIAL.

Quelle nouvelle ?

BRUNO.

Un naufrage, pas vrai ?

MARTIAL.

En effet !

BRUNO.

Celui du Saint-Georges ?

MARTIAL.

C'est bien ça !

BRUNO.

Et la mort du capitaine de Saveuse ?

MARTIAL.

Ah ! son neveu est déjà au courant... je n'ai pas de chance... Mais, c'est égal, il faut que je le voie.

BRUNO, tâchant de cacher son émotion.

Pour... pourquoi donc ?

MARTIAL.

Pour lui remettre l'acte de décès de son oncle !

BRUNO, foudroyé.

L'aque ed décès ?...

MARTIAL.

Mais qu'est-ce donc qui vous prend ?

BRUNO, changeant de ton.

Pauvre cher homme... Comme ça... l'oncle... est bien... fini ?

MARTIAL.

Comme les autres, que j'ai vus disparaître un à un pour ne plus revenir. Pécaire !

BRUNO.

Vous étiez sur le bateau !

MARTIAL.

Oui, et le bon Dieu n'a eu pitié que de moi et de l'aumônier du navire.

BRUNO, à part.

Des préférences !... Pourquoi donc ça, mon Dieu !

MARTIAL.

Vous dites ?

BRUNO.

Rien, — je vous écoute.

MARTIAL.

Une fois à terre, l'aumônier dressa l'acte de décès de nos camarades, en me recommandant bien de le déposer au premier consulat français. — De plus, il me remit une lettre pour le neveu du capitaine ; puis, il continua sa route vers les grandes Indes, sur un vaisseau portugais. — Mais moi, qui ne suis pas bête, j'ai pensé que monsieur de Saveuse donnerait un bon pourboire au porteur d'une pareille nouvelle. — Je n'ai donc rien déposé du tout ; j'ai gardé les paperasses, et je suis venu tout droit pour les lui remettre.

BRUNO, s'essuyant le front.

Comme ça, vous avez... sur vous... l'eque ed décès et la lettre?...

MARTIAL.

La v'là... la lettre... oh! vous pouvez la lire... y a pas de secrets dedans.

(Il la lui donne puis il allume sa pipe et se verse à boire.)

BRUNO, prenant la lettre et lisant :

« Monsieur, j'ai la douleur de vous apprendre la mort du
» capitaine Pierre de Saveuse, qui a péri dans le naufrage
» auquel nous avons échappé par miracle, moi et le porteur
» de la présente. J'ai remis à ce matelot un acte de décès en
» bonne forme, et il pourra vous donner tous les détails possi-
» bles sur ce funeste événement. — L'aumônier greffier du
» bord, SIMON. »

BRUNO, après avoir lu.

C'est... est clair... (Il pose la lettre sur la table auprès de lui.) Et... l'autre papier, vous l'avez pareillement?

MARTIAL.

Oh! celui-là, il est dans ma boite de fer-blanc, et il ne me quitte pas.

(Il montre la boite longue dans laquelle les soldats mettent leur feuille de route et qu'ils portent pendue au cou.)

BRUNO, après avoir ouvert plusieurs fois la bouche pour parler. A part.

Ce... ce pauvre monsieur Malescot!

MARTIAL. (Il a vidé son verre de nouveau. — Mettant une pièce d'argent sur la table.)

Voilà pour ma dépense. Et maintenant, j'ai dit que je verrai le comte aujourd'hui même, je n'en démordrai pas, troun de l'air! — Vous allez m'indiquer la route de ce clos où la chasse doit remiser ce soir. J'y vais!...

BRUNO.

Aux Bruyères! c'est un peu loin, mon brave monsieur. Mais je pense à une chose : si vous vouliez vous éviter une corvée... je vais demain à Saveuse.

MARTIAL.

Eh bien?

BRUNO.

Et... je pourrais me charger... de remettre, de votre part...

MARTIAL.

Oh! ce ne serait pas la même chose pour moi.

BRUNO.

Vous comprenez, moi, je n'y ai pas d'intérêt. Moi, je vous proposais ça, dans le cas... par hasard... oùsque vous auriez eu affaire, et alors... vous concevez... enfin, histoire de vous obliger... allais!... allais!... marchais!...

MARTIAL.

Je vous remercie toujours.

BRUNO.

Oh! y a pas de quoi!

MARTIAL.

Si fait... vous êtes un brave homme. (En prenant la bouteille il fait tomber sa lettre du côté de Bruno. Celui-ci fait un mouvement pour la ramasser.) Qu'est-ce donc?

BRUNO, vite.

Rien! — A votre santé!

MARTIAL.

A la vôtre... il est bon votre vin.

BRUNO.

Oui, il est agréable.

MARTIAL, buvant à petites gorgées.

Ah! il est bon.

BRUNO, à part, regardant la lettre qui est par terre.

Si c'était aussi bien l'aque ed décès, au lieu de la lettre; quèques brins de paille par-dessus, et il n'en serait plus question.

(En disant cela, avec son pied, il a caché la lettre sous de la paille qui est à terre.)

MARTIAL, lui frappant sur l'épaule.

Dites donc, l'ami?

BRUNO, sautant.

Ah!

MARTIAL.

Qu'est-ce que vous avez donc?...

BRUNO.

Je me suis mordu la langue.

MARTIAL.

Le vin est bon... mais il fait déjà nuit, et si la route est longue...

BRUNO.

Longue? Eh! eh! il faut deux heures par la forêt; mettez-en trois et n'en parlons plus.

MARTIAL.

Ah! alors, je finis la bouteille, et votre serviteur...

(Il se verse et boit.)

BRUNO, se levant, et tournant autour de la table, il se trouve à la gauche de Martial. A part.

C'ment faire?... Dérober le fer-blanc, la loi s'y oppose... D'ailleurs, il ne me laisserait pas faire, le gars... Coquin de sort!

(Il frappe du pied.)

MARTIAL, se retournant.

Qu'est-ce donc que vous ruminez par là, camarade?

BRUNO.

Ne faites pas attention, j'avais une crampe.

MARTIAL.

Allons, en route. (Il essaye de se relever et retombe sur sa chaise.) Oh! oh! il tape dur votre petit vin; je suis tout étourdi... Allons donc, faignant! (Il se lève.) Ah! ce n'est pas malheureux... Mais je me suis bien attardé, le temps se gâte et je ne suis pas près d'arriver!.. trois lieues, que vous avez dit?...

BRUNO.

Trois petites lieues, mais elles sont bonnes.

MARTIAL.

Diable! et n'y aurait-il pas un chemin plus direct?

BRUNO, tressaillant.

Plait-il? Plus... plus... direct?

MARTIAL.

N'y aurait-il pas un chemin plus court que celui de la forêt?

BRUNO.

Vous demandez le chemin... le plus court?

MARTIAL.

Sans doute.

BRUNO.

Le... plus court pour aller aux Bruyères?...

MARTIAL.

Eh! oui!

BRUNO, remontant.

Tenez, vous voyez bien ce sentier à travers les roches?

(Il désigne celui par où est arrivé Jean Rémy.)

MARTIAL.

Oui... à peu près.

BRUNO.

Eh ben! vous le suivrez tout droit jusqu'à la croix de pierre; là-dessus, vous prendrez à gauche, jusqu'au petit pont; puis à droite, puis...

MARTIAL.

Mais je ne me débrouillerai jamais dans tout ça!

BRUNO.

Bah... tout de même.

MARTIAL.

Dites donc, si vous veniez avec moi?

BRUNO.

J' peux pas ce soir, mon bon mósieu.

MARTIAL.

Voyons, venez donc... je vous payerai votre peine.

BRUNO.

Ça m'est de tout impossible.

MARTIAL.

Allons, je partirai seul... C'est égal, j'aurais mieux aimé un guide... car j'ai la vue d'un trouble et les jambes d'un raide..

SCÈNE IX.

LES MÊMES, JEAN REMY.

(Il est entré en scène depuis quelques instant, au mot de guide, il lève la tête.)

JEAN RÉMY, s'avançant.

Un guide? Pour où aller?...

BRUNO, à part, avec dépit.

Jean Rémy!

MARTIAL.

Au clos des Bruyères... mon garçon.

JEAN REMY.

Au clos des Bruyères... là oùs qu'est allé M[lle] Gabrielle? J' vas vous conduire, venez.

BRUNO, à part.

Ah! l'enragé!

MARTIAL.

Allons!

(Il va à la table, prendre son sac et son bâton.)

BRUNO, avec rage à Jean Rémy en lui donnant des bourrades.

De quoi donc qu' tu te mêles!...

JEAN REMY, riant.

Dame, vous l'avez fait boire...

BRUNO, à part.

Oh! le mauvais gars!...

SCÈNE X.

LES MÊMES, UN PIQUEUR.

LE PIQUEUR, entrant rapidement.

Dites-moi, père Bruno? vous n'avez pas vu mademoiselle Gabrielle par ici?

BRUNO.

Pas depuis tantôt.

LE PIQUEUR.

C'est que depuis deux heures nous la cherchons de tous côtés, sans pouvoir la retrouver. (Jean Rémy écoute avec attention.) — (Continuant.) Monsieur Hector est très-inquiet... Il va faire nuit, et sans compter qu'il se mitonne un orage du diable.

BRUNO.

Et monsieur Malescot, il n'a pas su la retrouver, lui?

LE PIQUEUR.

Ah ! j' n'en sais rien, je ne l'ai pas revu.

BRUNO, à part.

Hum !... le rusé !

LE PIQUEUR.

S'ils viennent par ici, gardez-les chez vous et envoyez prévenir monsieur Hector... On viendra les chercher.. moi je vais continuer de courir après.

(Il remonte.)

JEAN RÉMY, l'arrêtant.

Voulez-vous que j'aille avec vous?

LE PIQUEUR.

Au fait, tu connais la forêt mieux que moi; ce n'est pas de refus.

MARTIAL, qui est remonté au fond.

Eh bien! et moi?

JEAN RÉMY, au marin.

Oh! je vous conduis plus.

MARTIAL.

A cause?

JEAN RÉMY.

Parce que!...

MARTIAL.

Si tu viens, il y aura un petit écu pour toi.

(Jean Rémy lui rit au nez, et sort avec le piqueur.)

SCÈNE XI.

BRUNO, MARTIAL.

MARTIAL.

Animal, va! que le diable l'emporte!

BRUNO, à part.

Pourquoi donc ça?

MARTIAL.

Allons, puisque c'est comme ça, je partirai seul. Vous dites donc qu'il faut suivre le sentier?

BRUNO.

Jusqu'à la croix de pierre, puis vous prenez à gauche, puis à droite, puis à gauche, et toujours tout droit!

MARTIAL.

J'aurai de la chance si je m'y retrouve. (Il remonte, puis revient à Bruno et lui donne une poignée de main.) Bonne nuit, mon brave homme.

BRUNO.

Bon voyage, mossieu le marin.

(Martial s'éloigne à travers les rochers d'un pied mal assuré en chantant.)

Que dira-t-on de moi, bientôt,
En Angleterre, et à Breslau,
D'avoir laissé prendre ma frégate,
Par un corsaire de six canons;
Moi, qu'en avait trente si bons!

(*Le vent, la pluie et l'orage commencent à siffler, à tomber et à gronder.*)

BRUNO, respire bruyamment et s'essuie le front à plusieurs reprises.

Allons donc, père Bruno, vous n'êtes pas fautif; il vous a demandé le plus court, il ne vous a pas demandé le plus sûr. D'ailleurs, il ne lui arrivera peut-être rien. (En disant cela, il a écarté la paille qu'il avait amoncelée sur la lettre; il la ramasse, la plie avec soin et la met dans sa poche.) C'est égal, il a du vin... il en a pas mal!... il fait ben glissant sur les roches... il fait noire nuit... le temps est mauvais... (Prenant une prise.) Mon Dieu! j'crains ben qu'il n'arrive quèque malheur.

(L'orage et la pluie redoublent. — Bruno se dirige vers sa maison.)

ACTE II.

Deuxième Tableau.

Une plage, — à droite, un cabaret. — Devant, une tonnelle, — tables, — escabeaux.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARTIN, PAYSANS ATTABLÉS, GERVAIS et BENOIT, puis JEAN RÉMY.

(Gervais entre de gauche, et Benoit de droite.)

GERVAIS.

Ah! c'est vous, compère Benoit?

BENOÎT.

Oui, compère Gervais, oui... et vous v'là donc à Saint-Valery?

GERVAIS.

Oui, c'est le jour du grand marché, et j'ai amené ici douze poulains que je ne crains pas de montrer, j'ose le dire. Regardez-moi ça, mon homme! là, dans le petit pré. Est-ce beau, hein? Est-ce luisant?

BENOÎT.

Ah! ils sont beaux! Venez donc voir ça, Martin.

JEAN RÉMY, qui s'est approché sans y être invité.

Ils sont beaux.

GERVAIS.

N'est-ce pas, mon garçon?

JEAN RÉMY.

Oui, m'sieu Gervais.

MARTIN, à Jean Rémy.

Mais, est-ce qu'on lui demande son avis, à celui-là?

BENOÎT.

Et vous les laissez comme ça tout seuls?

GERVAIS.

C'te bêtise! Ne sont-ils pas attachés?

BENOÎT.

Moi, je ne m'y fierais pas.

MARTIN, riant.

Ah! ça vous ressemble bien, ça! A propos, comment donc que vous avez fait pour laisser votre femme au logis, père Benoit? Vous n'êtes donc plus jaloux?

BENOÎT.

Elle n'est pas seule, mon compère; je l'ai laissée avec le cousin Bastien. (Jean Rémy, qui s'est assis et arrange un bouquet, se met à rire; les autres l'imitent.) Ça vous fait rire?

MARTIN, riant sous cape.

Moi, je ris pas, c'est Jean Rémy.

GERVAIS, riant à son tour.

Ah! ah! ah! c'est vrai, c'est Jean Rémy.

BENOÎT, s'animant.

Je voudrais tout de même ben savoir...

GERVAIS.

Eh! là, père Benoit, pas de ruades!

MARTIN, prenant le bouquet qu'arrange Jean Rémy.

Tiens, je cherche un bouquet pour l'offrir ce soir, à la danse, à la petite Périne... V'là mon affaire.

JEAN RÉMY.

Non! non, Martin! laisse-moi mes fleurs... laisse-les-moi!

MARTIN.

Bernique! je les prends.

JEAN RÉMY.

Martin!

MARTIN.

Veux-tu courir!

GERVAIS.

Allons, pourquoi chagriner ce garçon-là? Il a p't être cueilli ces fleurs pour son amoureuse.

MARTIN, riant.

Ah! ah! l'amoureuse à Jean Rémy!

(Tous rient; pendant ce temps Jean Rémy a repris ses fleurs et décampe. — On s'aperçoit de sa fuite. — Tous s'élancent sur ses pas avec des rires et des huées.)

SCÈNE II.

GERVAIS, BENOIT, puis BRUNO, qui entre du fond à droite; il s'arrête à une des tables sous la tonnelle et se verse à boire, d'un des pichets laissés par les autres.

GERVAIS, s'asseyant à la première table et se versant.

Ah çà! puisque nous v'là tous les deux, père Benoit, il nous faudrait pourtant en finir avec les gens du château. Ils me doivent les yeux de la tête, et je ne connais pas encore la couleur de leur argent.

BENOÎT, s'asseyant près de lui.

A qui le dites-vous! Cependant, je recommence à espérer, depuis qu'on dit que l'oncle est mort.

GERVAIS.

On le dit, on le dit, mais il y a de la manigance. Il est mort, mais il parait qu'ils n'héritent point.

BENOÎT.

Pourtant, s'il est mort...

BRUNO, après avoir bu, s'approchant.

Oui; mais s'il n'y a ni acte, ni témoins qui puissent prouver le décès...

BENOÎT.

Tiens, le père Bruno! Un finard, celui-là!

GERVAIS.

Et vous dites donc?

BRUNO, tirant son code de sa poche et le montrant.

Moi, je dis rien ; c'est la loi qui dit que dans ce cas-là, les biens doivent rester sous le séquestre pendant trente ans... Après quoi, les héritiers héritent, à moins que le défunt ne soit pas défunt... et ça s'est vu !

GERVAIS.

Trente ans ! Il faudra que j'attende trente ans la rentrée de mes fonds !...

BENOÎT.

Autant léguer ma créance aux petits-neveux de mes petits-cousins.

GERVAIS.

Le diable emporte le Saveuse et son engeance !

BRUNO, prenant une prise.

La, la, monsieur Gervais, c'est point à nous, petites gens, à parler avec irrévérence du seigneur de Saveuse. D'ailleurs, s'il doit, eh bien... il y a un gage... il y a le château.

BENOÎT.

Oh ! le château, c'est un bon gros morceau pour nous autres du pays; on n'en trouvera point le quart de ce qu'il vaut.

GERVAIS.

Què que ça me fait, si je trouve à me payer sur ce quart-là ! Parguienne ! j'ai bonne envie de faire vendre le pigeonnier et toute la boutique.

BRUNO, toussant.

Hum ! hum ! pschitt ! v'là monsieur le comte. (A part.) Allons ! le feu est à la mèche.

SCÈNE III.

LES MÊMES, HECTOR, MALESCOT.

HECTOR, à Gervais et à Benoît, qui saluent avec respect.

Bonjour, Bruno; bonjour, messieurs. (A part.) Au diable ! je ne marche que sur des créanciers, ce matin. (Haut, à Benoît et à Gervais, qui font mine de vouloir lui parler.) C'est bon, c'est bon; à tout à l'heure ! plus tard, nous causerons ! (A Bruno.) Viens ici, toi... Qu'est-ce qu'on me dit ? qu'une lettre serait arrivée pour moi de Paris, au timbre de la marine royale ?

BRUNO, embarrassé.

Une... une lettre ?

MALESCOT.

Arrivée d'hier. C'est à moi-même que le courrier, en repartant ce matin, l'a annoncé.

BRUNO.

Le courrier a fait erreur, mon bon monsieur Malescot, il a fait erreur.

HECTOR.

Allons ! ce n'est pas possible.

BRUNO.

Comment voulez-vous, monsieur le comte, que moi... Mais, respect de vous, monsieur le comte; si j'avions aperçu tant seulement un bout de dépêche, je crois que je serions parti au milieu de la nuit pour vous la porter... vu l'intérêt que je...

HECTOR, avec colère.

En voilà assez ! Encore une fausse espérance !

(Il remonte, et reste à causer avec Gervais et Benoît.)

MALESCOT, à Bruno.

Êtes-vous bien sûr de dire la vérité, monsieur Bruno ?

BRUNO.

Hein ? quoi ? Ah ! bon ! bon ! (A part.) A présent qu'il est sûr de tenir l'héritière, il trouve que l'héritage n'arrive pas assez vite...

MALESCOT.

Vous m'avez entendu, père Bruno ?

BRUNO.

Moi, mentir ? ça m'est de tout impossible ! Eh ! mon bon monsieur Malescot, mettez-moi à l'épreuve; tenez, que monsieur Hector me demande ce qui s'est dit entre vous et moi, le jour de la dernière chasse, vous verrez si je ne lui dégoise pas la sainte vérité du bon Dieu.

MALESCOT.

Allons, c'est bien, tais-toi... mais, je te surveille.

BRUNO, à part.

Moi itou.

(Il passe à droite.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, GABRIELLE, puis REMY.

GABRIELLE, venant de droite.

Eh bien, mon frère, quelles nouvelles ?

HECTOR.

Aucune. C'était une fausse alerte. Pas de lettre encore, à ce qu'il paraît. (Apercevant Rémy qui arrive de gauche.) Ah ! voilà notre fidèle Jean Rémy. Je m'étonnais aussi de ne pas l'avoir vu déjà, car depuis trois mois nous ne pouvons faire un pas sans être certains de le rencontrer. (Jean Rémy baisse la tête et fait quelques pas pour sortir.) Oh ! ce n'est pas un reproche que je te fais, mon garçon... Voyons, approche. (Jean Rémy revient.) Qu'est-ce donc que tu caches derrière toi ? (Il lui prend le bras.) Un bouquet ?... Oh ! oh ! nous avons donc des intrigues dans le pays ? (Riant.) Ce que c'est que d'être joli garçon !

JEAN REMY.

C'est... c'est aujourd'hui la fête à mamzelle Gabrielle... et je me suis dit comme ça... j'ai pensé que... si mamzelle Gabrielle avait la compassion de... Enfin, mam'selle, je vous souhaite la fête... et... voilà !

GABRIELLE.

De la verveine et de la bruyère des rochers ! mes fleurs préférées !

MALESCOT.

Comment donc ! mais c'est d'une galanterie suprême. — Allons, je devine, tu as voulu gagner ton petit écu. Tiens, mon garçon, le voilà.

GABRIELLE.

Ah ! fi, monsieur de Malescot. Voyez, vous l'avez presque fait pleurer. — Jean Rémy, j'accepte tes fleurs, et je te remercie, elles me font le plus grand plaisir.

JEAN REMY.

Ah ! j' suis bien content ! (Changeant de ton.) Oh ! j' l'aime pas, cet homme-là !

(Il passe à droite.)

MALESCOT, à Gabrielle.

Croyez, ma chère bien-aimée, que je n'ai pas oublié non plus que le ciel fête aujourd'hui l'un de ses archanges. (Lui offrant une rose qu'il portait à sa boutonnière.) Tenez, c'est pour vous que je l'ai cueillie.

GABRIELLE.

Georges, il faut que je vous parle... ce soir.

MALESCOT.

J'attendais ce mot avec anxiété.

GABRIELLE.

Périne a mes ordres.

MALESCOT.

C'est bien, je verrai Périne.

JEAN REMY, qui s'est approché de Bruno.

Père Bruno, j'ons trouvé queuque chose qui vous fait p'têtre faute.

BRUNO.

Qué que t'as trouvé ?

JEAN REMY.

C'est ce matin, je suis allé dans vot' grange pour faire un somme.

BRUNO.

Je t' l'ai défendu !

JEAN REMY.

Ça ne fait rien. Et en mouvant une botte de paille, j'ons vu ça et je l'ons ramassé.

(Il lui tend une grande lettre.)

BRUNO.

La lettre !...

MALESCOT, s'en emparant.

Une lettre !

BRUNO, à part.

Aïe ! je suis pincé !

MALESCOT.

Eh mais, c'est celle que vous disiez n'avoir pas reçue... voici le cachet de la marine royale.

BRUNO, comme cherchant un prétexte et n'en trouvant pas, tombe à coups de poing sur Jean Rémy.

Ah ! filou ! ah ! voleux ! ah ! c'est comme ça que tu te glisses chez les honnêtes gens pour faire tes mauvais coups !

HECTOR, revenant, attiré par le bruit. Il est suivi de Martin et de quelques paysans

Qu'y a-t-il ?

MALESCOT, lui tendant la lettre.

Tenez !

HECTOR.

La dépêche que j'attendais ! — Gabrielle !

BRUNO.

C'est ce mauvais gars qui l'avait, monsieur le comte, c'est lui le gueux, qui l'a soulevée, — histoire de vous la porter et d'avoir une pièce de douze sous, le brigand ! — Mon Dieu, mais on ne chassera donc jamais de la commune ce méchant vagabond !

MALESCOT, froidement.

Allons, père Bruno, il me semble que vous vous fâchez un peu trop.

BRUNO, naïvement.

C'est possible.

(Il passe à droite.)

MALESCOT, à Hector.

Eh bien, que dit cette lettre?

HECTOR.

Hélas ! tenez, lisez vous-même.

MALESCOT.

« Les informations reçues de tous les consulats, tout en con- » firmant la perte du *Saint-Georges*, n'ont rien appris de cer- » tain sur le sort du capitaine de Saveuse. »

BRUNO.

Je respire !...

HECTOR, allant à lui.

Hé ! là ! bonhomme, quelques pas plus loin, je vous prie.

BRUNO.

Pardon, monsieur le comte, c'est l'intérêt que je porte, — le pur intérêt...

HECTOR, lui donnant quelques petits coups de canne dans les jambes.

Assez... laissez-nous !

BRUNO, à part.

Allais ! allais ! marchais !

GABRIELLE, à Malescot.

Achevez donc vite.

MALESCOT.

« On sait seulement qu'un matelot porteur, à ce qu'on croit, » soit de renseignements, soit de papiers, s'est mis en route, il » y a environ trois mois, pour aller du Havre à Saveuse... mais » on a perdu ses traces, et toutes les recherches faites pour dé- » couvrir ce qu'il était devenu, sont demeurées sans résultat. »

HECTOR.

Un matelot ? — Mais ne serait-ce pas cet homme dont on a retrouvé avant-hier les restes mutilés au fond d'un précipice ?

MALESCOT.

Mais oui ! et ne dit-on pas que c'est Jean Rémy qui l'a découvert ?

HECTOR, remontant à Rémy.

C'est toi qui l'a découvert le marin ?

JEAN RÉMY.

Le marin ! pauvre homme ! si je l'avais conduit, il ne serait p't'ét' pas mort !

HECTOR.

Comment cela ?

JEAN RÉMY.

Il m'avait demandé de le guider... et je n'ai pas voulu.

HECTOR.

Comment, misérable ! mais tu m'as peut-être ruiné.

JEAN RÉMY, étonné.

Moi ! — Dam ! c'était le soir de la dernière chasse, on cherchait mademoiselle Gabrielle.

GABRIELLE, à part.

Ah ! que me rappelle-t-il là !

MALESCOT, un doigt sur sa bouche.

Gabrielle !

JEAN RÉMY.

On disait qu'elle était perdue...

MALESCOT, prenant vivement la parole.

Ah çà ! voyons, drôle, arrivons au fait. C'est toi qui as retrouvé le cadavre.

JEAN RÉMY.

Oh ! c'est pas moi... c'est les corbeaux !

HECTOR.

Les corbeaux ?

JEAN RÉMY.

Mam'selle Gabriel avait dit comme ça, un jour, qu'elle aimait, une petite fleur qui ne pousse que dans le ravin ; je suis allé chercher la petite fleur.

GABRIELLE.

Mais, mon pauvre Rémy, c'est un endroit très-dangereux que ce ravin.

JEAN RÉMY.

Oh ! des fois... pour ceux qu'ont bu, ou qu'on a fait boire. (Il rit de son air niais.)

BRUNO, lui donnant des bourrades.

Mais arrive donc au fait, puisque monsieur te l'ordonne. (A part.) Méchant taquineux !

JEAN RÉMY.

Eh ben, quand j'ous vu virer et revirer les corneilles, tout dré en dessus du creux, je sis couru demander au village s'il manquait une chèvre ou un mouton ; mais il ne manquait personne aux étables. Et alors, que j'ai dit, il faut que ce soit un homme. On est allé voir ; c'était un homme.

(Il regarde le pere Bruno en ricanant.)

BRUNO, le contrefaisant.

C'était un homme... (A part.) Il a tous les vices, ce gas-là.

MALESCOT.

Enfin, on est descendu, on a trouvé le marin, et on l'a fouillé sans doute ?

BRUNO.

Oh ! oui, oh ! oui, on l'a fouillé, et on a verbalisé, j'étais là ! Oh ! on a verbalisé !

HECTOR.

Eh bien ?

BRUNO, s'inclinant.

Eh bien, respect de vous, monsieur le comte, on a trouvé sur lui, *primo* : une pièce de vingt-quatre sous et un écu de six livres ; *secundo* : un paquet de tabac ; *troisièmo* : une pipe... et dans son sac, quelques mouchoirs de poche, révérence parlé, monsieur le comte.

HECTOR.

Et pas autre chose ?

BRUNO.

Pas autre chose, oh ! c'est certifié conforme, et timbré et tout quoi !

MALESCOT, à part.

Allons ! je me suis trop pressé ! Un mariage impossible, et une femme séduite sur les bras.

BRUNO, à part et prenant une prise.

Pauvre marin ! il sera tombé d'un côté et son fer-blanc de l'autre. Enfin, puisque le ciel l'a voulu !

(On entend sonner les cloches de l'église.)

HECTOR.

Pourquoi ces cloches ?

MARTIN.

C'est l'enterrement du marin, monsieur le comte.

(Cortége. — On voit paraître à gauche, dans une espèce de chemin creux, un cercueil porté par quatre marins, — suivi d'autres marins, — ensuite des paysans et des paysannes. — L'enterrement passe dans un chemin encaissé, de sorte que le spectateur ne voit que la tête des gens qui forment le cortége.)

HECTOR, regardant le cercueil.

Ma fortune dépendait peut-être de cet homme, et le voilà muet pour toujours.

JEAN RÉMY, à genoux. A Bruno qui est debout.

Vous ne vous mettez pas à genoux, père Bruno ?

BRUNO.

Vas-tu pas me commander, toi, à présent. (A part.) Oh ! le mauvais gas !

GABRIELLE, apercevant Périne, se lève, et bas, à Malescot.

Voici Périne, ne vous éloignez pas.

(Le cortége est passé, tout le monde se lève.)

HECTOR.

Allons, je verrai le bailli... je prendrai connaissance de cette enquête. Viens-tu, ma sœur ?...

GABRIELLE.

Oui, car voici l'heure de l'office... et j'ai besoin de prier.

HECTOR, remontant vers le fond.

C'est cela, mon enfant, et demande à Dieu de t'envoyer la fortune et la joie... car il ne faut plus compter sur moi pour te les donner... Venez-vous, Malescot ?...

MALESCOT, à droite, près de Gervais.

Pardon... Gervais le maquignon m'a parlé de quelques chevaux que je voudrais voir... je vous rejoins dans un instant.

HECTOR.

A votre aise.. (Il remonte jusqu'au sentier à gauche avec sa sœur, et heurte Jean Rémy, qui regarde s'éloigner Gabrielle.) Le diable étouffe le butor. Arrière, imbécile, brute maudite ! sans lui, le marin vivrait ! Va-t'en !...

(Il disparaît par le sentier. — Malescot est sorti avec Gervais, par le premier plan à gauche. Jean Rémy est resté au fond à droite, et s'assied à terre. Périne est assise sur un banc à gauche, sur le devant et semble attendre. — Martin et quelques paysans sont revenus s'asseoir sur le devant à droite, près de la tonnelle et boivent. Martin, qui aperçoit Périne, se lève et va à elle. — Périne fait quelques pas comme pour s'en aller.)

SCÈNE V.

PÉRINE, JEAN RÉMY au fond, MARTIN, PAYSANS.

MARTIN.

Tais ! mam'selle Périne ! Bonjour, mam'selle Périne.

PÉRINE.

Bonjour, Martin.

MARTIN.

Où donc que vous allez comme ça ?

PÉRINE.

Je vais à la messe.

MARTIN.

Et après ça, est-ce que vous ne viendrez pas un brin à la danse ?

PÉRINE, distraite.

Oui, peut-être bien.

MARTIN.

Alors, je vous retiens pour les onze premières.

PÉRINE.

Avec plaisir, Martin, avec plaisir.

MARTIN.

Croyez-bien que c'est moi au contraire... Enfin, à tantôt ! (*A part.*) Je mettrai de la paille neuve dans mes sabots.

(*Il entre dans le cabaret avec les autres paysans.*)

PÉRINE, *regardant à gauche.*

Ah! le voici!

SCÈNE VIII.

MALESCOT, GERVAIS, PERINE, REMY.

MALESCOT, *entrant suivi de Gervais.*

C'est dit, Gervais, je vous prends la bête à cent pistoles.

GERVAIS.

Ça, voyez-vous, ça peut faire trente lieues sans débrider.

MALESCOT, *apercevant Périne qui lui fait des signes.*

C'est bien, à tout à l'heure, Gervais.

(*Gervais sort par le fond à droite.*)

MALESCOT, *à part.*

Trente lieues... mettons-en quinze .. c'est tout ce qu'il me faut! (*Allant à Périne.*) Eh bien, Périne, qu'as-tu à me dire?

PERINE, *avec un peu d'humeur.*

Ne vous en doutez-vous pas? En vérité, je vous trouve le visage bien tranquille... quand vous savez qu'elle est dans les larmes, dans le désespoir...

MALESCOT.

Je souffre, crois-le bien... mais je sais me contraindre.

PÉRINE.

Vous?.. Enfin, ça n'est pas de mes affaires. Ce que j'ai à vous dire, c'est que la petite chambre que j'habite quand je suis au château est toujours ce qu'il y a de plus sûr et elle en a bien à vous dire, la pauvre fille! enfin on vous attendra sur le coup d'onze heures.

MALESCOT, *souriant.*

Ah çà! mais, sais-tu, ma chère Périne, que tu cours grand risque de te compromettre?

PÉRINE.

Moi! (*Avec ironie.*) Je vous suis bien reconnaissante de votre souci. Mais, que voulez-vous, je suis comme mademoiselle Gabrielle, moi, elle croit qu'elle a affaire à un honnête homme, à un homme d'honneur, et j'ai fini par être de son avis.

MALESCOT.

Et tu as raison, Périne. Ainsi, c'est convenu; ce soir à onze heures. (*Il remonte.*) L'échelle toujours au même endroit.

PÉRINE.

Toujours au même endroit!

MALESCOT.

C'est bien, à ce soir!

PÉRINE.

A ce soir!

(*Il s'éloigne par le fond à gauche.*)

SCÈNE VI.

PERINE, JEAN RÉMY, puis MARTIN et LES PAYSANS qui sortent du cabaret.

PÉRINE, *secouant la tête.*

Ah! je crains bien qu'un jour il ne fasse pleurer à quelqu'un toutes les larmes de son pauvre cœur.

JEAN RÉMY.

Ça, je le crois...

PÉRINE.

Ah! te v'là, Jean Rémy.

JEAN RÉMY.

Faut que vous y preniez garde, Périne.

PERINE.

Ah! il est trop tard...

JEAN RÉMY, *à part, avec un douloureux étonnement.*

Pauvre Périne! (*Haut.*) Oh! je l'aime pas c't' homme-là!

PERINE.

Ah çà! tu sais donc?...

JEAN RÉMY.

Ah! je connais tous vos soucis.

PÉRINE.

Pas un mot, n'est-ce pas?...

JEAN RÉMY, *lui prenant la main.*

N'ayez crainte, Périne, c'est enfermé là.

PÉRINE, *changeant de ton.*

Mais, je te regarde ..Tu as donc pleuré, Jean Rémy?

JEAN RÉMY.

Moi?

PÉRINE.

T'as les yeux tout rouges.

JEAN RÉMY.

Ah! c'est rien... c'est rien!

PÉRINE.

Si, c'est quelque chose, et je veux le savoir.

JEAN RÉMY.

Oh! oui, allez, je suis malheureux!

PÉRINE, *avec tendresse.*

Toi, mon pauvre garçon? Eh bien, est-ce que je ne suis pas là? Qué qu'on ta fait? Encore des misères, bien sûr?

JEAN RÉMY.

Non, mais il paraît que j'ai ruiné mam'selle Gabrielle.

PÉRINE.

Toi?

JEAN RÉMY.

Il paraît.

PERINE.

Et comment?

JEAN RÉMY.

J' sais pas.... c'est eux qui disent ça...

PÉRINE.

Allons, tu rêves debout... D'ailleurs, c'est pas d'aujourd'hui que tu es comme ça... v'là déjà deux ou trois mois .. Oh! j'ai de bons yeux. (*Elle l'emmène s'asseoir sur le banc à gauche.*) Voyons, assieds-toi, et conte-moi ça... Est-ce que tu aimes quelqu'un, dis?

JEAN RÉMY, *effrayé.*

Moi! oh non... oh non!

PERINE.

Oh! mon Dieu, mais ça ne serait pas un crime. Enfin, toute chose a une raison. C'est pas pour rien que tu es triste?

JEAN RÉMY.

Eh bien.... j' vas vous le dire... mais rien qu'à vous. Je suis triste, oh!... mais triste, voyez-vous!... bien triste!... parce que je suis bête!... parce que je suis poltron.... et parce que je suis laid.

PÉRINE, *étonnée.*

Mais...

JEAN RÉMY.

Oh! je sais bien; j'ai toujours été comme ça, et je devrais y être habitué, pas vrai?... Mais c'est le contraire. Depuis quéque temps, ça me fait de la peine... Autrefois on me gouaillait, on se moquait de moi, ça me faisait rire... Aujourd'hui ça me fait de la peine.

PERINE.

Et pourquoi ça te fait-il de la peine?

JEAN RÉMY, *vivement et avec une expression douloureuse.*

Pourquoi? (*S'arrêtant court.*) Je sais pas.

PÉRINE, *à part.*

Pauvre garçon!... le cœur me bat comme s'il allait me dire son secret... (*Haut et regardant Jean Rémy.*) Jean Rémy.

JEAN RÉMY.

Mam'selle?

PÉRINE.

Si tu te trompais? si tu n'étais pas ce que tu crois?

JEAN RÉMY.

Comment?

PERINE.

Eh! sans doute, mon pauvre Rémy!... à force de te voir rebuté et méprisé de tout le monde, tu es devenu craintif; à force de t'entendre dire des injures, tu les as prises pour des vérités... Tu n'es ni laid, ni bête, ni poltron; tu n'es que timide et mal peigné; voilà tout!

JEAN RÉMY, *n'osant le croire.*

Oh! vous dites ça parce que vous êtes bonne.

PÉRINE.

Nullement! Toi, poltron? Toi, qui dans la forêt luttes corps à corps avec des loups et des sangliers?... Allons donc!

JEAN RÉMY.

Oui, mais c'est pas des hommes.

PERINE.

Eh bien! puisque les hommes ont peur de ces bêtes-là, et que toi, tu ne les crains pas, t'es donc plus brave qu'eux?

JEAN RÉMY, *avec un étonnement mêlé de joie.*

C'est vrai tout de même.

PÉRINE.

Pour ce qui est d'être laid, c'est pas vrai non plus; seulement, tu te tiens mal; tu laisses aller ta barbe et tes cheveux comme ils poussent, et ça te donne l'air d'un ours... Mais si tu les arrangeais comme un autre.... Tiens, mets-toi là, ne bouge pas, et tu vas voir. (*Elle le fait mettre à genoux devant elle et lui arrange la barbe et les cheveux. Tout en le coiffant.*) Je vous demande un peu s'il y a du bon sens de se cacher comme ça le front et les yeux! Ne bouge donc pas! C'est qu'il a un front superbe, et des yeux! Voulez-vous bien ne pas me regarder comme ça, monsieur Jean Rémy? Voilà qui est fait. Maintenant, relève-toi, et tiens-toi droit... Encore.... Encore... Là...

JEAN RÉMY, inquiet.

Eh bien?

PÉRINE.

Eh bien! tu es le plus beau garçon du pays, ni plus ni moins.

JEAN REMY.

Oh! vous dites ça...

PERINE, lui donnant un petit miroir de poche.

Regarde-toi, et dis-moi si je mens.

JEAN REMY, se regardant dans la glace.

C'est moi qu'est devant moi?...

PÉRINE.

Eh ben, comment te trouves-tu?

JEAN RÉMY.

Je me trouve plus beau que Martin et que Jérôme, et même que le bedeau.

PERINE.

Et que tu as bien raison. A revoir, mon bon Jean Rémy. A bientôt.

JEAN REMY.

Elle est bonne. Quel dommage qu'elle se soit laissé enjôler par le... Oh! je l'aime pas c't'homme là. (Se regardant.) Ah! si elle disait vrai... mais c'est pas vrai!

(On entend rire dans le cabaret.)

MARTIN, sortant avec d'autres paysans, il est un peu aviné.

Et moi, je te dis qu'elle en tient... pour le Parisien.

PREMIER PAYSAN.

Mam'selle Gabrielle?

JEAN REMY, faisant un pas.

Hein?

MARTIN.

Mais oui! Tu ne l'as donc pas vue tout à l'heure?... Elle ne le quittait pas des yeux! elle le mangeait, quoi!

PREMIER PAYSAN.

Ça c'est vrai!

MARTIN.

Et quand il est arrivé, donc! elle est devenue varte, quoi! c'est à ce point que j'ai cru qu'elle allait s'vanouir!

PREMIER PAYSAN.

Après ça, si c'est son prétendu, où est le mal?

(Mouvement de Jean Rémy.)

MARTIN.

Son prétendu? Allons donc! les prétendus n'entrent point par les fenêtres!

JEAN RÉMY, avec desespoir.

Voilà! c'est la faute à Périne.

MARTIN, riant avec les autres paysans.

C'est comme je le dis, quoi! Une échelle!... à minuit! ah! ah! C'était p'-t'être pour cueillir des mûres.

JEAN REMY, s'avançant en se contenant à peine.

Martin, tais-toi!

MARTIN.

Qu'est-ce qu'il lui prend donc, à celui-là?

JEAN REMY, d'une voix mal articulée.

Martin, je te dis de te taire!

MARTIN.

Quoi? que je me taise?... parce que je dis que la Saveuse a un galant! Qué qu' ça te fait donc, à toi?

JEAN REMY.

Ça me fait... que... je ne veux pas!

MARTIN.

Oh! Jean Rémy qui a des volontés!

(On rit.)

JEAN RÉMY, s'essuyant le front.

Martin, si tu m'en crois... tu te tairas!

MARTIN.

Et si je ne veux pas, moi?

JEAN REMY.

Oh! je t'y forcerai, va!..

MARTIN.

Toi?

JEAN REMY.

Oui... moi!

MARTIN.

Ah! tu le prends comme ça? Eh ben! je te dis que mam'selle Gabrielle est une péronnelle.

(Jean Rémy, ivre de colère, s'élance sur lui. Les paysans veulent l'arrêter; il les écarte d'un bras vigoureux, en jette par terre trois ou quatre, saisit Martin à la gorge et le traîne sur le devant du théâtre.)

MARTIN, suffoquant.

Mais... mais... mais tu m'étrangles!

JEAN RÉMY.

Répéteras-tu encore ce que tu viens de dire?

MARTIN.

Non... mais lâche-moi!

JEAN REMY.

Jure-le à genoux!

MARTIN.

Mais puisque...

JEAN REMY, le jetant à genoux.

Jure-le ou je t'arrache ta langue de vipère!

MARTIN, à demi étouffé.

Je... je le jure!

JEAN REMY, l'enlève de terre et l'envoie de l'autre côté du théâtre.

Maintenant, va-t'en d'ici! (Aux autres.) Et vous aussi! (Murmures. Marchant sur eux, d'une voix vibrante.) Vous en irez-vous?

(Les paysans se sauvent par différents côtés.)

SCÈNE VII.

JEAN REMY, puis GERVAIS, BENOIT.

JEAN REMY, les regardant se sauver, avec un mélange de joie et d'étonnement.

C'est qu'ils s'en vont, dà! Ils ont peur de moi... et ils ont raison! je les aurais tués tertous, moi! Oh! je suis plus fort qu'eux!... oh! oui... je suis fort et j'ai pas eu peur!... Périne le disait bien que ce n'est ni le cœur ni les bras qui me manquent! (Se frappant la tête.) Et si y avait seulement quèque chose de plus là-dedans, mais n'y a rien... que du vide. J'ai ben queuquefois comme qui dirait une idée... mais ça me bat dans la tête... ça m'étourdit et je n'y retrouve plus... (D'un ton naïve.) Ils ont été si méchants pour moi dans le pays... ça m'a assoté, moi. Pauvre Jean Rémy, je les aurais si bien écoutés, si z'avaient voulu m'apprendre! Mais non, quand je leux-z-y demandais quèque chose, ils riaient de moi et ils me battaient! (Avec un orgueil naïf.) Ils ne me battront plus, toujours!

(Il va s'asseoir sous la tonnelle, Gervais et Benoît reviennent du fond à droite et s'arrêtent sur le devant du théâtre.)

SCÈNE VIII.

GERVAIS, BENOIT, JEAN REMY, sous la tonnelle.

GERVAIS.

Écoutez, pere Benoit, j'ai pas peur de ses menaces, moi!... Et si vous voulez de mon moyen, je vous l'offre. Croyez-moi, c'est le bon!

BENOIT.

J'veux bien, mais parlez vite! Si je rentrais tard, ma femme me gronderait.

GERVAIS.

Laissez donc, puisqu'elle est avec le cousin Bastien!

BENOIT.

Ah! vous allez encore rire, je me sauve.

GERVAIS.

Eh! non, vous êtes là à piétiner comme si que vous auriez des fournis dans vot' soulier... Ecoutez-moi bien... Nous allons faire de l'esclandre, hein! ça vous va-t-il?

BENOIT.

De l'esclandre? Qu'est-ce que nous y gagnerons?

GERVAIS.

Ecoutez donc! Mamzelle de Saveuse est fière comme une pouliche pur sang, et si quelqu'un le sait qu'elle est fière, c'est moi... car enfin j'aurais donné quittance, purge d'hypothèque, et tout, quoi! si elle avait voulu m'écouter!

BENOIT.

Vous avez voulu l'épouser, vous?

GERVAIS.

Oui, moi! et elle m'a ri au nez... Quant au frère, il m'a flanqué à la porte! (Rémy part d'un éclat de rire.) Mais il ne s'agit pas de ça... Elle n'est pas fille à digérer une avanie... Le frere se fâchera, menacera, ça m'est égal. Je ne sais pas ce qu'elle fera, elle, mais elle payera.

BENOIT.

Tiens, c'est vrai, c'est une idée!

GERVAIS.

Ils vont sortir de l'office, c'est le moment. Nous leur dirons leur fait, à haute voix, devant tout le pays, et dans un bon style, je m'en flatte!

BENOIT.

Et ce sera bien fait!

GERVAIS.

Ainsi c'est dit?

BENOIT.

C'est dit.

GERVAIS.

A la bonne heure!

(Ils remontent en causant.)

JEAN RÉMY, qui a écouté avec avidité.

Est-il possible? Ils veulent faire de la peine à mam'selle Gabrielle!... C'mont les empêcher, mon Dieu? (Il réfléchit. D'un ton naturel, après un temps.) J' vas les assommer! (Il fait un pas vers eux.) Mais ils ne m'ont rien fait, eux; ce n'est pas comme les autres...

Oh! mon Dieu! si je pouvais trouver un moyen!... (Il se serre le front avec fureur.) C'est pas pour moi! mon Dieu, c'est pour elle!

BENOIT.

J'ai un petit effet à toucher chez le père Giraud! (Il montre le bouchon.) Attendez-moi, je reviens tout de suite!

(Il entre dans le bouchon.)

JEAN RÉMY.

Mon doux Jésus!... Oh! non, je me trompe!... ça ne se peut pas!... Mais pourtant, c'est une idée!... (Avec stupéfaction.) J'ai une idée!... Oui... oh! oui! (S'approchant de Gervais qui est allé s'asseoir à la première table près de la tonnelle.) Monsieur Gervais!

GERVAIS.

Qu'est-ce qu'il y a, mon garçon?

JEAN REMY, tremblant d'émotion.

Tout à l'heure, vous disiez que vous alliez faire une avanie aux gens du château?

GERVAIS.

Et ce sera drôle, je t'en réponds...

JEAN REMY.

C'est à cause qu'ils vous doivent de l'argent, pas vrai? et que mam'selle Gabrielle... n'a pas... voulu de vous en mariage?

GERVAIS.

Dame!

JEAN REMY.

Dites donc, ça serait peut-être encore plus drôle, si vous laissiez clabander l'autre tout seul, et si vous ne disiez rien.

GERVAIS.

Qu'est-ce que j'y gagnerais?

JEAN REMY.

J'sais pas, moi, mais vous êtes bel homme, monsieur Gervais, vous avez du foin dans vos bottes comme on dit, et peut-être ben qu'en vous voyant si honnête et si poli, mamzelle Gabrielle aurait regret de ce qu'elle a fait et qu'elle se raviserait.

GERVAIS, dressant l'oreille.

Hein?

JEAN REMY.

Dame! ça se pourrait.

GERVAIS, se levant.

Mais certainement que ça se pourrait. (A part.) Voyez vous c't' imbécile-là! (Après un temps.) Mais certainement que ça se pourrait. J'vas toujours me poster à l'entrée de l'Eglise et offrir l'eau bénite à mademoiselle Gabrielle. Et allez donc!

JEAN REMY, respirant.

Je crois qu'en v'là un... mais il me faut l'autre.

BENOIT, sortant du bouchon et comptant de l'argent.

Eh bien, à la bonne heure... en voilà un qui paye au moins. (A Remy qui se met à chemtace à côté de lui sans lui rien dire.) Qu'est-ce que tu me veux, toi?

JEAN RÉMY.

J'veux rien, m'sieur Benoit...

BENOÎT, regardant autour de lui.

Eh ben! où est Gervais?

JEAN REMY.

Oh! il est allé par là-bas, pour la chose que vous disiez tout à l'heure.

BENOÎT.

Ah!... bien! (Il remonte.) Qu'est-ce que t'as donc à me suivre, toi?

JEAN REMY.

Moi, je vous suis pas... J'attends que le château revienne de l'église, histoire de voir un peu le grabuge.

BENOÎT.

Eh ben! ça ne tardera pas.

JEAN RÉMY.

Oh! monsieur Gervais a ben raison de faire ça. Il n'en sera pas plus riche, mais il a été rebuté, lui, et il se venge. Quand on est rebuté d'une fille, faut se venger... c'est justice.

BENOÎT, à lui-même.

C'est vrai, au fait, Gervais a été molesté. Mais moi, je n'ai pas été rebuté, moi! je suis marié, moi!

JEAN REMY.

Et joliment marié, que j'dis! Aussi, je pense ben que vous ne vous fourrerez pas là-dedans, n'y aurait pour vous aucun profit, tandis qu'en vous tenant coi, vous avez la chance que monsieur Hector vous en sache gré et vous paye de préférence. Oh! vous êtes fin, vous!

BENOÎT, à part.

Qu'est-ce qu'il dit donc?

JEAN RÉMY.

J'ai ben d'viné, pas vrai?

BENOÎT.

Eh! eh! peut être bien... peut-être bien... (En passant à droite.) Ma foi, Gervais dira ce qu'il voudra, mais je vas me placer sur le passage de monsieur Hector, et je lui ferai un salut, dont j'espère qu'il me tiendra compte.

(Il sort par le fond à gauche.)

SCÈNE IX.

REMY seul, puis MALESCOT et BRUNO.

JEAN REMY, il remonte et le regarde tranquillement s'éloigner. Revenant en scène avec un grand sang-froid.

Ils sont bêtes, ces gens-là!... Ah çà! je ne suis donc pas une brute, moi? Et je suis beau? Périne me l'a dit, et elle doit s'y connaître, elle qui est la plus belle fille du pays... Et je suis brave et solide, puisque j'ai rossé les autres à moi tout seul... Ah çà! je suis donc un homme à la fin?... Oui, je suis un homme... Alors, si mademoiselle Gabrielle était dans la peine, je pourrais donc la servir, lui être utile, la défendre, puisque je suis un homme... car elle m'a souri, elle a reçu mon bouquet. (Il aperçoit son bouquet laissé par Gabrielle à terre près du banc à gauche; il reste un moment immobile.) Ah! elle l'a jeté là... (Le ramassant.) Il n'est pas beau... mais chaque fleur a manqué me coûter la vie... Enfin!!!

(Il tombe assis. Malescot et Bruno paraissent, au fond à gauche sur le sentier, ils se donnent une poignée de main.)

BRUNO.

Ainsi, vous renoncez à mademoiselle de Saveuse?

MALESCOT.

J'y renonce, père Bruno. Vous m'avez bien compris, le cheval sera tout sellé?

BRUNO.

Tout bridé.

MALESCOT.

Cette nuit même?

BRUNO.

Sur le coup de deux heures.

MALESCOT.

A la porte de votre jardin?

BRUNO.

C'est entendu.

MALESCOT.

C'est entendu. (A part.) Allons, demain je serai libre.

(Il sort par la droite.)

BRUNO, de même.

Demain, je n'aurons plus de souci du côté de ce gars-là.

(Il s'éloigne par la gauche.)

JEAN REMY, d'un ton simple et déchirant.

Ah! j'ai ben du chagrin... j'ai ben du chagrin!

ACTE III.

SEPT OU HUIT MOIS APRÈS.

Une salle au château de Saveuse. Porte au fond. — A droite, portes aux premier et deuxième plan; — à gauche au deuxième plan une autre porte; — à droite une table, fauteuils.

SCÈNE PREMIÈRE.

GABRIELLE, puis PÉRINE.

(Au lever du rideau, Gabrielle est assise à droite et semble attendre avec inquiétude.)

GABRIELLE.

Périne ne vient pas!... et pourtant, l'heure convenue entre nous est passée depuis longtemps!... Oh! mon Dieu!... s'il était arrivé quelque malheur?... si mon frère avait découvert mon secret? (Elle se lève.) Oh! non!... je suis folle; absent depuis trois mois, et revenu seulement d'aujourd'hui, il est impossible... Oh! n'importe, je ne puis plus vivre ainsi, et je vais!... (Elle fait un pas vers la porte de gauche, et s'arrête brusquement.) Mais on vient de ce côté!... (S'élançant vers la porte du fond.) C'est elle!... Ah! enfin!... (Périne entre du fond.) Eh bien, Périne, eh bien?

PÉRINE.

Rassurez-vous, mam'selle, votre enfant est en sûreté.

GABRIELLE.

Où? chez qui?... à quel cœur généreux l'as-tu confié?... Parle!

PÉRINE.

Oh! les cœurs généreux sont rares dans le pays, mam'selle; et, faute de mieux, je l'ai confié... à moi-même.

GABRIELLE.

Quoi! tu consentirais?... Mais non! je ne puis accepter un pareil dévouement!

PÉRINE.

Pourquoi donc?

GABRIELLE.

Tu n'as donc pas songé à ton honneur, à ta réputation?... Car on supposera que cet enfant...

PÉRINE.

Est à moi?... Oh! que non, pas! ce n'est pas pour rien que je suis la fille du père Bruno, allez; j'ai pensé à tout.

GABRIELLE.

Alors, explique-moi...

PÉRINE.

V'là l'affaire : hier à la brune, quand nous avons su que monsieur Hector arriverait dans la nuit, — et qu'alors il n'y avait plus à balancer, — je me suis donc en allée avec l'enfant par la petite porte du parc; j'étais décidée à l'envoyer à Fécamp, chez ma cousine Valin; mais vous concevez, il aurait toujours fallu imaginer quelque histoire, — et, dame! on ne sait pas... — Et puis, en voyant ce pauvre petit être, si frêle et si mignon... eh ben, je me suis senti des larmes plein le cœur; avec ça que là-bas, comment que vous auriez fait pour l'aller voir sans donner des soupçons?

GABRIELLE.

C'est vrai! c'est vrai! Mais enfin, dis-moi vite...

PÉRINE.

Eh ben! v'là ce que j'ai fait : j'ai marché pieds nus, pour ne pas faire de bruit, jusque proche des sainfoins au grand Baptiste, un endroit où il y a des buissons de sureau, vous savez... Arrivée là, j'ai posé tout doucement le pauvre innocent sur une touffe d'herbes bien épaisse, et, quand j'ai été bien sûre que personne ne m'avait vue, je suis allée rejoindre les autres dans la prairie!...

GABRIELLE.

Que dis-tu?...

PÉRINE.

Attendez donc, mam'selle... Une heure après, la Berthe, avec la Simonne et moi, nous revenions au village, et juste nous passons vers les sainfoins... Arrivée au buisson, je m'arrête et je regarde : « Qu'est-ce que je vois donc de blanc là-bas? que je dis aux autres... Tiens, que j'ajoute, on dirait une botte d'aubépine. — Mais, non, que dit la petite Berthe, ça ressemble, comme qui dirait, à un rouleau de toile; faut voir ça. — Alors, part à moi seule, que je m'écrie! » Et, d'un saut, me voilà près du cher trésor! « Un petit enfant! que je reprends d'un air étonné. — Oh! c'est un pauvre petit enfant... — Un enfant! qu'elles disent! c'est, ma foi vrai!... — Qui est-ce qui le veut?... que je fais. — Est-ce toi, Berthe?... est-ce toi, Simonne?... Personne ne le prend? eh bien, j'en suis pour ce que j'ai dit : Part à moi seule!... adjugé!... » Là-dessus, j'ai pris le cher petit dans mes bras... et quand j'ai vu ce pauvre ange me tendre ses petites mains et me sourire comme s'il voulait me remercier, oh! je l'ai embrassé de tout mon cœur... et il m'a semblé tout de suite que j'étais sa mère. (Voyant Gabrielle chanceler.) Qu'est-ce que vous avez donc, mam'selle?

GABRIELLE, pleurant de joie.

Ce que j'ai? Tu me dis que mon enfant va rester auprès de moi, que je pourrai, sans crainte, le voir et l'embrasser à toute heure! et tu me demandes ce que j'ai?... mais j'étouffe de joie, de bonheur!... et je cherche en vain des paroles pour te remercier et te bénir!...

PÉRINE.

Mais, mam'selle!

GABRIELLE.

Ma bonne, ma chère Périne, hélas! sans toi, que serais-je devenue, seule, abandonnée, en proie à mes remords, à ma honte, sans aucun moyen de fuir ni de cacher ma faute? Toi, tu as tout prévu, tout sauvé ; — pendant trois mois, grâce à l'éloignement de mon frère, tu as su faire autour de moi la solitude et le silence, — on ignore tout, je puis encore lever la tête sans rougir, — regarder mon frère sans trembler, — et... surcroît de bonheur que je ne mérite pas, peut-être je pourrai, grâce à toi, aller pleurer en secret sur le berceau de mon enfant! Ah! merci! merci! (Frappée d'une idée subite.) Ah! mon Dieu! mais ton père, qui est si dur, si intéressé... consentira-t-il?

PÉRINE.

Il a commencé par crier un peu... et puis des si, des mais, une déclaration à faire, et toujours la loi par-ci, la loi par-là ; mais je lui ai parlé de me rendre compte de l'héritage de ma mère... Et avec ce mot là, j'en fais tout ce que je veux... ainsi, vous pouvez attendre en toute sécurité le retour de monsieur de Malescot... Il va revenir bientôt, n'est-ce pas?

GABRIELLE, troublée.

Oui... je le crois, du moins... je l'espère...

PÉRINE.

Comment? est-ce que vous n'avez pas de ses nouvelles?

GABRIELLE, vite.

Si fait! très-souvent, presque tous les jours!

PÉRINE.

En attendant, c'est tout de même singulier qu'il n'ait pas eu le temps... depuis plus de quatre mois...

GABRIELLE.

Des... affaires... très-graves... très-compliquées... le retiennent à Paris... mais, dès qu'il sera libre...

PÉRINE.

Il viendra demander votre main à monsieur Hector.

GABRIELLE, s'efforçant de sourire.

Oui, Périne, oui.

PÉRINE, soupirant.

Ah! vous êtes bien heureuse, mam'selle?

GABRIELLE.

Heureuse?...

PÉRINE.

Dame!... lorsqu'on aime et qu'on est aimée...

GABRIELLE.

Pourquoi me dis-tu cela, Périne?... Est-ce que tu aurais des chagrins?

PÉRINE.

Tout le monde a les siens, mam'selle!... Mais ce n'est pas de ça qu'il s'agit... je retourne à la maison... et, je reviendrai tantôt vous donner des nouvelles de notre cher petit.

GABRIELLE.

Merci, ma bonne Périne, merci!

(Périne entre du fond.)

SCÈNE II.

GABRIELLE, puis MALESCOT.

GABRIELLE, seule, s'asseyant à droite.

Heureuse, a-t-elle dit, heureuse!... moi qui, depuis six mois, dévore en secret ma douleur et ma honte!... Moi, dont les yeux rougis par les larmes, interrogent sans cesse la route qui doit le ramener ici, mais en vain!... Les jours remplacent les jours, les nuits d'angoisses et d'insomnie se succèdent... et personne!.. S'il me disait au moins qu'il ne m'aime plus, qu'il ne m'a jamais aimée, qu'il m'a lâchement séduite et délaissée, je pourrais au moins le maudire... mais non, une réserve glaciale, insaisissable!... Oh! c'est horrible! (Elle pleure. Bruit de coulisse.) Quelqu'un!... (Elle écoute.) Ah! mon Dieu!... on dirait... (Malescot paraît à la porte du fond.) Georges! (Se jetant dans ses bras en pleurant.) Georges!

MALESCOT.

Gabrielle!... remettez-vous!

GABRIELLE.

Ah! j'ai bien souffert, allez! J'ai bien pleuré depuis six mois!... Songez donc, je ne savais que penser, moi!

MALESCOT.

Mais je vous ai écrit, et mes lettres...

GABRIELLE.

Des lettres! lorsque je mourais!... Oh! pardon. En effet, je me souviens : des affaires à terminer... celles de mon frère, les vôtres, mille démarches à faire pour la succession de mon oncle... peut-être quelques obstacles de famille à surmonter... au sujet de votre alliance avec une maison ruinée comme la nôtre... Mais tout cela est terminé, n'est-ce pas, Georges? Et sachant le retour de mon frère, vous venez lui demander ma main? (Malescot se tait. Le regardant avec inquiétude.) Mon ami... vous ne me répondez pas?

MALESCOT, embarrassé.

Mon Dieu, ma chère Gabrielle! c'est que...

GABRIELLE.

C'est que?... Georges... Georges! est-ce que vous ne m'aimez plus?

MALESCOT.

Oh! quelle pensée! Je vous aime toujours, Gabrielle, mais...

GABRIELLE.

Mais?...

MALESCOT.

J'ai bien peur que votre frère... ne consente pas à cette union.

GABRIELLE.

Lui?... Oh! rassurez-vous... il a pour vous de l'affection, de l'estime, et je ne doute pas...

MALESCOT.

Oui, je connais son amitié pour moi... mais il est un sentiment plus fort chez lui que tous les autres : c'est l'orgueil de son titre et de son nom... Votre frère est noble.

GABRIELLE.

Eh bien?

MALESCOT.

Eh bien! Gabrielle, si je ne l'étais pas, moi?

GABRIELLE.

Que voulez-vous dire?

MALESCOT.

Et c'est bien simple. Je vous aimais, je voulais à tout prix parvenir jusqu'à vous, et n'ayant pas le choix des moyens, j'ai ramassé quelques plumes de paon dont j'ai eu l'audace de me parer.

GABRIELLE.

Oh! monsieur!

MALESCOT.

Gabrielle, oubliez-vous le motif de cette ruse? Et si vraiment c'est là un crime, est-ce à vous de me le reprocher?

GABRIELLE, qui s'est remise peu à peu.

Je ne vous reproche rien, mon ami; que vous soyez noble ou non, je vous aime et vous aimerai toujours; mais je tremble comme vous que mon frère... Pourtant il se peut que la détresse où nous sommes fasse tomber un peu sa fierté. Écoutez, éloignez-vous quelques jours encore, je l'interrogerai, je...

MALESCOT.

M'éloigner, c'est impossible.

GABRIELLE.

Comment cela?

MALESCOT.

Votre frère m'a écrit de Nantes, et sa lettre m'a déplu. (Il lui tend la lettre.) Tenez, lisez.

(Gabrielle prenant la lettre, et passe à droite.)

GABRIELLE, lisant.

« Mon très-cher, je serai à Saveuse dans huit jours, je désire vous y trouver à mon arrivée. Il s'agit d'une affaire des plus graves... Si vous tardiez à venir, c'est moi qui irais vous chercher. » (Avec effroi.) Et vous êtes venu!

MALESCOT.

Quand c'est de la sorte qu'on me réclame, je ne me fais jamais attendre.

GABRIELLE.

Grand Dieu!

LA VOIX D'HECTOR au dehors.

Allez au diable!

GABRIELLE.

Lui! c'est lui!... Georges, je vous en conjure, pas d'emportement, pas d'imprudence, au nom de notre fils, Georges!... (S'éloignant). Le voilà!

SCÈNE III.

MALESCOT, HECTOR, GABRIELLE.

HECTOR.

Joseph, donne-leur du vin, et que ces vampires-là me laissent déjeuner tranquille. Nous nous reverrons après boire... Bonjour! petite sœur. (Apercevant Malescot.) Ah! ah! enfin vous voilà donc! Ce n'est pas malheureux.

MALESCOT, froidement.

En effet, j'ai reçu votre lettre, et...

HECTOR.

Tu ne sais pas, Gabrielle, j'ai décidé que nous quitterions le rez-de-chaussée pour aller habiter les combles du château; de cette façon, du moins, je pourrai jeter mes créanciers par la fenêtre. (Il rit, puis s'arrête devant Malescot.) Peste! quel sérieux!

MALESCOT.

J'attends que monsieur le comte veuille bien m'expliquer la lettre qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire.

GABRIELLE, à part.

Je ne me soutiens plus.

HECTOR.

Ah! oui, ma lettre... (Forçant la voix.) Savez-vous que j'ai de graves reproches à vous faire, monsieur, qui vous dites mon ami?

MALESCOT.

Votre ami, si cela vous plaît, rien de plus.

HECTOR.

Vive Dieu! nous le prenons de haut, à ce que je vois!...

MALESCOT.

Monsieur!

GABRIELLE, d'une voix suppliante.

Hector!

HECTOR, éclatant de rire.

C'est qu'il est grave comme la statue du commandeur.

MALESCOT.

Hein?

GABRIELLE.

Que signifie?

HECTOR, riant toujours.

Ce que ça signifie?... Comment, monsieur de Malescot, vous trouvez cela gracieux d'abandonner un ami depuis près de six mois, de laisser ses lettres sans réponse, de savoir que je suis à Nantes, où je me morfonds à faire ma cour à une espèce de momie, mademoiselle de Griffadec, ma cousine, dans l'espoir, hélas! parfaitement chimérique, de lui négocier un emprunt... Oui, vous savez que je sèche de mélancolie, que je maigris, que je fais une chère détestable, que, chaque soir, je joue au pain jaune avec trois vieilles d'une antiquité qui se perd dans la nuit des âges; enfin, que je suis en train de devenir fou, enragé, idiot... et monsieur se prélasse à Paris, et monsieur court les ruelles, les brelans, il joue, il s'amuse, il soupe!... Il soupe, le traître! .. et il se dit mon ami!... Ah! mais ça ne pouvait pas durer! Et je vous ai écrit de la bonne encre: *Mon très-cher, je serai à Saveuse dans huit jours, je désire vous y trouver à mon arrivée*, par la raison que je m'ennuie vingt-quatre heures par jour. Gabrielle est là pour le dire. *Il s'agit d'une affaire des plus graves*... c'est-à-dire de me tirer de cette léthargie en passant quinze jours au château! Oui, chevalier, quinze jours d'arrêts forcés! Vous êtes venu, c'est à merveille. Je vous tiens. Je vous garde. Bonjour, ça va bien? Tant mieux! que je vous embrasse...

(Il lui saute au cou.)

GABRIELLE, à part.

Je respire!

MALESCOT.

Ainsi, c'était un piége?

HECTOR.

Tendu par la main de l'amitié.

MALESCOT.

Ce cher Hector! (A part.) Si j'avais su!

PÉRINE, entrant.

Mademoiselle, vous êtes servie.

HECTOR.

Bravo, j'ai un appétit d'enfer. Vive Dieu! nous allons nous amuser.

MALESCOT.

Énormément. (A part.) Animal, va!

HECTOR, confidentiellement et pendant que Gabrielle parle bas à Périne.

Après le déjeuner, nous irons tirer des mouettes, jusqu'au dîner... Après le dîner, nous sonnerons de la trompe jusqu'à ce que la langue nous pèle; et de neuf heures à minuit, nous nous griserons comme des lansquenets, en jouant au biribi... ce sera charmant!

MALESCOT.

Oui, ce sera... charmant!

HECTOR.

Allons, à table! Malescot, soyez galant. (Malescot offre la main à Gabrielle et sort avec elle par la droite au deuxième plan. Hector s'arrête, sourit à Périne qui lui fait la révérence et lui prend le menton.) Toujours plus fraîche et plus gentille! Tudieu. quel dommage que tu n'aies pas cinquante mille livres de rente! Le diable m'emporte, je te ferais comtesse!

PÉRINE, nouvelle révérence.

Merci toujours de l'intention, monsieur le comte.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

PERINE, puis JEAN RÉMY.

PÉRINE, seule.

Qu'est-ce que vient donc de m'apprendre mademoiselle Gabrielle! Monsieur Malescot n'est pas noble! En v'là bien d'une autre! Il aurait bien pu dire ça plus tôt, au moins. Les choses n'en seraient peut-être pas où elles en sont. C'est sans doute qu'il n'aura pas osé; les hommes sont si timides aujourd'hui!... C'est comme Jean Rémy... je suis bien sûre qu'il m'aime... Il n'y a que le mot que je ne peux pas lui arracher. Pauvre garçon! il a peur que je me moque de lui comme font les autres... Il a bien tort. (D'un air convaincu.) Moi, je ne suis pas moqueuse du tout.

(Jean Rémy entre du fond, un panier à la main. Il est rasé; ses cheveux sont moins longs et plus soignés, ses vêtements sont plus propres, tout en étant ceux d'un paysan, et il les porte avec une certaine grâce.)

PÉRINE, l'apercevant.

Ah! le voici!... si je pouvais l'amener tout doucement.

(Elle s'assied à gauche.)

JEAN RÉMY.

Bonjour, Périne.

PÉRINE.

Bonjour, mon ami... Quel bon vent t'amène au château?

JEAN RÉMY.

Je venais offrir du gibier à monsieur Hector.

PÉRINE, à part.

C'est un prétexte. (Haut.) Et... c'est pour ça seulement?...

JEAN RÉMY, un peu troublé.

Dame!

PÉRINE.

Est-ce que tu ne savais pas que j'étais ici?

JEAN RÉMY.

Si fait.

PÉRINE.

Et... tu n'es pas venu un peu pour me voir?

JEAN RÉMY, vite.

Oui, je suis venu aussi pour ça!

PÉRINE, à part.

Allons donc! (Haut.) Tu as donc du plaisir à être auprès de moi?

JEAN RÉMY.

Oui... parce que vous êtes bonne pour moi, vous. Oh! soyez tranquille, allez, si un jour dans le pays on disait du mal de vous, à cause de cé que vous savez...

PÉRINE.

Quoi donc?

JEAN RÉMY.

Oh! je sais ben que c'est pas de mes affaires, mais c'est égal, vous pouvez compter sur moi, ma bonne Périne, parce que c'est vous la première qui m'avez dit que j'avais quèque chose là et là (il se touche le cœur et le front) et que j'étais pas plus laid qu'un autre.

PÉRINE.

Ça t'a donc fait plaisir, que je t'aie dit ça?

JEAN RÉMY, vite.

Oh! oui!

PÉRINE, se levant.

Et... si je te demandais... pourquoi?

JEAN RÉMY, de même.

Pourquoi?...

(Il s'arrête court.)

PÉRINE.

Eh bien?

JEAN RÉMY.

Non, voyez-vous, si je vous le disais, ça vous ferait rire; et de vous voir rire... ça me ferait pleurer, moi.

PÉRINE.

Mais je te promets...

JEAN RÉMY.

Ne parlons plus de ça, Périne, ça me fait du chagrin.

PÉRINE, à part, avec une fureur comique.

C'est révoltant!

JEAN RÉMY, hésitant.

Périne!

PÉRINE, avec un peu d'humeur.

Quoi?

JEAN RÉMY.

Mamselle... Gabrielle...

PÉRINE.

Après?

JEAN RÉMY.

Elle... va bien?

PÉRINE.

Très-bien, merci.

JEAN RÉMY.

C'est qu'il y a longtemps qu'on ne l'a vue dans le pays, et on pense qu'elle est peut-être malade.

PÉRINE, vivement.

Du tout!... du tout!... tu répondras qu'elle n'a jamais été malade!

JEAN RÉMY.

Oh! tant mieux!

SCÈNE V.

Les Mêmes, HECTOR, GABRIELLE.

HECTOR, entrant rapidement. Il tient à la main une lettre qu'il froisse avec colère. — A part.

Les misérables!... les drôles!... les faquins!... Et je ne me donnerai pas la satisfaction d'en étrangler quelques-uns. (Apercevant Jean Rémy.) Qu'est-ce que tu fais là, toi?

JEAN RÉMY.

J'étais venu pour...

HECTOR.

Va-t'en. (Jean Rémy baisse la tête et fait quelques pas pour sortir.) Au fait, puisque te voilà, tu vas nettoyer mon fusil... Il est là dans ma chambre... Allons, plus vite que ça... et qu'on me laisse.

PÉRINE.

Ah! Seigneur, qu'est-ce qu'il a donc?

(Jean Rémy sort par la gauche, Périne sort par la droite.)

SCÈNE VI.

GABRIELLE, HECTOR.

GABRIELLE.

De grâce, que contient donc ce papier, qui ait pu vous troubler ainsi?

HECTOR, avec un rire amer.

Oh! mon Dieu, rien, presque rien!... un arrêt du parlement qui autorise la vente du château!...

GABRIELLE.

Se peut-il?

HECTOR.

Oui, mon enfant, ces faquins-là triomphent. On va, dès demain, coller sur les murs de ce domaine de grands vilains placards tout barbouillés de leur style, et dans un mois, avant peut-être, le comte de Savense videra la place, comme disent ces drôles, n'emportant que l'épée de ses aïeux.

GABRIELLE.

Mais, mon frère...

HECTOR.

Non, vrai, c'est une chance diabolique! On n'a qu'un oncle, il est millionnaire, très-coriace, je l'avoue; mais enfin, vivant, il se fût peut-être laissé attendrir; mort, il me sauvait tout à fait. Eh bien, non, ce diable d'homme imagine pour me contrarier, de s'arranger de façon à n'être ni mort ni vivant. Oh! les oncles!...

(Il s'assied à droite.)

GABRIELLE.

Mais cependant, voyons, si l'on cherchait bien, on trouverait peut-être un moyen.

HECTOR.

Elle est charmante!... Elle croit qu'on peut comme cela... Mais au fait!... oui, ce serait un moyen, et un bon!

GABRIELLE.

Oh! parle vite!

HECTOR.

Ah! voilà; c'est que la chose dépend un peu de toi, petite sœur.

GABRIELLE.

De moi?

HECTOR.

Sans doute; cette jolie main-là, ne vaut-elle pas bien quelques cent mille écus!... (Mouvement de Gabrielle.) Je sais ce que tu vas me dire : Dans la situation où nous sommes, il est douteux qu'un duc et pair vienne pousser ici des soupirs; aussi, n'est-ce plus parmi nos égaux qu'il faut te choisir un mari.

GABRIELLE, avec joie.

Que dites-vous?

HECTOR.

Eh! je dis, chère enfant, que la pensée de te voir tomber d'une existence heureuse et facile dans les angoisses de la pauvreté me navre, me déchire le cœur, et qu'à défaut d'un mariage éclatant, eh bien, du moins, tu peux faire un mariage riche. Voyons, il est certains bons bourgeois, d'ailleurs parfaitement honorables, qui possèdent des yeux, un cœur et une cassette... Je t'en citerais plusieurs, parmi mes créanciers; et si tu voulais!... Dame! tu choisirais, il y en a de fort bien... et de fort riches. (Il se lève.) Monsieur... monsieur Gervais, par exemple! Enfin, c'est dur à avouer... Mais, je te le déclare, qu'il soit noble ou vilain, celui qui viendra te sauver de la misère sera le bien venu.

(En ce moment, on entend dans la chambre de gauche le bruit d'un fusil qui tombe.)

HECTOR.

Qu'est cela?

(Il va à gauche.)

GABRIELLE, passant à droite.

C'est Jean Rémy; continuez.

HECTOR.

Un moment... Ce garçon-là n'est pas aussi niais qu'il veut le paraître... Depuis un an surtout, il n'est plus reconnaissable. (Ouvrant la porte de gauche.) Jean Rémy! va finir ta besogne dans la salle basse.

(Il fait signe à Jean Rémy de sortir de la porte de gauche et le fait passer par celle du fond.)

GABRIELLE.

Vous disiez donc, mon frère?

HECTOR.

Je disais, chère sœur, qu'il nous faut à tous deux de la raison, de la philosophie, et que tu ferais bien de sacrifier à ton bien-être la fierté de ta naissance.

GABRIELLE.

Et dites-moi, mon frère, si je trouvais moyen de concilier cette philosophie avec mon bonheur?

HECTOR.

Que veux-tu dire?

GABRIELLE.

Si j'aimais un homme que sa condition seule séparât de moi?

HECTOR.

J'en serais ravi!... Mais, si nous parlions un peu de ce futur au présent, hein?... Cet homme, c'est?...

GABRIELLE.

C'est Malescot.

HECTOR.

Malescot?... Ah çà! voyons, tu me parles de sa condition... Mais, n'est-il pas gentilhomme?

GABRIELLE.

Non, mon frère.

HECTOR.

Ah bah !

GABRIELLE.

Il s'est fait passer pour tel, dans la crainte que sa naissance fût un obstacle à mon amour. Et c'est aujourd'hui seulement qu'il m'a avoué en tremblant la vérité.

HECTOR.

Ah ! il n'est pas noble ?... Voyez-vous, le sournois !... Mais il est riche !... et tu es bien sûre qu'il t'aime ?...

GABRIELLE, vite.

Oh ! oui !... Du moins... je le crois.

HECTOR.

Je veux en avoir le cœur net, à l'instant même. (Il sonne, un domestique paraît au fond.) Priez monsieur de Malescot de se rendre ici. (Il sort.) Et si tu ne t'es pas trompée... eh bien, petite sœur, dans huit jours tu seras madame Malescot. (Il remonte.) C'est lui ! laisse-nous... dans dix minutes tu auras de mes nouvelles.

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE VII.

MALESCOT, puis HECTOR.

HECTOR.

Ma foi, voilà une journée qui promet de finir mieux qu'elle n'a commencé ; car, j'avais beau faire le Spartiate, je n'aurais pas été bien fier d'être le beau-frère d'un marchand de chevaux. Venez donc un peu par ici, monsieur Malescot.

MALESCOT, riant.

Bon, c'est encore une scène.

HECTOR.

Ma sœur m'a tout dit... tout... Mais, je vous pardonne la ruse en faveur du motif... Ainsi, vous aimez Gabrielle ?

MALESCOT.

Je l'avoue ; dans un moment de fièvre et de folie, j'ai osé élever mes prétentions jusqu'à elle ! mais...

HECTOR.

Oh ! rassurez-vous ! Jusqu'ici, j'en conviens, j'avais partagé le préjugé de la naissance... Mais, les créanciers, les huissiers, les procureurs, sont tous autant de grands maîtres de modestie, mon cher... Et, depuis quelque temps, ma gentilhommerie a furieusement mis de l'eau dans son vin. Bref, j'allais conseiller à ma sœur d'imiter ma sagesse, et d'assurer au moins son avenir par un un opulent mariage avec quelque gros bourgeois du pays, lorsque tout à coup j'apprends que son cœur est d'accord avec mes projets ; qu'elle aime un joli garçon bien campé, bien tourné, et probablement fort bien accommodé de rentes et de domaines. A merveilles ! Je bénis le ciel de la rencontre, et je vous dis : Touchez là, beau-frère, Gabrielle est à vous ! (Il lui tend la main, Malescot se détourne.) Eh bien ! voilà tout ce que vous me dites ?

MALESCOT.

Mon Dieu, mon cher Hector, je suis très-flatté, sans doute, de l'honneur que vous daignez me faire... mais il est une erreur dans laquelle je ne puis vous laisser plus longtemps.

HECTOR.

Expliquez-vous !

MALESCOT.

Eh bien, apprenez que le train que je mène, le luxe que j'affiche vous ont trompé sur ma fortune. La vérité est que je suis criblé de dettes et traqué autant que vous, si ce n'est davantage.

HECTOR.

Ah çà ! mon cher, vous n'avez donc rien à vous, pas même votre nom ?...

MALESCOT.

Remarquez que j'aurais pu me taire et vous tromper.

HECTOR.

C'est juste ! Mon pauvre ami, vous êtes traqué aussi... vous savez ce que c'est... Allons, il était écrit que monsieur Gervais serait mon beau-frère. (Avec ironie.) Gervais !... Enfin, son nom est à lui, du moins... et il peut être sûr qu'on ne le lui volera pas !...

MALESCOT.

Hector !

HECTOR.

C'est fini, je ne vous en veux plus. Toutefois, il vous reste un service à me rendre.

MALESCOT.

Parlez.

HECTOR.

C'est d'oublier Gabrielle.

MALESCOT.

Sans votre lettre, vous ne m'eussiez jamais revu, je vous prie de le croire.

HECTOR.

Vrai ?

MALESCOT.

Je vous le certifie !

HECTOR.

Ce pauvre ami !... Allons ! pas de faiblesses... je cours dire à ma sœur...

(Il remonte au fond et ouvre la porte.)

MALESCOT, à part, passant à gauche.

Diable ! (Haut.) Mais je pense qu'il serait plus sage d'agir autrement. Vous savez, les jeunes filles, ce qui les séduit le plus, c'est l'impossible. Dites-lui au contraire que tout obstacle a disparu et laissez faire au temps. Dans quelques jours, je trouverai un prétexte pour m'éloigner, et un beau matin, lassée d'attendre, elle se réveillera prête à vous obéir et à vous prouver que les absents ont toujours tort.

HECTOR.

Au fait, cela vaut peut-être mieux et j'en essayerai !

JEAN RÉMY, paraissant au fond.

V'là vot' fusil, monsieur Hector.

HECTOR.

Merci, mon garçon. Venez-vous tirer quelques mouettes ?

MALESCOT.

Oh ! mon ami, je vous demande grâce, je suis rompu !... Et puis, je suis dans un désordre, que je n'ai que le temps de réparer avant dîner !

HECTOR.

A votre aise. Moi, je vais essayer mon fusil !

(Il sort par le fond, Malescot en sortant par la droite au premier plan.)

MALESCOT.

Allons ! il me sera facile de me tirer de là !

SCÈNE VIII.

JEAN RÉMY, seul.

(Il les regarde s'éloigner ; puis, il décend lentement le théâtre répétant les paroles d'Hector à la scène VI.)

« Qu'il soit noble ou vilain, celui qui viendra les sauver de la misère, celui-là sera le mari de mam'selle Gabrielle. » Pourquoi donc que ces mots-là m'ont résonné dans le cœur ? Pourquoi m'ont-ils frappé comme un espoir ? (Hésitant.) C'est... (Relevant la tête.) Eh bien ! oui... c'est que je l'aime !... Oui, je l'aime ! moi, Jean Rémy !... Pourquoi donc pas ? Est-ce que je n'ai pas aussi un cœur et une âme ? Est-ce que je ne suis pas, comme les autres, un enfant du bon Dieu ? Je ne suis qu'un paysan, mais, son frère l'a dit, pour être son mari, n'y a plus besoin d'être noble, il ne s'agit que d'être riche... Et de l'argent !... au fait, j'en ai pas, moi !... Oh ! ça, ce n'est rien, j'en demanderai à ceux qui en ont... pourquoi qu'ils ne m'en donneraient pas, puisqu'ils en ont ?... Maintenant, en supposant que j'aie de l'argent, ce n'est pas la tout, je ne peux pas venir l'apporter dans c't'équipage-là... Il me faudrait un habit galonné avec des belles manières et des... Ah ! bah ! je suis ce que je suis ; et si on repousse mon cœur et ma fortune, quand j'en aurai ! eh ! ben ! je me flanquerai à l'eau et tout sera dit !... Je vas trouver mam'selle Gabrielle !

(Il remonte.)

SCÈNE IX.

JEAN RÉMY, GABRIELLE.

GABRIELLE.

Où allais-tu donc d'un air si résolu, Jean Rémy ?

JEAN RÉMY, balbutiant.

Moi, mam'selle... j'allais... je... (Avec effort.) J'allais... chez vous !...

GABRIELLE.

Tu as à me parler ?

JEAN RÉMY.

Oui, mam'zelle, oui... j'ai... j'ai à vous parler ?

GABRIELLE

Eh bien ! mon ami, je t'écoute ! (A part, s'asseyant.) Ces émotions... l'incertitude où me laisse mon frère... Oh ! je suis brisée ; je tombe de fatigue. (Un temps de silence.) Quand tu voudras.

JEAN RÉMY, très-troublé.

D'abord, mam'zelle, faut pas vous moquer de moi, parce que ça ne serait pas bien et ça me ferait trop de mal. Je sais bien que je suis qu'un paysan ; mais enfin, quand un paysan a un cœur honnête... sans compter que le dévouement... le respect ! et vous le savez, mam'selle, des mauvaises manières n'empêchent pas... tandis qu'au contraire, sous de belles apparences... Enfin ! c'est mon avis... et je voudrais bien que ça soit le vôtre.

GABRIELLE, riant.

Ah çà, mon pauvre garçon, es-tu fou ? Qu'est-ce que tu veux dire ?... Explique-toi, car si j'y comprends un mot...

JEAN RÉMY, tristement.

Ah! vous n'avez pas compris... (A part). Comment dire, alors? je ne sais pas, moi!

SCÈNE X.

LES MÊMES, PERINE, entrant de droite, sa mante sur son bras, qu'elle dépose sur un fauteuil.

GABRIELLE.

Arrive donc, Périne, et tâche de débrouiller un peu ce que veux dire ce garçon-là!

PÉRINE.

Lui!... oh! je ne m'en mêle plus! c'est à y perdre sa langue que de l'interroger. Depuis quelque temps on ne sait ni ce qu'il a ni ce qu'il veut dire.

GABRIELLE, qui a lu dans les yeux de Périne.

Ah! tu ne devines pas, Périne?

PERINE, un peu confuse.

Dame!

GABRIELLE.

Et s'il était amoureux, ton pauvre Jean Rémy!...

JEAN RÉMY, tressaillant.

Moi, mam'selle, moi?

PÉRINE.

Faut bien croire que mam'selle dit vrai, et qu'il y a quelque chose comme ça... (Après avoir fait un signe à Gabrielle.) Voyons, toi, qui me disais tout autrefois, pourquoi que tu n'oses pas m'avouer ça?

JEAN RÉMY.

C'est que... c'est que... j'en étais pas bien sûr, j'osais pas... et puis... j' sais pas comment il faut dire, moi.

GABRIELLE.

Mais en pareil cas, mon ami, le premier mot qui vient est toujours le meilleur!

JEAN RÉMY.

Mais si on a peur, si on s'entortille?

PÉRINE.

Ça n'en vaut que mieux!

JEAN RÉMY.

Ah!

PÉRINE.

Voyons! (Souriant.) Supposons, tu conçois, ça n'engage à rien, supposons que c'est moi que tu aimes, et que tu veux me demander ma main.

JEAN RÉMY, à part.

Au fait, j'aime mieux ça. (Haut.) Eh ben! je vous dirais d'abord...

PÉRINE, riant.

D'abord, il ne faut pas me dire: Je vous dirai, il faut dire...

JEAN RÉMY.

Je vais tâcher!

PÉRINE.

Eh bien! (Jean Rémy ouvre la bouche pour parler, puis voyant que c'est Périne qui est devant lui, il s'arrête et se tait.) Allons, du courage!

JEAN RÉMY, prenant la main de Périne.

Ne me regardez pas. (Périne détourne la tête. S'adressant à Gabrielle.) Le jour où vos yeux m'ont regardé pour la première fois, mam'selle, ça m'a fait l'effet du soleil de juin... D'abord, ça fait du mal, ça éblouit, ça brûle... et la nature a l'air d'être morte... Mais quand le soleil s'en va derrière les montagnes, la terre semble se réveiller; elle écarquille ses sillons et il en sort des bouquets de fleurs et des épis... Quand vous avez été partie, mon cœur est revenu peu à peu, et j'ai senti qu'il fleurissait!... C'est le cœur d'un paysan bien simple et bien grossier, mam-selle... mais le cœur... je crois que c'est tout... Un jour, il m'a monté dans la tête, il m'est descendu dans les bras... et, ce jour-là, j'ai eu du courage... ce jour-là, j'ai eu de l'invention.

PÉRINE, qui l'a écouté avec une émotion croissante.

Oh! je m'en souviens, Jean Rémy, et depuis ce temps-là, je me dépitais de voir ta bouche garder si bien un secret... que tes yeux gardaient si mal.

JEAN RÉMY.

Quoi! vous saviez...

PÉRINE.

Sans doute.

JEAN RÉMY.

Alors, vous comprenez que...

PÉRINE.

Oui, tu n'osais pas... tu avais peur d'un refus? Mais ne crains rien, je me charge de tout, et tout ira bien.

JEAN RÉMY, avec un cri de joie.

Vrai? bien vrai? Oh! si vous faisiez cela!

PÉRINE.

Chut!

JEAN RÉMY.

Pourquoi chut? Mais non, disons-lui tout de suite...

PÉRINE.

Ne parle donc pas si haut, tu vas la réveiller.

(Elle met sa mante.)

JEAN RÉMY, consterné.

Elle dort!

PÉRINE.

Mais pour en revenir à ce qui nous intéresse, rassure-toi, tu n'es qu'un pauvre paysan, tu n'as rien; mais j'ai tout prévu, et ce soir tu auras une belle dot à offrir à ta fiancée. (Jean Rémy la regarde avec étonnement.) J'ai de l'argent à moi qui me vient de ma mère et que mon père me retient... Avant une heure, tu auras mille écus.

JEAN RÉMY, frappé de ces derniers mots.

Mille écus!

PÉRINE.

Chut!... je cours et je reviens... Attends-moi.

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE XI.

GABRIELLE endormie, JEAN RÉMY, puis HECTOR.

JEAN RÉMY, la regardant.

Elle dort!... Je suis là tout haletant, me tordant le cerveau pour en tirer des idées... qui m'étonnent moi-même... et elle dort! (Il pleure. Un temps.) Mais monsieur Hector l'a dit, pour être son mari, il ne s'agit que d'être riche. Et je le suis, je le suis, j'ai mille écus! Ah! le voici qui vient de ce côté... il faut en finir... je vas lui demander tout net la main... non, j'ai une autre idée.

HECTOR, entrant de droite.

Jean Rémy, as-tu vu ma sœur?

JEAN RÉMY.

Chut! elle dort.

HECTOR, passant au milieu.

Eh bien! il faut la réveiller.

JEAN RÉMY.

Pardon, monsieur Hector, j'aurais avant quéque chose à vous dire.

HECTOR.

Fais vite, car je meurs de faim.

JEAN RÉMY.

V'là ce que c'est... j'ai entendu dire dans le pays que vous aviez pas mal de dettes.

HECTOR.

Après?

JEAN RÉMY.

Eh bien! si vous voulez, je les payerai.

HECTOR.

Toi?

JEAN RÉMY.

Moi.

HECTOR.

Ah çà! tu as donc arrêté le coche?

JEAN RÉMY.

J'ai mille écus à moi.

HECTOR, riant.

Mille écus!... Et tu veux payer mes dettes avec ça?

JEAN RÉMY, ébahi.

Est-ce que ce n'est pas assez?

HECTOR.

Non, mon ami, non... Je te remercie toujours de l'intention, mais ce n'est pas assez.

JEAN RÉMY.

Combien donc qu'il faudrait?

HECTOR.

Hélas! mon pauvre garçon... avec cent fois la somme, c'est à peine si je pourrais me tirer d'affaire.

JEAN RÉMY, abasourdi.

Ah! excusez-moi, monsieur Hector.

HECTOR, touchant le bras de sa sœur.

Gabrielle, Gabrielle!

GABRIELLE, se réveillant.

Mon ami... Oh! pardon... un peu de fatigue...

HECTOR.

On vient de sonner le dîner... es-tu prête?

GABRIELLE.

Quand tu voudras.

(Elle lui prend le bras.)

HECTOR, riant.

Merci, Jean Rémy.

GABRIELLE.

Qu'est-ce donc?

HECTOR, en s'en allant.

C'est ce bon Jean Rémy, qui voulait payer mes dettes avec mille écus.

(Il sort par la droite avec Gabrielle.)

SCÈNE XII.

JEAN RÉMY, puis PÉRINE.

JEAN RÉMY.

Cent fois la somme!... Comment faire pour trouver ça, ben Dieu?

(Périne entre du fond avec précaution. Elle porte sous son bras un petit coffre en bois de chêne.)

PÉRINE, à voix basse.

Jean Rémy... Jean Rémy!...

JEAN RÉMY.

Hein?

PÉRINE.

Je t'apporte l'argent que je t'ai promis; j'ai la cassette et la clef. (Elle place le coffre sur la table et l'ouvre.) Qu'est-ce que c'est que ça? (Elle tire une lettre du coffre.) Ah! je sais... c'est ce papier que mon père lisait l'autre jour; mais l'argent est dessous... vois, Jean Rémy.

JEAN RÉMY.

Et combien qu'y a là dedans?

PÉRINE.

Je te l'ai dit... mille écus.

JEAN RÉMY.

C'est pas assez, Périne.

PÉRINE.

Tu crois?

JEAN RÉMY.

J'en suis sûr. Il faut bien plus, allez.

PÉRINE.

Cependant...

JEAN RÉMY, impatienté.

Mais quand je vous le dis! Je viens de causer avec monsieur Hector à ce sujet-là, et il paraît qu'il en faut plus que ça... beaucoup plus que ça, allez!

PÉRINE.

Vraiment?

JEAN RÉMY.

Et j' suis pas au bout de mes peines!

PÉRINE, frappée d'une idée subite.

Attends donc!... ce papier... l'autre jour, mon père me croyait sortie, mais j'étais dans ma chambre... et je le voyais compter de l'or et des billets... il devisait tout seul, et il disait qu'il y avait une fortune dans ce papier là!

JEAN RÉMY.

Une fortune!... j' pourrais peut-être les sauver!... C'est donc un papier bien important?

PÉRINE.

Il faut le croire.

JEAN RÉMY.

Je veux le savoir!... Lisez, Périne, lisez.

PÉRINE.

Lire!... mais je ne sais pas, moi...

JEAN RÉMY.

Oh! qué malheur!

PÉRINE.

Dis donc, si nous la faisions lire par quelqu'un de savant?

JEAN RÉMY.

Mais, malheureuse!... puisque c'est une fortune... on pourrait nous la prendre.

PÉRINE.

C'est juste!... Quel moyen employer...

(Le père Bruno entre par le fond avec précautions et à reculons.)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, BRUNO.

BRUNO, sans voir les deux autres.

On est à table... personne ne m'a vu... Voyons donc un peu...

(Il frappe sur les boiseries avec sa main.)

PÉRINE, l'apercevant.

Mon père!

(Elle se place vivement devant la cassette qui est sur la table.)

JEAN RÉMY, à part.

Le père Bruno!

BRUNO.

Il est bon ce bois-là. C'est pas du sapin, c'est du bon vieux chêne, fameuse boiserie. (Se retournant.) — Tiens! te v'là, Périne?

PÉRINE, très-troublée.

Oui, j'attends... mademoiselle Gabrielle.. qui va venir me rejoindre ici.

BRUNO.

Ah!... moi j'y étais venu en passant pour savoir... l'heure... je retourne cheux nous. A ce soir, petiote.

PÉRINE.

Au revoir, mon père.

JEAN RÉMY, l'arrêtant.

Père Bruno, vous savez lire, pas vrai?

BRUNO.

Mais oui, mon gars.

JEAN RÉMY.

Eh ben, il faut!...

BRUNO.

Quoi qui faut?

JEAN RÉMY.

Non, je voulais dire, si vous avez toujours besoin d'un homme de journée, j'ai votre affaire.

BRUNO, prenant une prise.

M'n affaire... ça dépend... moi, il me faut un gars qui soit solide, qui se couche tard, qui se lève tôt, qu'ait pas un trop fort appétit et qui soit raisonnable pour les gages.

JEAN RÉMY.

Pour ce qui est de la force je ne crains personne.

BRUNO.

C'est donc toi?

JEAN RÉMY.

Oui, père Bruno, c'est moi... Et quant aux gages, vous me donnerez ce que vous voudrez.

BRUNO.

Ce que je voudrai?... c'est qu'à vrai dire, j'ai pas beaucoup de volonté, moi.

JEAN RÉMY.

Eh ben, vous arrangerez ça à votre idée... mais y a une chose à quoi que je tiens.

BRUNO.

A la nourriture?

JEAN RÉMY.

Non.

BRUNO.

Au sommeil?

JEAN RÉMY.

Non. J'veux que vous m'appreniez à lire.

BRUNO.

Que je t'apprenne à lire? Pourquoi donc faire?

JEAN RÉMY.

Pour savoir.

BRUNO.

J' m'en doute ben... que c'est pour savoir... Mais pourquoi que tu veux savoir lire?

JEAN RÉMY.

Parce que... parce que j'ai entendu dire qu'avec ça on peut arriver à tout. Et depuis que je me suis aperçu que j'avais du sang dans les veines, et de la force dans le poignet, eh ben... j' suis devenu ambitionneux... père Bruno.

BRUNO, prenant une prise.

Ah! t'es t-un ambitionneux! eh, ben si tu veux te contenter d'un écu de trois livres à Pâques, et d'une paire de souliers à Noël, nous pourrons nous entendre.

JEAN RÉMY.

Et vous m'apprendrez à lire?

BRUNO.

Par dessus le marché.

JEAN RÉMY.

Alors, c'est dit.

(Il lui prend le bras.)

BRUNO.

Tu t'en retournes?

JEAN RÉMY.

Je vas prendre ma première leçon.

BRUNO.

T'es pressé, toi.

JEAN RÉMY.

Oh! j' suis comme ça, moi.

BRUNO.

Ah! t'es comme ça, toi! (à part.) C'est tout de même drôle. (Appuyant sur un fauteuil.) Y a pas à dire, c'est tout crin.

JEAN RÉMY, qui est redescendu, bas à Périne.

La lettre!...

(Elle la lui donne à la dérobée.

BRUNO, se retournant.

Eh ben, marchons!

JEAN RÉMY, cachant la lettre dans son habit.

Marchons!

(Ils se dirigent vers le fond. — Périne est toujours debout, devant la cassette.)

ACTE IV.

Quatrième Tableau.

Chez Bruno, un intérieur rustique délabré. — Porte au fond, porte à gauche ; une fenêtre à droite ; chaises en bois ; à droite de la porte est un buffet ; près de la croisée est accrochée une corde à puits.

SCÈNE PREMIÈRE.

JEAN RÉMY et BRUNO, sont assis à une table placée au milieu du théâtre, ils font face au public. — PERINE est assise à droite et travaille à l'aiguille.

JEAN RÉMY, en train de prendre sa leçon.

Eh ben, père Bruno, trouvez-vous que j'avance?

BRUNO.

Tu sais tes lettres, à peu près, mais c'est rien, ça.

JEAN RÉMY.

Y a encore autre chose?

BRUNO.

Faut les assembler, à c't' heure, et c'est là qu'est le chiendent.

JEAN RÉMY.

Quèque c'est que ça, les assembler? pourquoi faire?

BRUNO.

Pour leux donner un son.

JEAN RÉMY.

Un son?

BRUNO.

Pour en faire des *sylables* et des mots.

JEAN RÉMY.

Des sylables ? j' comprends pas.

PÉRINE, à part.

J' comprends pas non plus.

BRUNO.

Voyons, j' vas tâcher de me mettre à ta portée. Une supposition que tu veux dire sabot, comment qu'tu t'y prends?

JEAN RÉMY.

Dame ! j' dis sabot.

BRUNO.

Oui, mais pour ça, tu assembles tes lettres et tu dis : s... a... sa... b... o... t... bot... sabot.

JEAN RÉMY.

Sans doute.

BRUNO.

Eh ! bien, maintenant, pour dire navet, comment que tu fais?

JEAN RÉMY.

Pour dire navet? je dirai navet.

BRUNO.

Oui, parce que tu le sais d'avance; mais prenons là-dedans le premier mot venu. (Il indique dans un livre qu'il a devant lui.) C' t'y là.

JEAN RÉMY.

C' t'y là? c... o... n... t... e... a... u...

BRUNO.

Eh bien! quèque ça fait ça? quèque ça veut dire?

JEAN RÉMY.

J' sais pas; j' dis c' qui y a.

BRUNO.

Tu dis les lettres, tu dis pas le mot.

JEAN RÉMY.

Et quel mot que c'est?

BRUNO.

C'est coutiau.

JEAN RÉMY.

Ah ! ça fait coutiau? Et pourquoi ça?

BRUNO.

Parce qu'on dit : c... o... u... cou... t... e. , a... u... teau... coutiau, et qu'on ne dit pas... un e... o... u... t... e... a... u...

JEAN RÉMY.

Ah ! c'est fièrement difficile, père Bruno.

BRUNO.

Ah ! je ne dis point.

JEAN RÉMY.

Mais, ça vous serait-il égal de me faire lire dans de l'écriture, au lieu que ça soit dans de l'imprimé?

BRUNO.

On c'mence toujours par lire dans l'imprimé.

JEAN RÉMY.

Oui, mais moi, j'aimerais mieux commencer par lire dans d' l'écriture.

BRUNO.

Ah! et pourquoi ça, qu' t'aimerais mieux commencer par lire dans d' l'écriture?

JEAN RÉMY.

Dame ! une supposition que je recevrais une lettre, elle ne serait pas imprimée, pas vrai?

BRUNO.

T' as reçu une lettre?

JEAN RÉMY.

Non. Je dis : si j'en recevais une?

BRUNO.

T'en attends une?

JEAN RÉMY.

Mais non, père Bruno. Je dis : si par hasard, j'en recevais. Enfin, c'est mon idée comme ça, voulez-vous me montrer?

BRUNO, se levant.

J' veux ben, mon garçon, j' veux ben. (A part.) C'est drôle tout de même. Enfin nous voirons bien.

JEAN RÉMY.

Eh bien?

BRUNO.

Quoi qui y a?

JEAN RÉMY.

J'attends que vous me montriez.

BRUNO.

Ah! ça ne se fait pas comme ça. Faut d'abord que t'apprennes tes grosses lettres; après quoi nous aviserons les petites. Je vas te faire un modele, pendant ce temps-là t'iras finir de récurer le puits, t'arroseras le jardin, tu rentreras le sainfoin; après quoi...

PÉRINE.

Comment! c'est pas encore assez?

BRUNO, à Périne.

Ah! quand on demande aux gens des services, faut les gagner. J' suis pas forcé de l'éduquer, moi.

JEAN RÉMY.

C'est bon, j' vas faire la besogne. Mais dépêchez-vous; moi, j' serai pas long.

BRUNO.

Mets-y le temps, mon gars, mets-y le temps!

(Jean Rémy sort par le fond, emportant quelques outils de jardinage.)

SCÈNE II.

BRUNO, PERINE.

(Bruno s'assied à table et trace une exemple pour Jean Rémy.)

BRUNO, tout en écrivant.

Périne? Périne?

PÉRINE, sans lever la tête.

Mon père.

BRUNO.

Qué qu' tu dis de tout ça?

PÉRINE.

De quoi?

BRUNO.

De Jean Rémy qui veut savoir lire, et dans de l'écriture!

PÉRINE.

Il n'a pas d'état ce pauvre garçon, faut ben qu'il s'en fasse un, et peut-être que... enfin... il a ses raisons, quoi !...

BRUNO.

Je m'en doute bien, qu'il a des raisons... mais lesquelles?... Est-ce que tu ne les sais point?

PÉRINE.

Moi? du tout!

BRUNO, qui s'est rapproché d'elle.

Quoi donc que tu fais là?

PÉRINE.

C'est un bonnet pour le petit.

BRUNO.

Ah ! c'est encore pour... pour le petit? En v'là un qui nous en coûte de c't argent!

PÉRINE.

Oh ! il n'a pas la tête ben grosse, et c'te p'tite toile, ça n'est point cher.

BRUNO, passant sur le devant, à gauche.

Ça n'est point cher... enfin, ça ne se donne pas pour rien : et puis, aujourd'hui, ce n'est qu'un bonnet; mais hier c'était des bas, demain, ça sera une robe, une camisole.

PÉRINE.

Faut ben le vêtir, cé pauvre p'tit!

BRUNO.

Je ne dis pas qu'il ne faut pas le vêtir, puisqu'on l'a... mais on aurait ben pu s'en passer.

PÉRINE.

Je ne pouvais pourtant pas le laisser à la belle étoile.

BRUNO.

Sans le laisser à la belle étoile, on pouvait le porter chez monsieur le bailli... et de c'te façon...

PÉRINE.

Dites donc, mon père... combien donc que ma mère m'a laissé par héritage ?

BRUNO.

Combien que ta... ta... ta... mère t'a laissé ?

PÉRINE.

Oui.

BRUNO.

Mon Dieu ! Pourquoi que tu réveilles mes douleurs?... Pourquoi que tu me demandes ça ?

PÉRINE.

Dites toujours.

BRUNO.

Ah !... je sais pas trop... pas grand'chose... quèques centaines d'écus...

PÉRINE.

Vous voulez dire quèques milliers...

BRUNO.

Quèques milliers. . soit ; je ne conteste point... mais pourquoi que...

PÉRINE, allant à lui.

C'est que dans le cas où l'enfant vous serait à charge, je vous prierais de me rendre mes comptes de tutelle, et je l'élèverais de mon argent, à moi.

BRUNO.

Quoi ! quoi ! quoi ! des comptes de tutelle ; pour faire des frais, des embrouillaminis !

PÉRINE.

Je vous les demande pas ; ça ne serait que dans le cas où vous trouveriez que l'enfant...

BRUNO.

C'est bon, c'est bon, gard'le c't'enfant, habille-le, nourris-le, éclaire-le.. mets-nous sur la paille, si c'est ton idée. Je soufflerai plus mot, puisque ma fille me fait des menaces.

PÉRINE.

Je ne fais pas de menaces, mon père, mais...

BRUNO.

Allons, c'est bon... v'là du monde.

PÉRINE, qui est remontée.

Tiens, monsieur Hector avec sa sœur et monsieur de Malescot.

BRUNO, passant à droite.

Quoi qu'ils nous veulent, ceux-là ?

SCÈNE III.

LES MÊMES, GABRIELLE, HECTOR, MALESCOT.

HECTOR.

Bonjour, père Bruno !

BRUNO.

Vot' serviteur, monsieur le comte, et la compagnie.

HECTOR.

Vous ne m'attendiez pas, et notre visite vous étonne peut-être ?

BRUNO.

Elle m'est ben flatteuse, monsieur le comte.

HECTOR.

On nous a parlé de la trouvaille que Périne a faite.

BRUNO.

Oh ! oui, le marmot.

HECTOR.

Précisément... et Gabrielle a voulu à toute force lui apporter quelques brimborions.

BRUNO.

Mam'selle est ben honnête. Et toutes les fois qu'elle voudra faire du bien à l'enfant, ça lui sera loisible.

GABRIELLE.

Je vous remercie de la permission, père Bruno ; je serai bien heureuse, en effet, de m'associer à votre bonne œuvre, autant que je le pourrai.

BRUNO.

Oh ! faut pas vous gêner pour ça... j' suis pas égoïste, moi, mams'elle.

GABRIELLE.

Vous êtes un brave homme, père Bruno. Mais, dites-moi, est-ce que je pourrais le voir, ce cher... ce pauvre enfant ?...

BRUNO.

C'est ben facile... il est là... et dans la plus belle chambre encore.

(Il indique la porte de gauche.)

GABRIELLE.

Ah ! Eh ! bien, je veux lui donner moi-même mon présent et un bon baiser.

BRUNO.

Quand vous voudrez, mam'selle.

GABRIELLE.

Tout de suite. (Elle remonte.) Ne venez-vous pas aussi, monsieur Malescot ?

MALESCOT.

Moi !... mais je...

HECTOR.

Allez donc, Malescot, allez donc, ça vous distraira.

MALESCOT.

Allons !...

(Il entre à gauche avec Gabrielle et Périne.)

SCÈNE IV.

HECTOR, BRUNO.

BRUNO.

Vous n'allez pas avec eux, m'sieu le comte ?

HECTOR.

Non... en fait de petits enfants... je n'aime que les grandes filles, quand elles ont vingt ans ; et puis, je ne suis pas fâché d'être seul avec vous, j'ai à vous parler... monsieur Bruno.

BRUNO, à part.

Mósieu Bruno ?... méfions-nous. (Haut.) C'est bien de l'honneur, pour un pauvre homme comme moi, m'sieu le comte.

HECTOR, il s'assied à gauche près de la table.

Oh ! vous n'êtes pas bien à plaindre ; et la preuve, c'est qu'un grand seigneur comme moi vient emprunter de l'argent à un pauvre homme comme vous.

BRUNO, debout de l'autre côté.

Emprunter de l'argent, à moi ? vous ?

HECTOR.

A vous... moi... oh ! je sais ce que vous allez me répondre ! que vous n'en avez pas... C'est convenu. Que vous avez essuyé de grandes pertes... c'est entendu. Que vous êtes à deux doigts de la misère... vous voyez que je connais votre petit répertoire... Mais à cela je vous répondrai que ce n'est pas un service désintéressé que je viens vous demander... Rassurez-vous, père Bruno, vous y trouverez votre compte... nous stipulerons des intérêts, de gros intérêts, de très-gros intérêts.

BRUNO.

J'entends bien, j'entends bien... Mais un homme avisé ne prête pas son pauvre argent comme ça sans être muni d'un gage, d'une garantie... et qu'est-ce qui me répondra de ma créance ?

HECTOR.

D'abord, ma parole, ma signature.

BRUNO, prenant du tabac.

Oui... oui... après ?

HECTOR, à part.

Insolent !... (Haut.) Ensuite, la succession de mon oncle.

BRUNO.

Vous savez comme moi qu'il n'est pas facile de mettre la main dessus... Après ?...

HECTOR.

Après ?... le château et le parc de Saveuse...

BRUNO.

Ils sont ben fort hypothéqués, m'sieu Hector, ben fort hypothéqués.

HECTOR.

Ainsi, vous refusez ?

BRUNO.

Je refuse pas ; mais vous comprenez, je voudrais tâcher de faire accorder votre satisfaction avec mon intérêt, et si vous n'avez pas d'autres sûretés à m'offrir...

HECTOR.

Mon domaine n'est pas hypothéqué pour toute sa valeur, et après la vente il me restera encore...

BRUNO.

Oh ! pas grand chose, m'sieu Hector, pas grand'chose... d'abord les frais seront conséquents... et puis n'y a personne dans le pays qui pourra acheter le ch'teau ce qu'il vaut.

HECTOR.

Bref, il n'y a rien à faire avec vous.

(Il se lève.)

BRUNO.

Y aurait ben un moyen de s'accorder, mais peut-être qu'il ne vous plaira point.

HECTOR.

Quel moyen ?

BRUNO.

On va vendre le domaine de Saveuse au plus offrant, pas vrai ?... Qué qu'il peut valoir ?... cent mille écus ?

HECTOR.

Cent mille écus ?... cent cinquante mille, au moins.

BRUNO.

A mon avis, il n'en vaut pas plus de cent mille.

HECTOR.

Soit, eh bien ?

BRUNO.

A la criée vous n'en trouverez guère que la moitié... oh ! soyez-en sûr. Ça ferait donc cinquante mille écus... Eh ben, il y aurait un moyen d'en avoir dans les environs de septante-cinq mille, en le vendant à l'amiable.

HECTOR.

J'y ai souvent pensé... mais à qui?

BRUNO.

A qui?... Je sais ben que c'est une somme abominable, et que je suis qu'un pauvre paysan... mais, en me gênant beaucoup, en faisant pièce de tout, enfin en me saignant à blanc, comme on dit, peut-être que je parviendrais à réaliser...

HECTOR.

Vous, père Bruno?... Mais j'y pense... pourquoi donc m'offrez-vous soixante-quinze mille écus d'une chose que, selon vous, on peut avoir pour cinquante mille?

BRUNO.

Je vas vous dire : si je ne me mêle de rien, je crois qu'en effet ça n'ira pas plus haut... mais si je me mets sur les rangs, ils ne manqueront pas de faire monter l'enchère, histoire de me taquiner. C'est pourquoi j'aimerais mieux traiter de gré à gré, parce que j'y trouverais mieux mon compte, et vous aussi.

HECTOR.

Fort bien... mais que diable feriez-vous du château?

BRUNO.

Mais je...

HECTOR.

Vous le démolirez, vous raserez le parc et les bois, vous revendrez le tout pierre par pierre, fagot par fagot, et en tondant, en grattant sur tout, vous ferez une excellente affaire ?

BRUNO.

Sans doute, y aurait gros à gagner... mais ce n'est pas là mon idée.

HECTOR.

Alors, vous voulez le revendre, le louer?

BRUNO.

Non, je veux le garder, pour le faire valoir soi-même et pour l'habiter.

HECTOR, passant à droite.

Habiter le château, vous, monsieur Bruno?

(Il part d'un grand éclat de rire.)

BRUNO, remontant et se plaçant devant la table et faisant face au public.

Moi-même, m'sieu le comte.

HECTOR, avec hauteur.

Comment toi, maraud?

BRUNO, se redressant.

Oui, moi, maraud! V'là pus de soixante ans que je l'avons c't' idée-là... Ça vous fait rire, bon, bon; mais j'étais valet de chiens chez m'sieu votre père, que je me disais déjà : « Petit Bruno, est-ce que ça ne serait pas ben glorieux pour toi de coucher, un jour, dans la grande chambre rouge qu'est juste au-dessus de ton chenil?... » Plus tard, je me suis dit : « Père Bruno, m'sieu Hector n'est pas toujours poli à votre endroit ; est-ce que ce ne serait pas un beau jour pour vous que celui où vous pourriez vous asseoir en maître dans le salon d'où il vous a chassé un jour à coups de cravache, en vous traitant de juif et d'usurier?... Oui, ça serait un beau jour. » Et ce jour-là est p't-être proche, monsieur Hector ; et ce jour-là, le père Bruno, qui a travaillé toute sa vie, qui a tondu et gratté sur tout, comme vous dites, le père Bruno fera son entrée au château de Saveuse en sabots et en bonnet de coton!

HECTOR, levant sa canne, et avec une colère concentrée.

Vous êtes heureux d'être un vieillard, monsieur Bruno, sans quoi il y a longtemps que j'aurais renouvelé la petite correction qui vous a tant contrarié. Mais votre âge vous donne le droit d'insolence. Maintenant, vous pouvez entrer en lice avec tout le monde pour acquérir le château de Saveuse ; mais il vous coûtera bon, je vous le promets. — Et ce ne sera pas moi, du moins, qui aurai livré le nid de mes ancêtres à un vautour chaussé de bois et coiffé de coton. — Adieu, mon brave homme.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE V.

BRUNO, seul.

(Il reste seul un moment immobile ; puis, il se donne un grand coup de poing.)

Oh ! vieille brute !... T'avais ben besoin d'avoir tant de jactance. Tu ne pouvais donc pas attendre que tout aie été fini, avant de faire le rodomont ? Mais non, t'as montré le bout de l'oreille, t'as péroré; et au lieu d'avoir le château dans des prix doux... c'est cent mille écus qu'il te coûtera... peut-être plus que ça... qui sait ?... Y sont si hargneux les gars d'ici ! Ah çà ! voyons, pas de sottises ! L'amour-propre, la gloriole, c'est bel et bon... mais c'est pas une raison pour s'enferrer ; et si on doit pousser le château pus qu'y ne vaut, bernique ! je m'en passerai... je m'en passe !... Tiens ! y me vient une idée !... c'te lettre du marin, que j'ai eu la sagesse de conserver, ça serait une fameuse pièce pour monsieur Hector. Au lieu de m'acharner après le château, si je lui demandais un bon prix de ce papier? J'empocherais, et j'aurais rien à débourser, ça serait tout profit. Ma foi, au diable la gloriole et vivent les écus de six livres !... Voyons ! (Il regarde par la serrure de la porte de gauche.) Ils sont ben occupés à caresser le petiot, ils ne me dérangeront point... Allons! (Il va ouvrir le bas du buffet avec une clef, et en tire le coffret qu'on a vu dans les mains de Périne à l'acte précédent ; il le dépose sur la table et l'ouvre.) Eh ben ! la lettre n'y est point ! J' suis pourtant ben sûr de l'avoir encore vue là-dedans, y a pas pus de huit jours. Ah ! elle n'y est point... on me l'a donc volée?... Voyons donc ! voyons donc ! la lettre n'y est pus, mais l'argent y est... c'est donc pas des voleux qu'ont fait le coup. Qui que c'est alors ? Ça ne peut être que des gens ayant intérêt à la chose. Et qu'est-ce qui y a intérêt? Le comte? (Haussant les épaules.) Imbécile que je suis ! Puisqu'il venait m'emprunter de l'argent !... Malescot ! Eh non ! Nous avons causé hier. (Avec un regard de côté.) Il part ce soir. Il lâche tout ! et s'il avait cette preuve... y ne lâcherait rien... On vient !... cachons ben vite !.. (Il remet le coffret dans sa cachette et referme la petite porte avec violence.) Mais qui que c'est-y donc?... qui que c'est-y donc?...

SCÈNE VI.

BRUNO, JEAN RÉMY.

BRUNO, à part.

Eh mais!... eh mais !... Il veut apprendre à lire... dans l'écriture!... dans l'écriture!...

JEAN RÉMY.

Ma besogne est faite ! Et vous, père Bruno, le machin, l'exemple d'écriture, c'est-y prêt ?

BRUNO.

Oui, oui... c'est là sur la table.

JEAN RÉMY.

Bon! J' vas tâcher de me débrouiller là-dedans.

BRUNO.

C'est ça, mon gars, c'est ça, travaille, pioche! (Il passe devant lui en donnant un grand coup de poing sur la table. A part.) Ah ! le gueux ! je devine... il se doute de queuque chose... il veut me souffler l'affaire. (Le regardant.) Bien, bien, apprends à lire, brigand ! Mais comment faire ?

(Il reste absorbé dans ses réflexions, Jean Rémy dans sa lecture.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MALESCOT, GABRIELLE, PÉRINE.

GABRIELLE.

Eh bien ! mon frère est donc parti?

JEAN RÉMY, à part, se levant.

Elle !

BRUNO, distrait.

Oui, il a dit comme ça : J' vas devant. (A lui-même, et suivant le fil de ses idées.) Il ne doit rien savoir encore de positif.

MALESCOT, à Jean Rémy.

Eh mais, qu'est-ce que tu fais là, Jean Rémy?

JEAN RÉMY, cachant le papier.

Rien... j' fais rien.

GABRIELLE.

Voilà plusieurs jours qu'on ne t'a vu au château, mon garçon?

JEAN RÉMY.

Oh ! c'est qu'il y a de la besogne ici! beaucoup de besogne ! (A part.) Elle l'a remarqué tout d' même.

MALESCOT, venant près de Bruno, sur le devant à gauche.

Adieu, père Bruno.

BRUNO, sans se déranger.

C'est toujours à c' soir qu' vous *filez* !... bon voyage !...

GABRIELLE, à Jean Rémy.

Adieu, Jean Rémy !

JEAN RÉMY, s'inclinant.

Mam'selle!

GABRIELLE.

Tu dois avoir grand cœur au travail, puisque la récompense est au bout ?

JEAN RÉMY, ému.

La récompense ?

GABRIELLE.

Sans doute... Allons, courage !... et tu seras heureux !

JEAN RÉMY, à part, avec surprise.

Oh! qu'est-ce qu'elle a dit ?

SCÈNE VIII.

BRUNO, JEAN RÉMY, PERINE.

BRUNO, *à lui-même, pendant que Gabrielle et Malézeut remontent.*

Allons, y a pas à hésiter... j'ai pu la lettre; faut avoir l'acque ed décès... et s'il n'est pas dans le fin fond de la terre, il faut que dans une heure il soit dans le fin fond de ma poche.

PÉRINE, *après avoir accompagné Gabrielle et Malézeut qui sont sortis; revenant à Jean Rémy.*

Mon p'tit Rémy, j' vas te préparer ta soupe.

BRUNO, *brusquement.*

Périne ! Périne !

PERINE.

Me v'là !

BRUNO.

Aveins-moi la corde que j'ai achetée hier pour mon puits.

PÉRINE.

Est-ce que vous voulez l'ajuster sur la poulie ? Rémy vous aidera.

BRUNO.

J'ai pas besoin de Rémy. Donne-moi la corde.

PERINE, *lui donnant la corde.*

Est-ce que vous allez sortir ?

BRUNO.

Tu le vois bien.

PÉRINE.

Vous ne dînez donc pas ?

BRUNO.

J'ai pas le temps... J'ai pas faim, je dînerai plus tard... (*A part.*) Si j'en reviens. Voyons voir !... (*Haut.*) Rémy!... combien le cordier a-t-il dit qu'il y avait de pieds ?

JEAN RÉMY.

Cinquante.

BRUNO, *qui observe Jean Rémy.*

Elle sera assez longue ? (*Jean Rémy reste calme.*) Il n'a pas bronché ? Allons, rien n'est perdu... seulement faut se hâter.

PERINE.

Mais oùsque vous allez donc avec ça ?

BRUNO, *revenant et l'appelant.*

Périne !

PÉRINE.

Mon père ?

BRUNO.

Embrasse-moi.

(*Il l'embrasse.*)

PÉRINE.

Mais qu'avez-vous donc ?

BRUNO.

Rien !... Soigne bien la maison... et surtout ne laisse rien traîner.

(*Il sort par le fond.*)

SCÈNE IX.

JEAN REMY, PÉRINE.

PÉRINE, *étonnée.*

Comme il a l'air effaré !... Mais où va-t-il donc ?

JEAN RÉMY.

Oh ! vous savez, il se sera imaginé qu'il n'avait pas son compte de corde. Il va faire une scène au cordier. (*Froissant le papier qu'il ne cesse pas d'étudier.*) Ah ! j'ai bien peur de ne jamais rien comprendre à tout ça.

PÉRINE.

Faut du courage ! Mam'selle Gabrielle te l'a dit tout à l'heure.

JEAN RÉMY.

Oh !... et ça m'en a donné ! J'en aurai ! j'en ai ! Laissez-moi, Périne, que j'apprenne.

PÉRINE.

C'est ça; et pendant ce temps, moi, je vas te faire à dîner. (*A part, le regardant.*) Ce bon Jean Rémy ! (*Avec gaieté.*) Il me semble que je suis déjà en ménage.

(*Elle sort.*)

SCENE X.

JEAN REMY, *seul.*

C'est pas pus difficile que l'imprimé. Mais le diable, c'est de faire des mots avec... Ah ! je vas essayer un peu avec le fameux papier. (*Il tire la lettre de sa poche, et à chaque lettre il consulte son modèle.*) M. o. n. s. i e. u. r.... V'là un mot; mais quoi qu'il veut dire ? M. o. n. s. i. e. u. r.... Je connais rien qu'on appelle comme ça. C'est sans doute que ça se prononce d'une façon que je ne connais pas. Voyons, le père Bruno m'a dit que pour sabot, fallait se dire : S. a sa b. o. t bot, sabot. Alors, pour ça, je dis : M. o. mo, n. s. i.... (*Cherchant à assembler le mot.*) Moine et si... moine assis... mo. (*Appuyant.*) Moine assis ! (*Se reprenant.*) Mais non, ça ne peut pas être un moine assis. (*Se prenant la tête dans ses mains.*) Ah ! tête de bois ! il te faudra un an avant de savoir lire !... et d'ici là, mam'selle Gabrielle... (*Se levant.*) J' n'ai qu'une chose à faire, c'est de lui porter ce papier, et... Mais, s'il allait y avoir dedans des choses qu'elle ne doit pas connaître..., des choses qui lui feraient de la peine ! Oh ! les méchantes gens ! les méchantes gens, qui ne m'ont pas appris à lire quand j'étais petit !

(*Il tombe sur une chaise près de la table, la tête dans ses mains.*)

SCENE XI.

JEAN RÉMY, MARTIN.

(*Martin s'arrête dans le fond, pousse un grand soupir et s'avance vers Jean Rémy dont la figure lui est cachée.*)

MARTIN.

Bonjour, père Bruno. (*Jean Rémy relève la tête.*) Tiens, c'est toi, Jean Rémy ?

JEAN RÉMY.

Què qu' tu veux, Martin ?

MARTIN.

Je venais faire mes adieux au père Bruno et à mademoiselle Périne.

JEAN RÉMY.

Tu quittes donc le pays ?

MARTIN, *soupirant.*

Oui, j' vas rejoindre mon régiment

JEAN RÉMY.

T'es donc soldat ?

MARTIN.

Il paraît.

JEAN RÉMY.

Comment, il paraît ?

MARTIN.

V'là c' que c'est; hier, le sergent la Tulipe est venu dans le pays, il nous a menés quéqu'z'uns au cabaret; il m'a dit que j'étais joli homme ; c'était pas difficile à croire, et je l'ons laissé dire; alors il m'a raconté la prise de Berg-op-Zoom; il m'a fait boire un tas de vin... Et, ce matin, il m'a montré un papier, signé de moi, comme quoi que j'étais soldat.

JEAN RÉMY.

Un papier... signé de toi ? Tu sais donc écrire ?

MARTIN.

Oui... en moyen.

JEAN RÉMY.

Mais, tu ne sais sans doute pas lire ?

MARTIN.

Ah ! ah ! qu' t'es bête ! on peut bien savoir lire et ne pas savoir écrire, mais on ne peut pas savoir écrire et ne pas savoir lire; car enfin, l'écriture, c'est comme qui dirait de la lecture... figée...

JEAN RÉMY.

Oui, j' comprends. Comme ça, tu sais lire ?

MARTIN.

Je crois ben !

JEAN RÉMY.

Et tu pourrais me dire ce qui y aurait d'écrit dans une lettre ?

MARTIN.

Pardine !

JEAN RÉMY.

Ah ! oui... Mais, tu ne peux pas m'en donner connaissance sans t'en instruire toi-même ?

MARTIN.

Dame ! ça serait difficile.

JEAN RÉMY.

Allons, il n'y faut plus penser.

MARTIN.

Ah çà ! t'as donc un papier dont tu voudrais prendre connaissance ?

JEAN RÉMY.

Oui, mais... (*A part, avec violence.*) Ah ! comment faire ? (*Brusquement à Martin.*) Martin !... quand que tu pars ?

MARTIN.

Dans une coupe d'heures, le temps d' dire adieu à mon oncle. (*Il soupire.*) Ah !...

JEAN RÉMY, *qui a été fermer la porte à gauche et qui a pris une résolution.*

Martin !

MARTIN.

Hein ?

JEAN RÉMY.

Approche !

MARTIN.

Me v'là !

JEAN RÉMY.

Tiens, lis !..

MARTIN.

Que je lise ça ?

JEAN RÉMY.

Oui, mais... dépêche-toi !

MARTIN, *lisant.*

« Monsieur... »

JEAN RÉMY.

M... o... n... ça faisait monsieur, et j' l'ai pas deviné! Ah! je ne ferai jamais qu'une brute, continue.

MARTIN.

« J'ai la douleur de vous apprendre la mort du capitaine » Pierre de Savense, qui a péri dans le naufrage auquel nous » avons échappé par miracle moi et le porteur de la présente... » (*Parlé.*) Ah mais! ah mais... il est donc avéré que l'oncle...

JEAN RÉMY.

Après... après ?

MARTIN, *continuant.*

« J'ai remis à ce matelot... »

JEAN RÉMY.

Un matelot!

MARTIN.

Il y a matelot...

JEAN RÉMY.

Après ?

MARTIN.

« Un... un... »

JEAN RÉMY.

Un quoi ?

MARTIN.

« A, c, t, e, un acte de décès en bonne forme .. et il pourra » vous donner tous les détails possibles sur ce funeste événe- » ment. L'aumônier, greffier de bord, SIMON. »

JEAN RÉMY.

Après ?

MARTIN.

C'est tout. — Ah! mais, c'est une grande nouvelle, ça! Faut aller tout de suite la dire à monsieur Hector... Mais l'acte... puisqu'il y a un acte... où est-il?... Mais, il est p't-être ben resté dans le trou oùs qu'on a trouvé le matelot.

JEAN RÉMY, *frappé d'une idée.*

Hein? tu dis?... (*Périne paraît.*) Là-bas... dans le creux perdu? (*Se frappant le front.*) Ah! si le père Bruno!... la corde!...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, PÉRINE.

PÉRINE.

Qu'est-ce qu'il y a ?

JEAN RÉMY.

Il sera trop tard!... Il se doutait bien que j'allais le savoir! Il a voulu me devancer! Ah! je devine tout! Il y est! Mais je n'arriverai jamais à temps!...

PÉRINE.

Rémy! mais qu'as-tu donc ?

JEAN RÉMY.

Laisse-moi! Adieu!

PÉRINE.

Mais où vas-tu?

JEAN RÉMY.

Je vas... (*Avec exaltation.*) Ah! je n'ai pas de corde, moi! Je vas mourir peut-être!... Adieu! adieu! (*A Martin.*) Marche devant, toi! Oh! tu ne me quitteras pas, tu pourrais parler.

PÉRINE.

Mourir! Et je suis là, et je le laisse partir!... Oh! où qu'il aille, il faut que je le sache! et je le saurai!...

(Elle sort en courant par le fond.)

Changement à vue.

Cinquième Tableau.

Le chemin du diable. — Des rochers de tous côtés. — Au troisième plan un précipice ; auprès, une croix en pierre. — A gauche, un arbre. — Le théâtre est faiblement éclairé.

SCÈNE PREMIÈRE.

BRUNO *seul, assis près du précipice, regardant dans le trou*

Je n'oserons jamais... Allons, vieux Bruno... tu n'es donc qu'une poule mouillée. Il est là le papier, l'aque! Et ben conservé, pisqu'il était roulé dans l'étui. Faut trouver l'étui, v'là tout... et je sis là depuis une heure au bord du creux... j'en ai la fièvre... Voyons, voyons... (*Indiquant un gros arbre à gauche.*) V'là un arbre... il ne cassera pas c't' arbre... Et c'te corde est solide... Il faut en finir, il faut descendre dans l' trou... Essayons encore la corde... (*Il prend la corde qui est attachée autour de l'arbre, et tire dessus en faisant*) Hhein? hhein!!!

SCÈNE II.

BRUNO, JEAN RÉMY, MARTIN.

JEAN RÉMY, *arrivant précipitamment par un sentier de droite et apercevant Bruno.*

Ah!... il essaye sa corde!... J'arrive à temps. (*A Martin.*) Tu te rappelles ben tout ce que je t'ai dit ?...

MARTIN.

Pardi, oui.

JEAN RÉMY, *avec impatience.*

Va, je lancerai une pierre... ça sera le signal.

(Martin disparaît.)

BRUNO.

Ça porterait une cathédrale.

SCÈNE III.

BRUNO, JEAN RÉMY.

JEAN RÉMY, *allant lui frapper sur l'épaule.*

Bonjour, père Bruno.

BRUNO, *faisant un bond en arrière.*

Hein?... Qué que tu fais là, toi?

JEAN RÉMY.

Et vous?

BRUNO.

Moi... rien.

JEAN RÉMY.

Comment, rien?

BRUNO.

C'est-à-dire... tu sais bien que j'ai acheté une corde pour mon puits... et... je l'essayais.

JEAN RÉMY.

Et vous venez pour ça dans le chemin du Diable?

BRUNO.

Oui... je... Mais j' suis ben bon de te répondre... Qué que tu fais là toi-même ?

JEAN RÉMY.

Dam! quand vous êtes parti, vous avez embrassé vot' fille, ça l'a inquiétée... c'est pas dans vos habitudes... si ben que Périne m'a envoyé voir après vous...

BRUNO, *à part.*

Soyez donc tendre avec les enfants! (*Haut.*) Eh ben, tu m'as trouvé, j' sis pas mort, va-t'en la rassurer, va...

JEAN RÉMY.

Vous devriez y aller vous-même, père Bruno; moi j'ai affaire par ici...

BRUNO.

Ah! tu... t'as affaire?

JEAN RÉMY.

Oui, le grand Valin m'a dit de lui chercher d'une certaine herbe que je connais pour ses moutons qu'ont la clavelée.

BRUNO.

Quelle herbe donc?

JEAN RÉMY.

Ah! c'est une herbe qui ne pousse que là, dans le fond des creux... Tiens, vous devriez me prêter c'te corde-là, père Bruno.

BRUNO, *roulant sa corde autour de son bras.*

Je ne prête jamais, moi, c'est mon principe.

JEAN RÉMY.

Oh! après ça, je le connais, le creux... c'est justement celui-là oùsqu'est tombé le marin.

BRUNO.

Le marin ?... Quel marin?...

JEAN RÉMY.

Tiens donc! celui-là que vous avez tant fait boire... pauv' homme! Il me semble que je le vois encore... il avait comme ça en travers de lui, pendu à un cordon de laine, un étui de fer-blanc. Faut croire que l'objet sera resté accroché dans queuque crevasse, car on a ben retrouvé le marin, mais on n'a pas revu l'étui... N'est-ce pas, père Bruno, on n'a pas revu l'étui ?...

BRUNO, *grinçant, à part.*

Je suis bon homme... mais je comprends qu'on étrangle quelqu'un... Oh!

(Il s'essuie le front.)

JEAN RÉMY.

Vous savez, père Bruno, je ne vous retiens pas.

BRUNO, *cherchant à se fâcher.*

Et si je veux rester, moi!... est-ce que c'est toi qui me donneras des ordres... hein?... dis!

JEAN RÉMY, *à part.*

J' vois qu'il ne s'en ira pas tout seul...

(Ramassant une pierre.)

BRUNO.

Qué qui fait à présent?... il ramasse des pierres... il va me lapider à c'te heure!

JEAN RÉMY.

Voyez-vous ce corbeau, là-bas ?... j' parie que je l'abats d'un coup de pierre. (*Il jette la pierre.*) Tiens, je l'ai manqué... Oh! mais, c'est-il pas Martin qui arrive en courant ?... Eh! oui, c'est bien Martin.

MARTIN, *au dehors.*

Père Bruno! père Bruno!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MARTIN.

MARTIN, accourant de droite.

Ah ! vous v'là?...

BRUNO.

Eh ben?

MARTIN.

Ah ! j'ai-t-y couru !... Laissez-moi souffler.

BRUNO.

Mais parleras-tu?

MARTIN.

V'là ce que c'est... Monsieur Gervais... vous savez ben, le maquignon?

BRUNO.

Eh ben, Gervais?...

MARTIN.

Monsieur Hector vient de lui faire une proposition pour le château. (Bruno le fait descendre vivement sur le devant à gauche.) Mais monsieur Gervais, qu'a pas assez d'argent comptant... achètera pour vous... si vous voulez... mais faut qu'il vous parle tout d' suite, tout d' suite. (Élevant la voix.) Et alors...

BRUNO, lui donnant des bourrades.

Tais-toi, tais-toi donc! j'ons compris !... (A part.) J' comprends, j'comprends! Ah ! pour c'te fois, tu peux chercher l'étui tant que tu voudras, va! Je tiens mon affaire. (A Jean Rémy.) Bonsoir, Rémy, cherche ton herbe... pour tes moutons qu'ont la clavelée... cherche, cherche... et ben du plaisir... Viens, Martin.

MARTIN.

Oui, père Bruno...

JEAN RÉMY.

Alors, vous ne me laissez pas vot' corde?

BRUNO.

J'aimerais mieux me pendre avec.

JEAN RÉMY.

Merci, père Bruno.

BRUNO.

N'y a pas de quoi.

(Il disparaît par la gauche.)

MARTIN, à Rémy, comme triomphant de son mensonge.

Hein! hein!

JEAN RÉMY, vite à Martin.

Ne le perds pas de vue!

(Martin suit Bruno.)

SCÈNE V.

JEAN RÉMY, seul.

Enfin ! ce n'a pas été sans peine! Et maintenant, dépêchons (Il retire sa veste et s'approche du précipice.) C'est le coin le plus mauvais ! pas un saillie dans le roc... quelques pousses de cormier, v'là tout ! Il avait ben fait d'apporter une corde, le père Bruno! (Il monte sur un quartier de roc, et prêt à se livrer à l'abîme, il s'agenouille.) Mon bon Dieu, je ne suis qu'un pauvre homme, moi, mais puisque je travaille à la sauver, elle, je vaux bien la peine qu'on me soutienne un peu. Mon bon Dieu, protégez-moi ! (On le voit disparaître dans l'abîme en s'aidant des pieds et des mains. Moment de silence. Le théâtre reste vide un instant. On entend sa voix s'éloigner disant :) Mon Dieu, protégez-moi!

SCÈNE VI.

JEAN RÉMY, dans le précipice, BRUNO, PERINE.

BRUNO, parlant en entrant et amenant Perine.

Tu dis que tu viens de voir Gervais?

PÉRINE.

Oui, mon père... Mais où est Rémy?

BRUNO.

T'as vu Gervais, et il ne t'a rien dit?

PÉRINE, impatientée et distraite.

Mais si! Je vous répète qu'il s'en allait sur son âne au marché de Saint-Laurent... Dites-moi, vous n'avez pas vu Rémy?

BRUNO, à part.

Martin s'entendait avec le mauvais gars... il a eu raison de décamper ! (A Perine.) Qué que tu cherches?

PÉRINE.

Je cherche Rémy! Je suis inquiète!

(Un grand cri se fait entendre.)

BRUNO.

Ah ! le brigand, il y est!

JEAN RÉMY; voix d'en bas.

Au secours! au secours!

PÉRINE, s'approchant du trou.

Jésus! Seigneur! on crie au secours!

BRUNO, à part lui.

Tiens! s'il n'allait pas remonter...

PÉRINE, appelant.

Rémy, est-ce toi?... Il ne me répond pas...

LA VOIX DE RÉMY.

Ici! perdu! perdu!

PÉRINE.

C'est lui!

BRUNO.

Et dire que je pourrais être à sa place, moi!

PÉRINE, s'élançant vers son père.

Une corde!

BRUNO, retenant la corde.

Veux-tu bien !... veux-tu lâcher?

PÉRINE.

Mon père, de grâce!...

BRUNO.

Allons donc!... Qu'est-ce que c'est que ces fantaisies?

PÉRINE.

Mon père ! il est perdu! il est perdu!

BRUNO.

Eh bien! alors, s'il est perdu, à quoi bon la corde?

PÉRINE.

Père ! je t'en supplie!

BRUNO.

Je ne veux pas ! jamais!...

PÉRINE, très-exaltée.

Mon père ! une nuit j'ai écouté votre sommeil, vous rêviez, vous parliez tout haut... un homme est déjà mort, là... prenez garde qu'un second n'y meure, et par votre faute!

BRUNO.

Tais-toi, malheureuse, tais-toi! (Jetant la corde.) Tiens, la v'là, la corde! (A part.) Ah çà, mais, c'est donc le diable qui s'en mêle ! v'là que je babille en dormant, à c't'heure!

(Il passe à droite.)

PÉRINE, qui a jeté un bout de la corde, et qui tient l'autre bout, criant à Jean Rémy.

Rémy, ne crains rien... Oh ! je tiens ferme, va!

BRUNO.

Mais qu'est-ce qu'elle a donc? mais qu'est-ce qu'elle a donc?

JEAN RÉMY, reparaissant.

Merci, mon Dieu!... merci, Périne!

PÉRINE.

Tu n'es pas blessé?

JEAN RÉMY.

Non, vous savez, dans ces creux-là, ou c'est la mort, ou ce n'est rien, et grâce à vous, bonne Périne, ce n'est rien. (Apercevant Bruno.) Le père Bruno!

BRUNO.

Mazette! le grand Valin te paie donc bien cher, que tu t'exposes ainsi pour ses pauvres moutons qu'ont la clavelée?

JEAN RÉMY.

On fait ce qu'on peut pour être utile, père Bruno!

PÉRINE.

Voyons, repose-toi, ne reste pas ainsi sur tes jambes.

JEAN RÉMY.

Ne prenez garde, ma bonne Périne, c'est fini.

BRUNO.

Eh ben!... et les herbes, où sont-elles? (Il tourne tout autour de Jean Rémy et l'examine.) Je vois pas d'herbes... où c'est-il donc, ce que t'es allé cherché dans le trou?

JEAN RÉMY.

J' suis rien allé chercher...

BRUNO.

Tu n'as rien trouvé?

JEAN RÉMY.

J'ai rien trouvé.

PÉRINE.

Mais qu'a-t-il donc à l'interroger ainsi?

(Elle disparaît peu à peu par la gauche au premier plan.)

JEAN RÉMY.

V'là tout, n'est-ce pas? Vous n'avez plus rien à me demander? Moi, je n'ai rien à vous répondre, ça fait que je m'en vais. Bonsoir, père Bruno.

(Il va ramasser sa veste et son chapeau, au fond près du précipice.)

BRUNO.

Ah! t'as rien trouvé dans le creux... c'est tout de même ben étonnant... Tu me parlais pourtant d'un étui... Tu ne l'as point vu, c't objet?

JEAN RÉMY.

Quel objet?

BRUNO.

L'étui donc!

JEAN RÉMY.

Je n'ai rien vu... A vous revoir, père Bruno.

(Il disparaît par la droite.)

BRUNO, allant chercher sa corde.

J' mettrais ce poing-là à couper qu'il l'a! Il l'a! — l'étui et la lettre, — tout ce qu'avait sur lui le marin... il a tout... De plus,

il a positivement refusé de le guider… André le piqueux en pourrait témoigner… Il était là… (Avec réflexion.) Père Bruno, si tu sais manœuvrer, rien n'est perdu… rien… n'est .. per.. du… J' vas mûrir mon projet… (S'éloignant tout en parlant.) Allais! allais! marchais!… le père Bruno s'est levé plus matin que vous tous, mes gars…

(Il disparaît par la gauche deuxième plan.)

SCÈNE VII.

JEAN REMY, PÉRINE.

PÉRINE, rentre en suivant son père des yeux, puis elle fait un signe à droite.

Ah çà! mais voyons! qué que tout ça signifie?… qué que t'es allé faire dans le creux du Diable?

JEAN RÉMY.

Oh! n'en dites pas de mal, Périne, on y trouve quelquefois de bonnes choses!… (Montrant l'étui de fer-blanc.) Voyez-vous, Périne?… ça, c'est la fortune, c'est le repos, c'est le bonheur pour mam'selle Gabrielle!… Ah! je suis content! je suis content!

(Il se met à danser.)

PÉRINE.

Ah! je comprends!… je comprends!… c'est la preuve de…

JEAN RÉMY, l'interrompant.

Oui!. .

(Il se met encore à danser.)

PÉRINE.

Et alors tu vas porter ces papiers à monsieur Hector, pas vrai? Et tu ne les rendras qu'à condition qu'il te donne une bonne dot?

JEAN RÉMY.

Une dot? Non, je veux le laisser libre.

PÉRINE.

Mais pisque tu ne veux pas de mes mille écus, tu oublies donc que si tu n'as pas de dot, mon père ne consentira jamais à notre mariage?

JEAN RÉMY, étonné.

Not' mariage?

PÉRINE.

Sans doute.

JEAN RÉMY, à part.

Qué qu'elle a donc?

PÉRINE, inquiète.

Ça a l'air de t'étonner?… cependant quand on s'aime…

JEAN RÉMY.

Mais je ne vous ai jamais aimée comme vous l'entendez, mam'selle.

PÉRINE, atterrée.

Tu ne m'as jamais aimée… tu n'as jamais eu d'amour pour moi?

JEAN RÉMY.

Jamais!

PÉRINE.

Tu m'as dit que tu m'aimais pourtant.

JEAN RÉMY.

Quand donc ça?

PÉRINE.

Mais l'autre jour, au château… devant mam'selle Gabrielle, encore!

JEAN RÉMY.

Oh! oui, je me souviens… mais c'était pas pour vous que je le disais, c'étoit pour elle.

PÉRINE.

Pour mam'selle Gabrielle?

JEAN RÉMY.

Oui!

PÉRINE, partant d'un éclat de rire.

Tu aimes la comtesse de Saveuse, toi? Jean Rémy? (Se remettant.) Ah çà! voyons, ce n'est pas sérieux, n'est-ce pas? ce n'est pas vrai?

JEAN RÉMY.

C'est oussi vrai que vous v'là et que me v'là.

PÉRINE.

Oserais-tu bien me jurer ça, Jean Rémy?

JEAN RÉMY.

Oh! oui… je vous le jure.

PÉRINE.

Tais-toi! oh! tais-toi!… Tiens, Jeon Rémy, tu es fou.

JEAN RÉMY.

C'est possible, Périne, mais, voyez-vous, je l'aime! je l'aime!

PÉRINE.

Ecoute, tout ce que tu m'as dis là, c'est le fait d'un homme qu'a pas sa raison, et ce n'est pas étonnant, vois-tu?.. Le bon Dieu t'avait donné un bon cœur, un cœur qui avait besoin d'aimer… Et, depuis que tu es au monde, pauvre Rémy, jomais un sourire n'a répondu au tien; ta main ouverte n'a trouvé que des mains fermées.. olors, comme ton cœur t'étouffait, tu l'as jeté en l'air et il est tombé du côté du château… Il faut le reprendre, Jean Rémy, car il se briserait aux barreaux de la grille; il faut le reprendre et me le donner; car je t'aime, moi… tu ne t'en es pas aperçu, et c'est pour ça que tu m'as fait tant de mal… Mais, maintenant, je te le dis, je te le jure et je te pardonne. Et, la preuve, c'est que je serai ta femme quand tu voudras… es-tu content?

JEAN RÉMY.

Périne, vous avez toujours été bonne pour moi, vous venez de me sauver la vie, mais je ne peux pas vous aimer.

PÉRINE.

Oui, parce que ton maudit rêve est encore là entre nous deux… mais un jour, tu te réveilleras, et alors…

JEAN RÉMY.

Voyons, Périne, je suis fou, c'est bien possible, mais vous n'êtes pas raisonnable; il n'y o qu'un homme ou monde qui peut être votre mari.

PÉRINE.

Un homme? et qui donc?

JEAN RÉMY.

Qui donc? Mais, c'est… c'est le père de votre enfant.

PÉRINE.

Mon enfant?

JEAN RÉMY.

Oh! je sais bien que vous êtes censée l'avoir trouvé dans le grand sentier… mais quelqu'un vous a vu le mettre là, une heure avant, Périne; et ce quelqu'un-là… oh! rossurez-vous, c'était moi.

PÉRINE.

Et tu as cru que cet enfant était à moi?

JEAN RÉMY.

Dame!

PÉRINE.

Oh! je devine tout, maintenant!… Tu me croyais à un autre, et c'est pour cela que tes yeux et ton cœur étaient si bien fermés!… mais rassure-toi, Jean Rémy, je suis digne de toi, car cet enfant, je ne suis pas sa mère.

JEAN RÉMY, étonné.

Qui est-ce donc, alors?

PÉRINE.

Qui? (A part.) Ah! mon Dieu!… mais je ne puis pas lui dire!

JEAN RÉMY.

Eh bien?

PÉRINE.

Eh bien, c'est une amie à moi, une parente.

JEAN RÉMY.

Qui ça?

PÉRINE.

Jean Rémy, ne me le demande pas, je t'en prie. — Qu'est-ce que cela peut te faire, du mament que tu es bien sûr…

JEAN RÉMY.

Je suis sûr de vous avoir vu poser la p'tite créature derrière la sauloie, voilà tout.

PÉRINE, indignée.

Ah! tu ne me crois pas, et tu veux la preuve de ce que je te dis?…

JEAN RÉMY.

Périne!

PÉRINE.

Eh bien, cet enfant, dont tu me fais un crime, une honte… cet enfant est le fils de monsieur Malescot et…

JEAN RÉMY.

Et?

PÉRINE.

Et de Gabrielle de Saveuse!…

JEAN RÉMY, comme foudroyé.

Gabrielle!… Allons, vous voulez rire!… si elle l'aimait, elle serait sa femme.

PÉRINE.

Tu oublies qu'elle est pauvre? Et tu ne sais pas que cet homme est ruiné?… En la séduisont, il a cru séduire une riche héritière; et quand il o vu la succession lui échapper, il a eu comme du regret d'être aimé. Enfin, tout à l'heure, sur la route, une chaise de poste volait du côté de Paris, et Gervais qui passait, m'o dit en riant sous cape : V'là le muguet qui décampe! — Il avait raison. C'est monsieur de Malescot qui retournait à Paris.

JEAN RÉMY.

Non, celo n'est pas! ça ne peut pas être! Tout ça, c'est des fables que vous inventez pour me désespérer! Vous mentez! vous mentez!

PÉRINE.

Ah! tu doutes de ma porole, de mon honneur, à moi, qui suis innocente, pour croire au sien, à elle, qui est coupable!…

Ah! c'est trop d'injure à la fin!... Ton amour, je n'en veux plus, Jean Rémy!... mais j'ai droit à ton estime, à celle de tous; et s'il faut prouver que j'en suis digne, eh bien, sois tranquille, va, je le prouverai!... Adieu, Jean Rémy!

JEAN REMY.

Périne!

PÉRINE.

Adieu, Jean Rémy!

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

JEAN REMY, puis MARTIN.

(Jean Rémy la regarde s'éloigner d'un air hébété. — Peu à peu, il semble revenir à lui. — Sa physionomie exprime successivement la jalousie, la fureur, le désespoir; puis il finit par fondre en larmes. — Un temps. — Il relève brusquement la tête.)

JEAN REMY.

Ah! c'est pas vrai, quoi! c'est pas vrai! (Il marche à grands pas.) Je suis bien bon de m'en faire du chagrin! — Pourtant, Périne n'est ni méchante ni menteuse. (Se souvenant.) Ah! mon Dieu!... mais je me rappelle ce qu'on disait, l'an dernier... cet homme qu'on a vu sortir de chez elle... la nuit, par la fenêtre! Qu'est-ce qui disait ça? (Serrant son front dans ses mains.) Mais qui est-ce donc, mon Dieu?

MARTIN, accourant.

Ouf!... ah! j'ai couru, cette fois, mais c'est pas une frime! Je crois que le père Bruno m'aurait écartelé s'il m'avait tenu. Dis donc, Rémy, je viens te dire adieu, v'là la nuit, et faut que j'aille embrasser mon oncle. (En pleurant.) Allons! dis adieu à ton pauvre Martin, qui s'en va-t-en guerre!... ah!

JEAN REMY.

Mais c'est lui!

MARTIN.

Non, c'est moi!

JEAN RÉMY.

C'est lui qui le disait! (Brusquement.) Viens ici! — Mais viens donc!

(Il le saisit par le bras, et lui fait faire quelques pas en avant.)

MARTIN, tout ahuri.

Qu'est-ce qu'il a donc, celui-là?

JEAN REMY.

Est-ce vrai que l'an passé tu as vu un homme sortir de chez elle, la nuit, par la fenêtre?

MARTIN.

De chez elle?

JEAN REMY.

Oui.

MARTIN.

Elle? J' connais personne de ce nom-là.

JEAN REMY.

Voyons, je te demande si c'est vrai que l'an passé, un homme est sorti, la nuit, par la fenêtre de chez mademoiselle de Saveuse... réponds! mais réponds donc!

MARTIN.

Plus souvent!... pour que tu me fiches encore une trépignée!

JEAN REMY.

Non, je ne te ferai pas de mal.

MARTIN.

Bien vrai?

JEAN REMY.

Je te le jure!... mais dis-moi tout ce que tu sais!

MARTIN.

Mais, bien sûr qu'après tu ne me...

JEAN REMY, d'une voix terrible.

En finiras-tu?

MARTIN, effrayé.

Voilà, mon Dieu, voilà. La vérité est qu'un soir, le jardinier du château... tu sais, le gros Vincent... eh ben, il a vu quéqu'un entrer chez mamselle Gabrielle, au moyen d'une échelle, et en ressortir de même, au petit jour.

JEAN REMY, haletant.

Mais en est-il sûr, bien sûr?

MARTIN.

Pardine, puisqu'il a reconnu le... le... (Il regarde, et fait un geste d'effroi.) Ah! je te dis que tu vas m'assommer!

JEAN RÉMY.

Oh! quelle brute! Et... voyons, qui que c'était?

MARTIN.

Eh ben, c'était le damoiseau de Paris... m'sieu Malescot.

JEAN RÉMY, chancelant.

Ah! tu crois... Vincent croit que c'est... monsieur Malescot?

MARTIN.

Comment, il croit?... mais quand je dis qu'il l'a vu de ses yeux, et pas une fois seulement. — Mais que qu'il a donc... tu te trouves mal.

JEAN RÉMY, s'essuyant le front.

Mais non, que tu es bête! je n'ai rien... je n'ai rien... merci, Martin, au revoir!

MARTIN, soupirant.

Ah! c'est adieu qu'il faut dire, pisque je pars!

JEAN RÉMY.

Ah! c'est vrai! Tu vas à Paris?

MARTIN.

Pour être soldat.

JEAN RÉMY, l'arrêtant.

Martin, tu regrettes d'être soldat, pas vrai?

MARTIN, avec âme.

Oh! oui!

JEAN RÉMY.

Eh bien, écoute: si tu veux faire ce que je vais te dire, tu ne seras pas soldat.

MARTIN, avec joie.

Je ne serai pas!... mais comment est-ce possible? j'ai signé.

JEAN RÉMY.

Je te remplacerai.

MARTIN.

Toi? tu dis ça pour rire.

JEAN RÉMY.

Je te le promets.

MARTIN.

Vrai de vrai?

JEAN RÉMY.

Je te le jure!

MARTIN.

Saprelotte!... Et quoi qu'y faut faire pour ça?

JEAN RÉMY.

Il faut partir tout de suite pour Paris.

MARTIN, faisant un pas.

J'y vas!

JEAN RÉMY.

Attends donc! Une fois arrivé, tu iras trouver monsieur Malescot.

MARTIN.

Ousqu'y demeure?

JEAN RÉMY.

Tu chercheras! tu demanderas! mais il faut me le trouver! ou je ne le remplace pas!

MARTIN.

Bon! je trouverai!

JEAN REMY.

Tu diras à monsieur Malescot qu'il faut qu'il revienne tout de suite au château, tout de suite, parce que Jean Rémy a la preuve que le capitaine de Saveuse est mort.

MARTIN.

Tu l'as donc? T'as l'acte?

JEAN RÉMY.

Oui, je l'ai. — Le voilà! Et le jour où monsieur Malescot arrivera, moi je partirai pour aller prendre ta place.

MARTIN, ivre de joie.

Ma place! ma... (Il prend son élan et part comme une flèche. — Criant au dehors.) Adieu, Jean Rémy!

JEAN REMY, seul, après un temps.

Tout est fini pour moi, quoi! tout est fini!... Mais le fils de mademoiselle Gabrielle, il lui faut un père. Et ce père, il l'aura.

(Il s'éloigne la tête baissée.)

ACTE V.

Sixième Tableau.

Un salon au château, donnant sur la mer. — Portes latérales. — A gauche, une table sur laquelle est un vase à fleurs. — Fauteuils.

SCÈNE PREMIÈRE.

GABRIELLE, seule. Elle est accoudée au balcon, et regarde au loin tristement.

Cet Océan m'attire... Oh! abîmes profonds! vous êtes la paix, vous êtes le néant et l'oubli. (Des rires, des cliquetis de verres se font entendre à gauche.) Pauvre Hector, il s'étourdit, c'est aussi son dernier jour... à lui... Demain, nous quitterons tous deux ces murs qui nous ont vus naître et jouer, enfants joyeux, sur les genoux de notre pauvre mère qui n'est plus! ô ma mère! ma mère! (Bruit et éclats de voix.) Quel est ce tumulte? des cris, de la colère, des verres brisés... Que se passe-t-il donc, mon Dieu? (Apercevant le comte de Saveuse qui vient d'entrer par la gauche.) Hector!... comme il est pâle!

SCÈNE II.

HECTOR, GABRIELLE.

HECTOR, se retournant, à la cantonnade.

Quand vous voudrez, monsieur de Marville, quand vous vou-

drez; demain, ce soir, tout à l'heure... Mais vous n'êtes qu'un drôle, entendez-vous. (Apercevant Gabrielle.) Ah! c'est vous, mademoiselle de Saveuse!

GABRIELLE.

Mon frère, de grâce que s'est-il passé?

HECTOR, s'efforçant de rire.

Rien! je suis gris!... Des plaisanteries. (Riant aux éclats.) Je m'étais promis, puisqu'on vend tout demain à la criée, de ne pas laisser une seule bouteille pleine dans les caves du château... et nous avons bu!... ah! par exemple, nous avons richement bu. (Riant toujours.) Nous pourrons casser les flacons vides sur le nez des procureurs... Ça m'amusera! seulement, il en manquera, il manquera celui que je viens de briser sur les dents de ce misérable de Marville.

GABRIELLE.

Monsieur de Marville?

HECTOR, voulant s'élancer.

Un drôle, un chenapan que je corrigerai!

GABRIELLE, le retenant.

Mon frère!

HECTOR, la regardant.

Sais-tu, petite sœur, ce qu'il disait tout à l'heure... Il parlait de toi...

GABRIELLE, frémissant.

De moi!

HECTOR.

Gabrielle, ce n'est pas vrai, n'est-ce pas, il en a menti comme un lâche!

GABRIELLE, avec effroi.

Grand Dieu!

HECTOR, cherchant à se remettre.

Vous pâlissez, mademoiselle de Saveuse.

GABRIELLE.

Moi, je ne devine pas... je...

HECTOR.

Ma sœur!... (Il s'essuie le front.) Ma sœur, regardez-moi en face. (Avec brutalité.) Dans les yeux, vous dis-je! et s'il en a menti, ce misérable, eh bien!... viens embrasser ton frère.

GABRIELLE, tombant à genoux.

Grâce! pitié!

HECTOR.

Pitié!... c'était donc vrai!... (Avec le rire de l'ivresse, mêlé au désespoir.) Ah! ah! ah!... il paraît qu'il y a autour de nous plus de ruines encore que je ne croyais... C'est bien, rions, buvons, dansons sur les débris de notre fortune, de notre honneur! Bravo! c'est le dénoûment! (A Gabrielle.) Très-bien!... il n'y manque plus que la catastrophe.

(Disant cela, il tombe assis, et brise un vase de porcelaine, posé sur le guéridon.)

GABRIELLE, à genoux, les mains tendues vers Hector.

Mon frère!... Oh! vous saurez tout... oui, j'ai aimé... j'ai failli à l'honneur et au devoir... Vous avez le droit de me traiter comme la plus vile des créatures. (Mouvement d'Hector.) Oh! mais vous m'écouterez jusqu'au bout... ensuite, vous me tuerez, vous me jetterez dans un couvent, vous ferez de moi ce que vous voudrez... Je ne pousserai ni un soupir, ni une plainte... seulement, sachez-le, Hector, j'ai été poussée vers l'abîme par une puissance fatale, implacable, plus forte que ma volonté, que ma raison... Cet homme m'a rendue lâche et insensée... Parfois, lorsque je parvenais à ressaisir ma raison perdue, oh! je sentais bien qu'il ne m'aimait pas, je devinais bien qu'il marchait vers un but mystérieux et caché... mais que voulez-vous, en face de lui, je je n'avais plus ni raisonnement, ni force, ni pouvoir... sa voix me faisait tressaillir et frissonner, son regard me brûlait. (Mouvement d'Hector.) Oh! châtiez-moi, mais quelle punition égalera mes souffrances?... Perdue et délaissée; mère, car je suis mère, et pas un nom à laisser tomber sur le front de mon enfant! (Se relevant.) Ah! cet homme... Tenez, mon frère, s'il y a pour moi une consolation dans mes tortures, c'est de sentir qu'aujourd'hui je le déteste et le méprise autant... que je l'ai aimé!

HECTOR, relevant sa tête, qui s'était abaissée dans ses mains.

Eh! quoi! Gabrielle, au milieu de tant de démence, vous n'avez donc pas un instant songé à notre pauvre mère?

GABRIELLE.

Ma mère!... je l'invoquais tout à l'heure! (Secouant la tête.) Ah! vous avez raison, deux enfants qui avaient à peine connu leur père, deux orphelins tombés des bras de leur mère mourante, dans ce monde qui n'était plus pour eux qu'une solitude immense... que pouvaient-ils faire, sinon s'oublier eux-mêmes comme on les oubliait, et se perdre, eux, hélas! qui avait tout perdu?

HECTOR.

Ma sœur, c'est à moi à vous demander grâce et miséricorde, car j'étais toute votre famille, et je me suis lâchement endormi dans l'insouciance, l'oisiveté... c'était à moi de vous guider, de vous soutenir, de vous protéger; et au lieu de cela j'ai dissipé votre fortune et la mienne; j'ai vécu dans un égoïsme vulgaire. (Il se lève.) Et de mes gros souliers de gentillâtre, j'ai marché sur votre bonheur sans m'apercevoir que je l'écrasais.

GABRIELLE.

Mon frère!...

HECTOR.

Gabrielle, c'est à Dieu à peser votre faute, et non pas à moi; dans une heure, nous quitterons ce pays, nous irons cacher à l'étranger votre honte et mes remords... mais auparavant j'ai un devoir à remplir.

GABRIELLE.

Que voulez-vous dire?

HECTOR.

Je dis que si je n'ai su ni vous garder ni vous défendre, je saurai du moins vous venger.

(La porte s'ouvre, un domestique paraît.)

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur de Malescot!

SCÈNE III.

LES MÊMES, MALESCOT.

HECTOR et GABRIELLE.

Lui!

MALESCOT, saluant.

Mademoiselle... mon cher Hector...

HECTOR.

Vous ici, monsieur! Je devine... vous avez compris qu'après avoir semé l'outrage au château de Saveneuse, vous deviez y recevoir aussi le châtiment... C'est bien, monsieur, il ne se fera pas attendre. Je suis à vous.

MALESCOT.

Monsieur le comte, je viens vous demander la main de mademoiselle de Saveuse.

GABRIELLE, à part.

Que dit-il?

HECTOR.

Sa main. (Avec un rire de rage.) Ah! par exemple, je vous trouve assez impudent, mon cher. Ah ça! vous croyez que les choses se passent ainsi, vous? On séduit une jeune fille, on l'abandonne un beau jour; puis, un matin on se dit : — Tiens, je vais l'épouser!... Ce serait trop commode, monsieur, et vous trouverez bon que nous vous dictions des ordres au lieu d'en recevoir de vous.

GABRIELLE.

Mon frère a raison, monsieur.

MALESCOT.

Pardon, mademoiselle, mais ce mariage je l'avais déjà réclamé, et c'est votre frère qui l'a repoussé.

HECTOR.

Mais...

MALESCOT.

Vous l'avez repoussé, parce que vous ne trouviez pas ma position à la hauteur de mes prétentions.

HECTOR.

Eh bien, après?

MALESCOT.

Aussi ne les ai-je pas renouvelées, tant que cette position a été la même. (A Gabrielle.) Pouvais-je, en effet, vous associer à une vie de misère et de privation? C'eût été de l'égoïsme, de la cruauté; ce qu'il faut à ma Gabrielle, c'est tout le bien-être, toutes les joies, toutes les splendeurs de la fortune! Et cette fortune, si longtemps, si ardemment poursuivie, puisque ma pauvreté seule me séparait de vous, cette fortune je l'ai enfin saisie, et je viens la déposer à vos pieds.

GABRIELLE.

Est-il possible?...

HECTOR.

Ah çà! voyons, expliquez-vous.

MALESCOT.

Rien de plus simple et de plus merveilleux à la fois. N'ayant plus dans ma vie qu'un désir, qu'un but, qu'une ambition, je me suis lancé, tête baissée, dans les spéculations nouvelles. C'était hasardeux, je le sais; c'était la fortune princière, ou la ruine absolue, c'était tout ou rien, la mort ou la vie. Je n'ai pas hésité, j'ai suivi d'un pied ferme la route des audacieux. Enfin, j'ai tripoté dans la rue Quincampoix, et j'ai eu le bonheur de liquider trois jours avant la débâcle.

HECTOR.

Que m'importe?

MALESCOT.

Il m'importe, à moi... car je viens offrir à mademoiselle de Saveuse un cœur qui n'a jamais cessé de battre pour elle; une

main, que je la supplie de ne pas refuser... et des millions qui n'ont jamais rien gâté.

HECTOR.

Vous avouerez, monsieur Malescot, que voilà une fortune qui vient un peu tard.

MALESCOT.

Gabrielle, c'est à vous de répondre. Est-il trop tard, vraiment ?

GABRIELLE, hésitant.

Monsieur... j'avoue... (Éclatant en sanglots et se jetant dans les bras de son frère.) Mon frère !... mon frère !... pardonnez-moi, je me suis mentie à moi-même, je l'aime encore !

HECTOR.

Pauvre enfant...

MALESCOT, s'avançant et lui tendant la main.

Hector, vous ne vous souvenez donc pas que nous fûmes amis ?

HECTOR.

Moi ! votre ami !...

GABRIELLE.

Hector !... (bas) je suis mère !

HECTOR.

C'est vrai. Écoutez, monsieur, à cette heure, que me fait votre fortune? J'aime mieux être cent fois ruiné que de vous devoir mon salut. Vous avez trahi mon amitié, vous m'avez fait le plus sanglant affront que puisse recevoir un gentilhomme, je devrais vous tuer. Mais il faut une réparation à ma sœur... Rendez-la heureuse, monsieur, et peut-être pourrais-je oublier...

MALESCOT.

Ah ! croyez-le bien; vous comblez mes vœux les plus chers. Et maintenant, beau-frère, je vous attends.

HECTOR.

Vous m'attendez?... Pourquoi?...

MALESCOT.

Pour donner les derniers ordres. Nous nous marierons aujourd'hui, si vous le voulez.

GABRIELLE.

Aujourd'hui !

MALESCOT.

La médisance va vite; elle a l'éveil, il faut la devancer.

HECTOR.

C'est juste. Il a raison; mais au moins faudrait-il ?...

MALESCOT.

J'ai pourvu à tout. Le prêtre et le notaire sont en bas.

HECTOR.

Alors, prenez les ordres de ma sœur.

GABRIELLE.

Mon frère, je suis prête. Mais, de grâce, laissez-moi une minute... un instant... j'ai besoin de recueillir ma raison, j'ai peur que tout ceci ne soit qu'un rêve.

(Hector la fait asseoir à droite.)

HECTOR, à Malescot.

Venez, alors.

MALESCOT, bas à Jean Rémy qui a paru au fond.

Tout à l'heure ici !

JEAN RÉMY.

J'y serai.

(Malescot sort.)

SCENE IV.

JEAN RÉMY, GABRIELLE.

GABRIELLE, folle de joie.

Oh ! non, ce n'est pas un rêve, les plus beaux rêves n'approchent pas d'une pareille réalité. Tu ne comprends rien à ma joie, Jean Rémy?... C'est que je l'aime, vois-tu !

JEAN RÉMY, tristement.

Oui.

GABRIELLE.

Et il m'aime aussi, lui.

JEAN RÉMY.

Ah !

GABRIELLE.

Oh ! j'en suis sûre, va... Songe donc, j'étais pauvre; car tu sais que demain on devait tout vendre ici... Mais mon Georges est revenu; et, au lieu de l'abandon, de la pauvreté... voilà qu'il m'apporte la richesse, le bonheur, l'amour ! Comme il est bon et généreux, n'est-ce pas ?

JEAN RÉMY, avec effort.

Oui.

GABRIELLE.

Et moi qui l'accusais ! moi, qui le croyais parjure, infidèle ! Ah ! mon pauvre Jean Rémy, les femmes sont bien injustes.

(Elle se lève.)

JEAN RÉMY.

Oui.

MALESCOT, rentrant.

Les ordres sont donnés, mademoiselle, et, dans une heure au plus tard...

GABRIELLE.

Déjà?

MALESCOT.

Est-ce un reproche ?

GABRIELLE.

Oh ! non; mais, je causais avec Jean Rémy et je me suis oubliée. Il faut me pardonner, mon ami; je parlais de vous !

MALESCOT.

Ah ! serez-vous bientôt prête ?

GABRIELLE.

Le temps de prendre mon voile, et je vous rejoins.

(Elle sort par la droite, reconduite par Malescot.)

SCÈNE V.

JEAN RÉMY, MALESCOT, puis GABRIELLE.

MALESCOT, revenant.

Elle te parlait de moi, Jean Rémy ?

JEAN RÉMY.

Oui.

MALESCOT.

Et que te disait-elle ?

JEAN RÉMY.

Ah ! des choses bien étranges.

MALESCOT.

Comment ?

JEAN RÉMY, avec ironie.

Elle me parlait de votre amour... elle me disait que vous êtes bon et généreux.

MALESCOT, inquiet.

Ah !... et... qu'as-tu répondu ?

JEAN RÉMY.

Rien.

MALESCOT, respirant.

Maintenant, passons à autre chose : Martin m'a dit que tu avais à me parler... un papier à me remettre...

JEAN RÉMY.

En effet; j'ai à vous dire que je sais comment vous avez payé la confiance et l'hospitalité. Enfin... je sais tout.

MALESCOT.

Bien ! mais la preuve dont Martin m'a parlé...

JEAN RÉMY.

Quelle preuve?

MALESCOT.

Celle de la mort du capitaine.

JEAN RÉMY.

Ce n'est pas de ça qu'il s'agit. Vous avez pris à une femme son honneur... il faut, d'abord, le rendre.

MALESCOT.

Je le rendrai, parbleu !... Mais avant d'aller plus loin, il faut me prouver que j'aurai raison de conclure.

JEAN RÉMY.

Est-ce que votre conscience ne vous le dit pas?

MALESCOT.

Maître Rémy... ma conscience est un enfant bien élevé, qui ne parle que quand on l'interroge... et je ne suis pas questionneur... Mais prouve-moi que le cher oncle ne reviendra plus, et, à l'instant même...

JEAN RÉMY, se contenant.

Mais cette preuve que vous me demandez, si je ne l'avais pas ?

MALESCOT.

Plaît-il?

JEAN RÉMY.

Si je m'étais servi de ce moyen pour vous faire venir?... pour vous mettre en face de votre crime, et vous dire qu'il faut le réparer.

MALESCOT.

Dans ce cas-là, messire Jean Rémy, j'épargnerais peut-être à votre échine les coups de bâton que je lui devrais. Mais dans cinq minutes j'aurais repris le bateau qui m'attend au pied de ce balcon; dans une heure ma chaise de poste, et demain je serais rentré dans ma bonne ville de Paris, où, par parenthèse, je vous conseillerais de ne jamais promener votre vilaine personne à la portée de ma cravache... Mais tout ceci est une plaisanterie, n'est-ce pas? c'est une épreuve?... Tu ne réponds pas?... c'est donc sérieux?... Alors, fais-moi place, maraud !

JEAN RÉMY.

Ainsi ! rien ne vous retient ici? ni son amour ni ses larmes?... Mais vous n'avez donc ni cœur, ni entrailles, ni honneur, ni probité?... Quand vous avez flétri cet ange du bon Dieu, ce n'est donc pas son doux regard et son sourire qui vous ont ébloui?... Ah ! je ne pouvais pas... je ne voulais pas le croire !...

Je vois bien que c'est la vérité pourtant.. Mais c'est assez de paroles... Ce qu'il faut à présent, c'est que la fille séduite ait un époux, que son enfant ait un nom; et puisque cet époux, ce père, il faut l'acheter... eh bien, je vous achète.. Tenez, voilà la preuve du décès de monsieur de Saveuse .. est-ce votre prix, monsieur de Malescot?

(Il tend à Malescot l'acte de décès sans le lâcher.)

MALESCOT, y jetant les yeux.

L'acte de décès du capitaine!... mais, par quel hasard?

JEAN RÉMY.

Il ne s'agit pas de ça!... Est-ce votre prix?

MALESCOT.

Jean Rémy, tes paroles sont cruelles.

JEAN RÉMY.

Pas de phrases! Êtes-vous prêt à l'épouser?

MALESCOT.

A l'instant!

JEAN RÉMY.

C'est bien... Moi, je m'engage à vous remettre ce papier dès que tout sera fini.

MALESCOT.

Mais il me semble qu'au point où en sont les choses...

JEAN RÉMY.

C'est à prendre ou à laisser.

MALESCOT.

Eh bien, soit! Mais, encore un mot?... Quand cet acte est tombé dans tes mains, pourquoi m'as-tu envoyé chercher, au lieu de le remettre aux Saveuse?

JEAN RÉMY.

Parce que monsieur le comte de Saveuse n'aurait plus voulu de vous.

MALESCOT, riant.

Tu tenais donc absolument à m'établir?

JEAN RÉMY.

Il faut croire.

MALESCOT.

Mais pourquoi?

JEAN RÉMY, lui tournant le dos.

Vous m'ennuyez.

MALESCOT, riant.

Parbleu! voilà bien le plus curieux animal que je connaisse.

GABRIELLE, rentrant de gauche un voile blanc sur la tête.

Je suis prête, monsieur.

MALESCOT.

Comme vous êtes belle!

GABRIELLE.

Je suis heureuse, voilà tout!... Mais je vous attends, monsieur, je vous attends.

MALESCOT.

Venez!

(Il lui prend la main. Il sort avec Gabrielle par la porte de gauche deuxième plan. — La nuit commence à venir.)

SCENE VII.

JEAN RÉMY, puis BRUNO, ensuite MALESCOT.

JEAN RÉMY, seul, après un temps.

Qu'est-ce que c'est donc que l'amour?... pour que des anges puissent aimer de pareils monstres, c'est donc une fièvre? une folie?... un châtiment?... Oui... c'est cela... c'est un moyen que le bon Dieu emploie pour nous punir de nos fautes, en faisant que nous n'aimons pas qui nous aime et que nous aimons qui nous déteste... Ainsi de moi, ainsi de Périne.. ainsi de cette pauvre femme. Mais n'importe, dans quelques instants son fils aura un nom, c'est tout ce qu'il me faut... le reste me regarde.

BRUNO, entrant par la porte, premier plan à gauche.

Ah! te v'là, toi, je te cherchais.

JEAN RÉMY, assis à droite.

Eh ben, me v'là.

BRUNO.

Te v'là! ruminant tes trahisons, n'est-ce pas?

JEAN RÉMY.

Quelle trahison?

BRUNO.

Oh! très-bien, tu me comprends... Le Malescot est en train d'épouser, pas vrai?

JEAN RÉMY.

Eh ben?

BRUNO.

Eh ben! j'dis que Malescot est une fine mouche, et que s'il épouse, c'est que les Saveuse ont de quoi, et si z'ont de quoi, on ne vendra pas le château, et si on ne vend pas le château, c'est que t'as fait des tiennes.

JEAN RÉMY.

Qué que j'ai donc fait?

BRUNO.

Je m'entends.. mais écoute ben, Jean Rémy... le père Bruno a aussi ses finesses, le pauvre vieux!... et le père Bruno est allé demander à André, le piqueux du comte, s'il ne se souvenait point que devant lui, t'avais refusé de conduire le marin.

JEAN RÉMY.

Tiens! j' l'ai avoué moi-même.

BRUNO.

Bon, bon; mais il témoignera lui; et quand on saura que t'as entre les mains tout ce qu'avait sur lui le matelot! la lettre de l'aumônier, l'acte de décès et jusqu'à la boite de fer-blanc...

JEAN RÉMY.

Eh bien, après?

BRUNO.

Après, on t'accusera d'avoir tué le marin pour le voler... et tu pourrais p't-être ben être pendu, mon joli gars.

JEAN RÉMY.

Qu'est-ce que ça me fait?

BRUNO, avec un bond de surprise.

Hein? qué qu'il dit? qué qu'il dit? (A Jean Rémy.) Fais donc pas le malicieux... et crois-moi, pour qu'on ne te trouve pas ces brimborions dans les mains, t'as qu'un moyen, c'est de les déposer dans les miennes... Allons, donne vite! (Il examine autour de lui tout en tendant la main.) Tiens, elle est bien cette chambre-ci... j'en ferai mon cabinet de travail! (Prêtant l'oreille.) On vient, allons, donne vite!

(Entre Malescot.)

JEAN RÉMY, se levant.

Vous n'êtes qu'un imbécile, père Bruno.

BRUNO.

C'est ton dernier mot, Jean Rémy?

JEAN RÉMY.

Allez-vous-en, père Bruno, j'ai à causer avec monsieur.

BRUNO.

Tu me chasses à c't' heure. .

MALESCOT.

Père Bruno, laissez-nous.

BRUNO.

Je m'en vas... au revoir, mes gars!

(Il sort par la gauche.)

SCÈNE VIII.

JEAN RÉMY, MALESCOT.

MALESCOT.

Enfin! tout est fini!.. Hector et Gabrielle reçoivent leurs amis dans la grande salle du château.

JEAN RÉMY.

Oui, nous avons le temps, et nous ne serons pas dérangés...

(Il va fermer toutes les portes.)

MALESCOT.

Qu'est-ce que tu fais donc là?

JEAN RÉMY.

Je ferme les portes pour ne pas être dérangé.

MALESCOT.

Allons, voyons, à nous deux, Jean Rémy.

JEAN RÉMY.

A nous deux, monsieur de Malescot.

MALESCOT.

Voyons cet acte.

JEAN RÉMY, le plaçant sur une table qui est derrière lui.

Le voici.

MALESCOT.

Enfin!

(Il fait un pas vers la table.)

JEAN RÉMY.

Pardon, monsieur, il serait bon maintenant de nous entendre sur notre marché.

MALESCOT, étonné.

Que veux-tu dire?

JEAN RÉMY.

Je veux dire qu'il fallait votre nom à mademoiselle de Saveuse, parce que votre nom seul pouvait effacer le déshonneur... Et comme votre nom, vous le vendez, je vous l'ai acheté... pour une heure.

MALESCOT, étonné.

Pour une heure?

JEAN RÉMY, changeant de ton.

Ah çà! vous croyez donc qu'une femme comme elle peut être réellement la femme d'un homme comme vous?... d'un homme pour qui rien n'est sacré, ni la jeunesse, ni la confiance, ni l'amour?... Dieu m'est témoin que j'ai tout essayé pour faire jaillir de votre cœur une étincelle d'honneur ou de pitié... Car je souffrais, moi, j'étais honteux pour elle de vous voir si lâche et si vil!... Mais j'ai eu beau fouiller ce cœur sec et glacé, je n'y ai rien trouvé!... rien! rien! pas ça d'honnête et d'humain! (Il en dé-

que son ongle sous sa dent.) Il fallait en finir pourtant!... Alors sur ce cœur de fer, j'ai frappé avec des sacs d'écus, et enfin, aux coups du métal, le métal a répondu!... A présent, c'est autre chose; je suis à bout de patience, et je vais vous tuer!

MALESCOT, reculant.

Un assassinat!

JEAN RÉMY.

Non, un duel.

MALESCOT, riant.

Un duel, avec Jean Rémy!

JEAN RÉMY.

Précisément.

MALESCOT.

Mais alors, mon pauvre garçon, c'est moi qui te tuerai.

JEAN RÉMY.

Oh! ça, c'est le secret du bon Dieu. (Montrant deux couteaux de même longueur qu'il met sur la table.) Choisissez, monsieur.

MALESCOT.

Qu'est-ce que c'est que ça?

JEAN RÉMY.

Deux couteaux tout neufs, bien dans la main, bien pareils et bien affilés.

MALESCOT.

Ah çà! c'est une plaisanterie?

JEAN RÉMY.

Non, monsieur, nous nous battrons ainsi, parce qu'à ce jeu-là, un homme en vaut un autre... parce qu'à ce jeu-là il suffit d'avoir l'œil vif, le pied prompt; parce qu'à ce jeu-là il ne faut que du sang-froid, du courage, et vous allez me prouver que vous en avez.

MALESCOT.

Moi, affronter le ridicule d'un combat de sauvages! Tu n'as pas cru cela de moi, Jean Rémy?

JEAN RÉMY.

Je ne me suis pas donné la peine d'y réfléchir, car je me suis dit simplement ceci : Ou monsieur de Malescot se battra avec moi, à armes égales, ou je tuerai monsieur de Malescot comme un chien. Donc, si dans une seconde vous n'avez pas votre couteau au poing, dans deux secondes vous aurez le mien dans le cœur.

MALESCOT.

Mais, misérable!

JEAN RÉMY.

Y sommes-nous?

MALESCOT, prenant le couteau.

Tu le veux?

JEAN RÉMY.

Je vous attends.

MALESCOT, prenant un manteau resté sur une chaise et s'enveloppant le bras à la manière des Espagnols.

Mon cher, j'ai voyagé en Espagne...

JEAN RÉMY.

Qu'est-ce que ça me fait?

MALESCOT.

Ah! voici. Je crois me souvenir d'un muletier dont j'avais enlevé la maîtresse et qui faillit me tuer, à peu près comme tu comptes le faire. (Il se met en garde et se pose comme un Espagnol.) En Espagne, vois-tu, tous les muletiers sont jaloux. Il me fallut donc prendre mes précautions pour l'avenir. (Riant.) Mais du diable si je prévoyais qu'ayant étudié en Castille, c'est en Normandie que je pratiquerais!

JEAN RÉMY.

Y sommes-nous?...

MALESCOT.

En garde! (Jean Rémy s'élance sur Malescot, qui se dérobe et réussit à parer le coup.) Eh! mais tu n'es pas si balourd que j'aurais cru. On fera quelque chose de toi, mon gars. (Parant un coup de Jean Rémy.) Par exemple, tu tiens ton couteau à faire rire de toi de Burgos au Guadalété. (Jean Rémy s'élance sur lui et lui saisit le bras droit.)

JEAN RÉMY.

Oh! quand je tiens, je tiens bien... et je vais... (Il lève son couteau sur lui. Malescot pousse un cri de douleur.) Oh! je ne croyais pas qu'il fallût tant de résolution pour tuer un monstre.

(Malescot a profité de cette hésitation pour faire passer son couteau de la main droite à la main gauche.)

MALESCOT, frappant Jean Rémy.

Misérable! (Jean Rémy pousse un cri, laisse échapper son couteau et tombe sur un genou. — S'élançant sur lui.) Ah! c'est moi qui te tiens maintenant... Ta vie est dans mes mains; mais j'ai pitié de toi. Jure-moi que tu garderas le silence sur tout ce qui s'est passé, et je te fais grâce. Veux-tu le jurer?

JEAN RÉMY.

Non!

MALESCOT, levant son couteau.

Une dernière fois, veux-tu le jurer?

JEAN RÉMY.

Non!

MALESCOT.

Meurs donc, alors!...

(Mais Jean Rémy est parvenu à ramasser son couteau, et au moment où Malescot va le frapper, il lui enfonce sa lame dans la poitrine en disant :)

JEAN RÉMY.

C'est toi qui mourras!

MALESCOT, d'une voix étouffée.

Je suis perdu!... et... je mourrais sans me venger?... (Subitement.) Ah! la mer bat le pied de cette muraille... (Il se traîne à la grande fenêtre du fond et jette son couteau à la mer.) Jean Rémy... tu es un assassin, Jean Rémy!

(Il meurt. La nuit est venue.)

HECTOR.

Ouvrez, ouvrez donc!

(Il frappe violemment sur la porte de gauche. Jean Rémy va l'ouvrir.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, HECTOR, puis PÉRINE, GABRIELLE, DOMESTIQUES, PAYSANS, portant des flambeaux, qui restent sur le seuil de la porte. — La scène s'éclaire.

HECTOR.

Que signifie ce bruit? Cette porte fermée? Un cadavre!

GABRIELLE.

Georges!

(Elle s'agenouille. Les domestiques s'approchent et cachent le cadavre.)

HECTOR.

Ce couteau teint de sang! C'est donc toi qui l'as tué?

JEAN RÉMY.

Je ne m'en défends pas. Mais...

HECTOR, à Jean Rémy.

Tu répondras devant les juges. (Aux Paysans.) Allez! ne perdez pas une minute.

(On s'éloigne.)

PÉRINE, à Jean Rémy.

La marée monte... tu sais nager; il faut fuir, Jean Rémy.

HECTOR.

Fuir! lui! l'assassin!

PÉRINE.

Assassin!

JEAN RÉMY.

Ça n'est pas vrai!...

PÉRINE.

Oh! t'as pas besoin de te justifier, va! j'ai déjà tout deviné, moi!

JEAN RÉMY.

Périne!

PÉRINE.

Oh! je parlerai! Tu as tué cet homme, parce qu'il était indigne de mademoiselle de Saveuse. Et s'il a voulu sauver votre sœur, monsieur le comte, c'est qu'il l'aime. Oui, Jean Rémy aime votre sœur. Oh! il ne faut pas rire de cela. Il l'a tant aimée, voyez-vous, que l'amour a fait de ce garçon qu'on battait, qu'on bafouait, un homme de cœur et de courage; et qu'un jour, au péril de sa vie, il est allé fouiller un abîme, l'abîme où était resté votre héritage, monsieur le comte. (Se tournant vers Jean Rémy.) Mais parle donc; prouve donc que tu as donné une fortune à ceux qui t'appellent un assassin!

HECTOR.

Une fortune!

JEAN RÉMY, lui tendant l'acte.

Là v'là!

HECTOR, après l'avoir parcouru.

Se peut-il?

JEAN RÉMY.

Oui, monsieur le comte. Et l'homme qui est là, que vous pleurez... madame, tout à l'heure il allait repartir sans vous dire adieu... Lorsque je lui ai montré ce misérable papier... c'est alors seulement qu'il a consenti à vous épouser...

GABRIELLE.

Oh! le malheureux!

(Elle vient s'appuyer contre un fauteuil à droite.)

JEAN RÉMY.

Il fallait bien donner un nom à votre enfant... Mais vous ne pouviez pas être la femme d'un pareil homme.

HECTOR.

Jean Rémy, Périne avait raison... il faut fuir.

JEAN RÉMY.

A quoi bon ?

PÉRINE.

Oh ! je le sauverai !

HECTOR, allant à elle.

Par quel moyen ?...

PÉRINE, vite et bas, à Hector.

Ecoutez : l'enfant est chez moi; on commence à croire dans le pays que je suis sa mère. Je porte à mon doigt une bague que m'a donnée monsieur Malescot. Eh bien, vous direz que Périne a tué son séducteur, et qu'elle n'a pas voulu survivre à son crime.

HECTOR.

Que veux-tu faire ?

PÉRINE.

Ah ! les voilà ! Adieu ! adieu !

(Elle s'élance vers le balcon.)

JEAN RÉMY, la retenant dans ses bras.

Périne !

HECTOR.

Il n'est plus temps.

(La porte de gauche s'ouvre.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, MARTIN, BRUNO, LE PRÉVOT, PAYSANS.

MARTIN.

Quand je vous dis que j'ai la preuve en main; le couteau est tombé dans mon bateau. Tenez ! le sang est encore après...

BRUNO.

Le sang de ce pauvre monsieur Malescot...

JEAN RÉMY.

Le couteau qui a frappé Malescot; vous vous trompez, le voilà.

BRUNO.

Mais, celui-ci ?

JEAN RÉMY.

C'était le sien; et le sang qui est après, c'est de là qu'il vient.

(Il montre son épaule.)

PÉRINE.

Vous voyez bien qu'il n'est pas un assassin.

BRUNO.

Savoir ! savoir ! Monsieur le prévôt de la maréchaussée, approchez, et faites votre devoir.

LE PRÉVOT, qui a paru, frappe sur l'épaule de Bruno.

Pierre-Séraphin Bruno, au nom de la loi, je vous arrête.

BRUNO.

Moi !

MARTIN.

Oui, oui, vous aurez à expliquer à la justice comment la lettre du marin, que vous avez fait boire, était cachée chez vous. Dame ! je l'ons appris et je l'ons dit.

PÉRINE.

Mon père !

BRUNO.

N'te mets point en peine... j'connais la loi ! Un peu de prison seulement ! pas un sou d'amende.

JEAN RÉMY, à Gabrielle.

Madame, j'ai cru vous sauver, pardonnez-moi.

(Gabrielle lui tend la main.)

JEAN RÉMY.

Merci ! Moi aussi, je suis sauvé... car mes yeux se sont ouverts... Il faut à Jean Rémy une compagne de sa condition. Il en est une qui déjà lui a sauvé la vie, qui tout à l'heure encore voulait mourir pour lui... Si elle veut lui permettre de vivre pour elle... Jean Rémy la bénira et sera bien heureux.

PÉRINE.

Quoi ! tu m'aimerais !

JEAN RÉMY.

Oui, Périne; mais nous partirons... car j'ai promis à Martin de le remplacer.

MARTIN.

Oh ! c'est inutile ! on m'a renvoyé... pour incorrection des jambes... à ce qu'ils disent.

PÉRINE.

C'est égal, nous partirons, n'est-ce pas ?...

JEAN RÉMY, après un dernier regard à Gabrielle.

Nous partirons... ce soir.

FIN DE LA BÊTE DU BON DIEU.